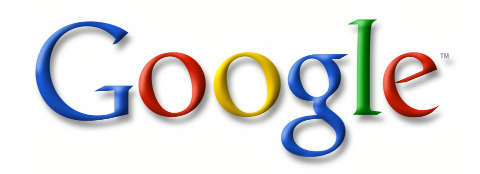
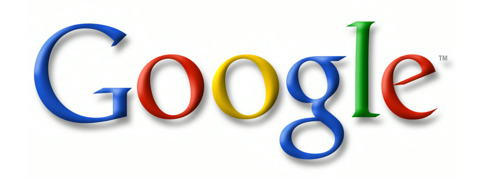








293. b. 11.
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.



9#
7/D

Bt. fr. Finch Fund.
Oct. 1925

35 m

11759



Ridiculum primus docuit cantare per urbem,
Virtutes docuit moribus ille suis.
Utile miscetur dulci; punctum omne refertur,
Cum veneris cytharam casta Minerva sonat.

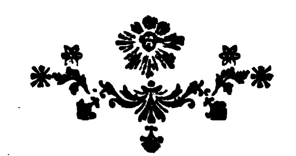
Par Mr. Favart.

P. Chenu Sculp.

THÉATRE
ET
ŒUVRES DIVERSES
DE M. PANNARD.
TOME I.

Pieces représentées sur les Théâtres des Comédies Françoise & Italienne.

DIVERTISSEMENTS exécutés sur les mêmes Théâtres.
VAUDEVILLES, avec la Musique.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.

M DCC LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE

POUR CE PREMIER VOLUME.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

DISCOURIR longtems, bien ou mal, sur un ouvrage que l'on présente au Public, n'est point l'affaire d'un Éditeur. Ainsi le portrait de l'Auteur, & deux mots, de ses productions ; c'est à quoi nous allons réduire l'objet de cet Avertissement. Voici comme M. *Pannard* s'est peint lui-même.

Cher ami, si tu le permets,
Je vais de mon tableau t'ébaucher quelques traits.
J'ai passé la saison féconde
Où l'astre de nos jours est dans sa vive ardeur.
Mon automne à sa fin rembrunit mon humeur ;
Et déjà l'Aquilon, qui sur ma tête gronde,
De la neige y répand la fâcheuse couleur.
Mon corps, dont la stature a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomach une masse rotonde,
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur.
Peu vif dans l'entretien, craintif, distrait, rêveur :
Aimant sans m'asservir ; jamais brune, ni blonde,
Peut-être pour mon bien, n'ont captivé mon cœur.
Chansonnier sans chanter, passable coupletteur,
Jamais dans mes chansons on n'a rien vû d'immonde.

Seigneurs de ménager, quand il faut que je fronde;
[Car c'est en censurant qu'on plaît au spectateur:]
Sur l'homme en général tout mon fiel se débonde.
Jamais contre quelqu'un ma muse n'a vomi
Rien dont la décence ait gémi;
Et toujours dans mes vers la vérité me fonde.
D'une indolence sans seconde,
Paresseux, s'il en fut, & souvent endormi,
Du revenu qu'il faut je n'ai pas le demi:
Plus content toutefois que ceux où l'or abonde,
Dans une paix douce & profonde
Par la Providence affermi,
De la peur des besoins je n'ai jamais frémi.
D'une humeur assez douce & d'une ame assez ronde,
Je crois n'avoir point d'ennemi,
Et je puis assurer qu'ami de tout le monde,
J'ai, dans l'occasion, trouvé plus d'un ami.

Ce portrait est simple, vrai, naïf, & modeste. Tous les traits en seront aisément reconnus, à l'exception d'un seul, *passable coupletteur*. La supériorité du talent de M. *Pannard* pour le Vaudeville, est avouée de tous ceux qui travaillent en ce genre. M. *Marmontel* le nomme *le la Fontaine du Vaudeville, & le pere du Vaudeville moral.* En effet, avant lui, Bacchus & l'Amour étoient le sujet de presque toutes les chansons. M. *Pannard* a pris ses couplets dans les mœurs

en général, & dans les défauts particuliers à chaque âge & à chaque état. Aussi ses Vaudevilles, dont les refrains sont tous à lui, étoient en très peu de tems chantés jusques dans l'anti-chambre.

Je ne dirai rien de ses Comédies ni de ses Opéra-Comiques : ils sont universellement connus & ont eu dans le tems beaucoup de succès ; il en est même resté plusieurs au Théâtre, comme l'Impromptu des Acteurs, le Magazin des Modernes, & autres.

Il a fait avec M. *Pontau* les deux Suivantes ; avec M. *Sticoti*, les Fêtes Sinceres, l'Impromptu des Acteurs, & la Parodie de Roland ; avec M. *Laffichard*, les Acteurs déplacés & Pigmalion ; avec M. *Favart*, la Répétition Interrompue, & Zéphire & Fleurette. Cette derniere piece ne se trouve pas ici, parce qu'elle est dans le recueil des Œuvres de M. *Favart*. M. *Pannard* est le premier Poëte qui ait nommé LOUIS XV. LOUIS LE BIEN-AIMÉ. Voyez le second Vaudeville des Fêtes Sinceres.

Les pieces fugitives de notre Auteur sont en partie le fruit des réflexions qu'il a faites à la Campagne, où les invitations de ses amis l'appellent souvent. Ses chansons bacchiques, son ruisseau de Champigni, & quelques morçeaux insérés dans la Comédie de M. *Fagan*

intitulée *les Almanachs*, ſont les ſeules connues. Les Pieces Anacréontiques, les Fables, les Mœurs du Siécle, &c. paroiſſent pour la premiere fois. Nous eſperons qu'on les lira avec d'autant plus de plaiſir, qu'on n'y trouve ni tours d'imagination forçés, ni métaphores tirées, ni termes ampoulés ordinairement très-voiſins du galimathias. La ſeule nature, avec ſa noble ſimplicité, guide la plume de M. *Pannard*.



TABLE

Des Vaudevilles contenus dans les quatre Volumes de cet Ouvrage.

Ils sont indiqués 1°. par le premier vers du premier couplet. 2°. par le refrain.

Fin de la Table des Vaudevilles.

LES FESTES SINCERES,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS;

Au ſujet de la Convaleſcence du ROI;

Repréſentée par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 5 Octobre 1744.



EPITRE A LA REINE.

ON ne peut vous offrir de plus flatteur hommage,
Que l'éloge d'un Roi si cher à votre cœur.
C'est pour nous, grande Reine, un fortuné présage :
Nous espérons que cet Ouvrage
D'un propice regard obtiendra la faveur.
Vainement dirions-nous que notre foible veine
Travailla longtems avec peine
Pour traiter un sujet & si noble & si doux ;
Ce que dicte le cœur coûte-t-il au génie ?
Non, non, sur le coteau du Dieu de l'harmonie ;
Nous n'avons point rêvé pour votre Auguste Epoux.
Ce que nous avons dit de son ardeur guerriere,
De sa bonté suprême & de son équité,
Où ne le dit-on pas ? Nous n'avons donc été
Que l'écho de son peuple & de l'Europe entiere.



COMPLIMENT,

AU PARTERRE.

L'AMOUR que pour leur Roi les François font paroître,
Avec distinction s'est toujours fait connoître ;
Mais on n'a jamais vû leurs transports plus ardens.
Jamais ces tendres mouvemens
Qui naissent avec eux pour leur auguste Maître,
N'ont si fort éclaté que dans ces derniers tems.
Rappellez-vous ce jour, jour à jamais terrible,
Où l'on fut menacé du plus grand des malheurs.
Le sentiment de tous les cœurs
Dans tous les yeux étoit visible.
Toutes les voix s'élançoient jusqu'aux Cieux
Toutes les mains s'étendoient vers les Dieux.
Messieurs, vous le sçavez, pendant la maladie
De notre pere & défenseur,
Dans le plus noir chagrin notre ame ensevelie,
Plus vivement que lui, ressentoit sa douleur.
Quelle tristesse alors ! aujourd'hui quel bonheur
Par nos pleurs la Parque attendrie

De ses beaux ans a respecté la fleur.
Nous périssions par sa langueur,
Et nous renaissons par sa vie.
Les danses, les concerts, les fêtes & les feux
Marquent de toutes parts l'allegresse publique;
Mais ce qui doit flatter le mieux,
C'est que tout cet éclat, tous ces transports joyeux,
D'un million de voix cet accord harmonique,
Ne sont point ce qu'on voit souvent en d'autres lieux;
Un masque trompeur & douteux,
Un extérieur politique:
C'est parmi nous le langage du cœur;
Nous nous y portons tous avec la même envie.
Le devoir n'y fait rien, la joie & la ferveur
Sont tout ce qui nous y convie;
Le sentiment en est l'ame & l'auteur.

Permettez-nous, Messieurs, je vous supplie;
Quoique nous soyons nés chez les Italiens,
De nous placer au rang de vos concitoyens.
Ce titre nous est dû, notre ardeur l'autorise:
Oui, nous pouvons du Roi nous appeller Sujets,
Et le sincere amour dont notre ame est éprise
Pour l'intérêt commun de tous les bons François;
Nous unit avec eux, & nous naturalise.

C'est donc en cette qualité
Que l'on va célébrer, dans notre Comédie;
Cette Convalescence heureuse & si chérie,
Qui fait notre félicité.

Pour notre Roi les Muses abondantes
Ont secondé nos soins : trois Auteurs differens,
Sur le même sujet, nous ont, en même tems,
Donné trois pieces differentes. *
Nous nous sommes trouvés un peu dans l'embarras,
Et nos voix, pour la préférence,
Ont été longtems en balance.

Nous avons résolu, dans un semblable cas,
(Et nous le pouvons, ce me semble ;)
De réunir les trois Auteurs,
Et de donner les trois pieces ensemble.
Sur ce sujet, voulez-vous bien, Messieurs,
D'une petite Fable écouter le langage ?

Au Seigneur d'un riche village,
Les jeunes filles, tous les ans,
Présentoient un bouquet ; c'étoit un vieil usage.
Et ce Seigneur avec les habitans
En agissoit si bien, étoit si bon, si sage,
Qu'on venoit de bon cœur lui rendre cet hommage.
Tous les garçons avec empressement
Cueilloient les fleurs qu'on destinoit au Maître.
Chacun étoit charmé de lui faire connoître
Et son respect & son attachement.
Trois d'entr'eux, un beau jour, remplis du même zele,
Apporterent chacun à Climene un bouquet,
Qui devoit au Seigneur être offert par la Belle ;
L'un étoit de jasmin, l'autre étoit un œillet,

* De ces trois pieces, celle-ci est la seule qui ait réussi : elle a été représentée à la Cour.

Et le troisieme une rose nouvelle.
Dans ces bouquets il falloit faire un choix.
On n'en présentoit qu'un ; c'étoit l'offre ordinaire.
Tous les trois lui plaisoient, comment va-t-elle faire?
Climene les reçut tous trois.
C'étoit penser en fille raisonnable.
Si je ne prends, dit-elle, qu'une fleur,
Peut-être ce sera des trois la moins aimable,
Et celle qui plaira le moins au bon Seigneur.
En présentant les trois, j'aurai bien du malheur
S'il ne s'en trouve pas quelqu'une d'agréable.
Si toutes pouvoient le flatter,
Ma joie alors seroit inexprimable.
C'est ici qu'il faut m'arrêter,
Et c'est à vous, Messieurs, de conclure la fable.



ACTEURS.

LISIMON.

DORANTE, *Fils de Lisimon.*

M. BONCŒUR.

Madame CLAIRFIN.

LUCILE, }
CHONCHETTE, } *filles de M. Boncœur.*

FRONTIN, *Valet de Dorante.*

ARLEQUIN.

MASQUES.

La Scene est à Paris.



LES FESTES SINCERES, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.


E la gaité ; tout le monde est en joie :
Il me semble être au siecle d'or.
Voilà ces jours marqués, où le cœur se
déploye,
Le ciel nous rend un vrai trésor.

DORANTE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Dans l'instant, allons faire connoître
La part que nous prenons à ses augustes jours.

Pour célébrer un Prince aussi digne de l'être,
Les plus grands jours seront encor trop courts.

DORANTE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Nous voyons le chagrin disparoître;
Dans tous les yeux l'enjouement s'apperçoit.
L'on rit de tous côtés, on danse, on chante, on boit
A la santé d'un si bon Maître.

DORANTE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Les Seigneurs, les plus petits bourgeois
Donnent de leur gaité les plus sensibles marques,
Pour la santé rendue au plus grand des Monarques.
Il n'est point d'Étranger qui ne soit bon François.
On vous présente, en mille & mille endroits,
Des rasades de vin, que la joie accompagne;
J'en ai bien bû trente à ma part, je crois,
La moitié de Bourgogne, & l'autre de Champagne:
Et ce soir, aux flambeaux, avec de bons grivois,
Nous attendrons l'aurore avec celui d'Espagne.

DORANTE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Mais vous paroissez distrait.
Pour le Roi tout Paris est en réjouissance.
A quoi rêvez-vous, s'il vous plaît?
N'êtes-vous pas charmé de sa Convalescence?

DORANTE.

Ah ! que dis-tu, Frontin ? D'un tel évenement
Je ſuis touché plus que perſonne.
D'inſenſibilité, quoi ! ton cœur me ſoupçonne ;
Dans un inſtant pour nous le plus intereſſant !
Je ne puis t'exprimer le plaiſir qu'il me donne.
Quand on a le bonheur de vivre ſous ſes loix,
A tout ce qui le touche un cœur devient ſenſible.
Ah ! Frontin, il n'eſt pas poſſible
De ne point s'attendrir pour le plus cher des Rois.

FRONTIN.

Je ſuis content & je reſpire.

DORANTE.

Mais parmi les Ris & les Jeux,
Ton Maître, hélas ! toujours ſoupire.

FRONTIN.

L'Amour ſeul vous rend triſte en des jours ſi joyeux ?

DORANTE.

Oui, j'adore Lucile.

FRONTIN.

Eh ! n'eſt-ce pas la fille
De ce riche bourgeois, nommé Monſieur Boncœur ?

DORANTE.

Oui, juſtement.

FRONTIN.

Elle eſt aſſez gentille ;
Mais pour votre amour j'ai grand' peur :
Son pere ne ſçauroit ſouffrir votre famille.
Cette inimitié vient au ſujet d'un procès

Fondé sur une bagatelle,
Mais qu'aucun Procureur ne finira jamais,
Tant qu'il verra que la querelle,
En subsistant, grossit les intérêts.

DORANTE.

L'Amour, pour triompher, sçait faire des miracles.

FRONTIN.

De vous en entêter vous avez très-grand tort.
Vous ne pourrez jamais surmonter tant d'obstacles.

DORANTE.

Je suis aimé, j'ai vaincu le plus fort.

FRONTIN.

Si l'auteur de vos jours à vos vœux est contraire....

DORANTE.

Sur mon amour j'ai sçû le pressentir.
Frontin, j'ai sçû fléchir mon pere.

FRONTIN.

Jamais Monsieur Boncœur n'y voudra consentir.

DORANTE.

De le gagner, il sera difficile.
J'attends ici mon aimable Lucile.
Les divertissemens, les concerts, les ballets
Vont sans doute attirer les plus zélés sujets.
Monsieur Boncœur sera du nombre.
On connoît son attachement;
Et, dans un tableau si riant,
Sois sûr qu'il ne fera pas ombre.
Il ne me connoît pas, & je m'en vais saisir
Les momens qui vont le distraire.

Pour entretenir à loisir
Le seul objet qui peut me plaire,
J'ai des projets qui pourront réussir.

FRONTIN.

Nous en aurons tous deux la gloire.
De la fortune il faut saisir le premier bond :
De plus, vous m'avez pour second ;
Vous pouvez aisément remporter la victoire.

DORANTE.

Paix, babillard ; Lucile sort.

FRONTIN.

Voilà pour vous une aimable sortie ;
Faites valoir votre amoureux transport.

SCENE II.

LUCILE, DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

De vous voir en ces lieux que mon ame est ravie !

LUCILE.

Et moi, je ne vous vois, Dorante, qu'en tremblant ;
Je crains que l'on ne nous surprenne.
Je m'expose, & vous donne une preuve certaine
Du plaisir que mon cœur ressent en vous voyant.

FRONTIN.

Mais, au fait, s'il vous plaît, sans nous amuser tant.

Nous autres nous avons l'aveu de notre pere.
Pouvez-vous nous en dire autant ?

LUCILE.

Quoi ! Lisimon pour vous deviendroit moins févere !

DORANTE.

En lui je trouve un ami consolant.
La nature lui parle, & ce pere qui m'aime,
Touché de mon ardeur extrême,
Et du danger que cause un amour violent,
Veut se raccommoder & m'obtenir lui-même
L'objet qui peut adoucir mon tourment.
Mais, hélas ! quel coup accablant,
S'il alloit prendre une peine inutile !

LUCILE.

Monsieur Boncœur aime Lucile.
Vous pourriez le toucher, quoiqu'il soit prévenu.

DORANTE.

Vous m'aimez : mon espoir ne sera point déçû.
Sur cette belle main, laissez-moi prendre un gage...

SCENE III.

DORANTE, LUCILE, FRONTIN, CHONCHETTE.

CHONCHETTE.

AH ! ah ! je vous y prends ! courage.
Ne vous dérangez pas, je rentre en ce moment.

Ma sœur, papa vous croit dans votre appartement
Bien occupée à votre ouvrage,
Et vous sortez furtivement
Pour venir écouter cet amoureux langage.
Je vous suivois tout doucement,
Et je vous ai surpris adroitement.

LUCILE.

Avec plaisir je te vois, ma poulette.

CHONCHETTE.

Avec plaisir ? Oh ! ma grande sœur ment.
Vous paroissez trop inquiette,
Et ce beau Monsieur-là ne paroît pas content.
Tenez, comptez que je serai discrette;
Si vous me parlez franchement.

LUCILE.

C'est par hazard qu'ici je suis venue.

CHONCHETTE.

Et par hazard Monsieur se trouve dans la rue;
Et par hazard, apparemment,
Vous vous parliez tous les deux tendrement.
C'est bien à moi, vraiment, que l'on en conte!
On ne me berce plus avec un petit conte.

FRONTIN.

C'est un enfant un peu malin.

CHONCHETTE.

Je ne me suis point abusée.
J'ai vû Monsieur désirer votre main;
Vous ne l'avez pas refusée:
Vous regardiez ailleurs: enfin,

Il vous l'a prise, & de plus l'a baisée ;
Et tout cela, ma sœur, apparemment,
Entre vous deux s'est fait fortuitement.
A mon papa je m'en vais donc tout dire.
Ah ! que je vais le faire rire !

LUCILE.

Que vous avez l'esprit malicieux !

CHONCHETTE.

Dites plutôt que j'ai de fort bons yeux.

FRONTIN.

C'est être un peu trop pénétrante.

LUCILE.

Je t'aime, ma Chonchette, & tu n'es pas méchante.
Tu sçais bien qu'il ne faut jamais rien rapporter.

CHONCHETTE.

Ah ! je vous vois venir : vous allez me flatter
Car vous craignez ma langue.

LUCILE.

Eh ! vous sçavez vous taire.

DORANTE.

De grace, à votre sœur ne soyez pas contraire.

CHONCHETTE.

Oui, l'on gagne avec moi beaucoup par la douceur.
Vous sçavez bien que je suis bonne.
Tenez, embrassez-moi, ma sœur.
Aimez-vous, mes enfans ; Chonchette vous pardonne.

LUCILE.

Rien n'est plus généreux.

DORANTE.

DORANTE.

Ah ! quelle aimable enfant !

CHONCHETTE.

Ce que je fais pour vous vaut bien un compliment.

LUCILE.

Mais j'ai bien peur qu'on ne cherche Chonchette.
Rentre au logis.

CHONCHETTE.

Nous y voilà.
Vous voulez, je le vois, que je fasse retraite,
Pour pouvoir aisément vous entretenir là.

LUCILE.

Mais mon pere....

CHONCHETTE.

Il faudra que j'amuse papa.
Reposez-vous sur votre sœur cadette,
Elle conduira bien cela.
Je crois qu'il ne m'en coutera
Qu'une petite historiette ;
Ou bien papa préferera
Une gentille chansonnette ;
Et, si-tôt qu'il s'en lassera,
Je vous l'endormirai par un air d'Opera.
Quand je n'aurai plus d'amusette,
Je sçais ce qui l'occupera ;
Je lui donnerai la gazette.
Employez à conter fleurette
Tout le tems qu'on l'amusera.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, M. BONCŒUR.

M. BONCŒUR.

QU'à se bien réjouir, mes enfans, l'on s'apprête.
De tous nos habitans & la joie & l'amour
Nous feront voir la nuit plus claire qu'un beau jour.
Rien ne manque au plaisir, quand le cœur fait la fête.
Mes filles, il faudra faire de votre mieux,
Pour prendre part à la réjouissance :
C'est à qui sera plus joyeux.
Une telle convalescence
Dissipe, en un instant, les soins les plus fâcheux.
Voilà de tous mes jours les plus belles journées,
Et je vais rajeunir de plus de vingt années.
Quel est ce cavalier, & que fait-il donc-là ?
Mais vous êtes muette !

CHONCHETTE.

Oh ! que non, mon papa.

M. BONCŒUR.

Tu vas apparemment découvrir ce mystere ?

LUCILE.

Ne vas pas.... ,

CHONCHETTE.

Eh ! laissez-moi faire....
Devineriez-vous bien quel est cet inconnu ?

M. BONCŒUR.

Reconnoît-on quelqu'un que l'on n'a jamais vû ?

CHONCHETTE.

En ce cas-là, daignez m'entendre.
Ce Monsieur vient ici pour nous apprendre... :

M. BONCŒUR.

Quoi ?

CHONCHETTE.

Ma sœur, aidez-moi; je suis dans l'embarras.

M. BONCŒUR.

Ah ! que vous apprend-on, lorsque je n'y suis pas ?

FRONTIN.

Voilà bien des façons, pour dire à votre pere
Que Monsieur s'amusoit à vous chanter un air
Qu'il a fait; le grand mal !

M. BONCŒUR.

Monsieur, point de colere.

FRONTIN.

Il est, je crois, permis, ces jours-ci, de chanter.

M. BONCŒUR.

Sans doute.

FRONTIN.

Un air à boire où l'on parle du Prince.

M. BONCŒUR.

On ne peut trop le répéter.

FRONTIN.

Et qui dans peu courra la ville & la province.

M. BONCŒUR.

Tout le monde vraiment s'y doit intéresser :
Et le chant rend bien mieux une pensée aimable.
Voudriez-vous pour moi recommencer ?

FRONTIN.

Chantez cet air nouveau de table.

CHONCHETTE.

Je vous réponds qu'il va vous contenter.

FRONTIN.

Ce n'est point un chanteur qui, faisant l'agréable,
Cherche longtems à se faire prier,
Et qui chante, à la fin, jusqu'à vous ennuyer.

DORANTE *chante.*

» Bacchus, prends pitié des buveurs ;
» Rends l'autòmne fertile, augmente tes faveurs :
» L'hyver verra manquer nos plaisirs & ta gloire,
» Si tu ne nous proteges pas.
» La santé de LOUIS nous oblige à tant boire,
» Qu'il ne restera plus de vin pour les jours gras.

M. BONCŒUR.

Votre chanson est fort jolie,
M'en voulez-vous donner une copie ?

DORANTE.

Très-volontiers, assurément.

CHONCHETTE.

Eh ! bien, c'est Lucile pourtant
Qu'il faut qu'on remercie.
N'avions-nous pas raison de rester ici-bas ?
Du bon air de Monsieur ma sœur est si ravie
Que je puis vous jurer qu'il ne l'ennuyoit pas.

M. BONCŒUR.

Ah ! la musique est ma folie.
Mes filles sçavent bien chanter :
Venez dîner chez moi demain, je vous supplie :

Nous pourrons vingt fois répéter
Votre chanson.

FRONTIN.

Et cent fois l'humecter.

M. BONCŒUR.

Je m'appelle Boncœur; voilà mon domicile.
Et vous, comment vous nomme-t-on?

DORANTE.

Monsieur....

FRONTIN.

Quoi! vous n'osez apprendre votre nom
Au plus humain bourgeois de cette ville,
Qui veut vous donner un repas!
Allez, Monsieur, nous n'y manquerons pas.
Apprenez donc que ce jeune homme
S'appelle Monsieur F-UT-FA.
Vous voulez-bien que je me nomme
Votre serviteur A-MI-LA?

[*A Dorante.*]
Voilà, Monsieur, une fort bonne affaire.

SCENE V.

Les Acteurs précédents, Me. CLAIRFIN.

Madame CLAIRFIN.

ACCOUREZ, accourez; suivez Dame Clairfin;
On vous distribuera de la joie & du vin.

FRONTIN

De la joie & du vin! Eh! mais, pour l'ordinaire,
L'un sans l'autre on ne les voit guere.

Madame CLAIRFIN.

Pour boire à la ſanté de l'Auguſte Bourbon,
Venez dans notre hôtellerie.
On y verſe *gratis* de l'excellent Mâcon,
Tout autour d'une table abondamment ſervie.
Le maître du logis vous y fera raiſon.

FRONTIN.

Comment le nommez-vous ?

Madame CLAIRFIN.

C'eſt Monſieur Liſimon.

M. BONCŒUR.

C'eſt notre ennemi !

DORANTE.

C'eſt mon pere !

FRONTIN.

De ce trait, dans l'Hiſtoire, il ſera queſtion.

M. BONCŒUR.

Malgré notre procès, je ne ſçaurois m'en taire :
C'eſt un moyen charmant que ſon cœur lui ſuggere
Pour prouver ſon affection.
Ce procedé m'attendrit l'ame.

Madame CLAIRFIN.

Vous ne venez donc pas ?

M. BONCŒUR.

Très-obligé, Madame.

Madame CLAIRFIN.

Adieu.

M. BONCŒUR, *à Dorante.*

Je vous attends demain :
De ne pas m'oublier, Monſieur, je vous conjure.

FRONTIN.

Il s'en ſouviendra, je vous jure.
(*A part.*) Notre aventure va bon train.

SCENE VI.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

MON cher Frontin, que Lucile eſt aimable !

FRONTIN.

La divine Clairſin, Monſieur, eſt adorable.

DORANTE.

Que j'ai placé bien à propos
Mon air bacchique !

FRONTIN.

Eh ! ſommes-nous des ſots ?
Nous devions tout d'un tems chanter le Vaudeville.

DORANTE.

Pour frapper le grand coup il ſera plus utile.
Frontin, mon talent muſical
Ne me ſeconde pas trop mal.

FRONTIN.

Monſieur, il vous eſt favorable ;
Mais vous n'êtes pas le premier
Qui, d'un péril inévitable,
Se ſoit tiré par ſon goſier.
Le Dauphin d'Arion....

DORANTE.

Peſte ! tu ſçais la fable.

FRONTIN.

Comme un Medecin. Bon ! j'ai lû
Ovide & ſes Métamorphoſes.
Je ſçais qu'à Jupiter Mercure dévolu,
Pour ce Dieu libertin, vaquoit à bien des choſes;
De même que je fais pour vous ;
Et ceci ſoit dit entre nous.

DORANTE.

Lorſqu'il en eſt beſoin, ta diſcretion brille:
Mais laiſſons-là Mercure & toi :
Je compte encor ſur une Cantatille
Que tu ne connois pas.

FRONTIN.

Et moi
Je ſens là dans ma tête un tranſport prophétique;
Qui me dit que votre muſique
Vous vaudra mieux, en vérité,
Que tous les Opera n'ont valu cet Été.

DORANTE.

Des Maſques dans ces lieux doivent tantôt ſe rendre
Ils m'aideront à remplir mon deſſein.

FRONTIN.

Quelqu'un ici pourroit bien nous entendre :
Vous m'expliquerez mieux vos projets en chemin.

SCENE VII.

LISIMON, LUCILE.

LISIMON.

RECONNOISSEZ le pere de Dorante.
Sous ce déguisement je suis de près mon fils
J'approuve son amour, en voyant son amante.
Pour hâter son bonheur, je fais ce que je puis.
Puis-je à Monsieur Boncœur découvrir ma pensée ?
Notre maudit procès nous rend trop ennemis :
N'importe, je n'ai point une ame intéressée :
J'aime mieux céder tout, & nous voir bien unis.

LUCILE.

De vos bontés je suis confuse.
Je ne crois pas, en vérité,
Que mon pere se refuse
A tant de générosité.

SCENE VIII.

M. BONCŒUR, LUCILE, CHONCHETTE, SCAPIN, MASQUES, DORANTE.

M. BONCŒUR.

ECLAIRCISSONS ceci, Lucile.
Masques, peut-on sçavoir où se donne le bal ?

SCAPIN.

Dans tous les quartiers de la ville ;
Même dans les fauxbourgs : notre orcheſtre eſt banal.
C'eſt un bal ambulant, partout on le promene.
Dans chaque carrefour, une nouvelle Reine
Préſide à nos ballets.
Nous offrons le bouquet au plus beau des objets.
Il eſt à vous, Mademoiſelle.

DORANTE.

Vous devez l'accepter : que ſon ſort eſt charmant !
Jamais bouquet ne fut placé plus dignement.

LUCILE.

Mais danſer dans la rue !

SCAPIN.

Il le faut bien, la Belle ;
Nous n'avons point de ſalle.

M. BONCŒUR.

Oui, Monſieur a raiſon
De mettre ici ſon bal. Quelle vaſte maiſon
De longs appartemens poſſede une enfilade
Capable de tenir l'innombrable brigade
De tous ceux que le Roi fait danſer aujourd'hui ?

SCAPIN.

Il a marché pour nous ; il faut ſauter pour lui.

M. BONCŒUR.

Meritez du bouquet l'hommage volontaire.
Danſez, prenez quelqu'un.

CHONCHETTE.

Le choix de ſon danſeur

Va fort l'embarrasser ; n'est-il pas vrai, ma sœur ?

M. BONCŒUR.

Prenez qui vous voulez.

CHONCHETTE.

C'est ce qu'elle va faire.

(On danse des menuets, & Lucile prend Dorante déguisé avec un Domino.)

DORANTE.

Me sera-t-il permis d'interrompre le bal,
Pour chanter quelques vers qui ne viennent pas mal
A la fête du jour ?

CHONCHETTE.

Il n'est pas nécessaire
De demander permission
Pour donner du plaisir.

M. BONCŒUR.

Cette maxime est claire ;
Et jamais on n'en fit mieux l'application.

DORANTE *chante.*

» Fuyez, sombres ennuis ; fuyez, noire tristesse :
» Le plaisir dans nos cœurs doit regner à son tour.
» Que des jeux éclatans, que des chants d'allegresse
» Fassent retentir ce séjour.
» Le soleil triomphant d'un terrible nuage,
» Plus brillant que jamais, à nos yeux vient s'offrir ;
» Et le lys, pour mieux refleurir,
» A l'ombre des lauriers, a surmonté l'orage.

M. BONCŒUR.

La cantatille, (on peut m'en croire,)
Vaut bien autant que l'air à boire.

LUCILE.

N'eſt-il pas vrai qu'il chante avec un goût flatteur?

M. BONCŒUR.

Oui, ma fille; ſon chant m'a ſçû gagner le cœur.
J'attends demain à dîner un chanteur
Qui, comme vous, eſt un fort aimable homme.
Souffrez, Monſieur, que je vous ſomme
De me faire auſſi cet honneur.

CHONCHETTE.

Dans cette maiſon-ci, Monſieur Boncœur demeure;
Nous dînerons enſemble.

DORANTE.

Oui, j'aurai ce bonheur.
Je vais changer d'habits, & reviens tout à l'heure.

SCENE IX.

M. BONCŒUR, LUCILE, CHONCHETTE, MASQUES.

M. BONCŒUR.

Je voudrois bien ſçavoir ce que vous tenez-là.

CHONCHETTE.

Ce ſont des vers qu'hier on me donna.

M. BONCŒUR.

Qui donc ?

CHONCHETTE.

Ce grand Monſieur, dont l'allure eſt bouffonne ;
Qui toujours, en marchant, geſticule & fredonne.

M. BONCŒUR.

C'eſt une Ode, peut-être.

CHONCHETTE.

Bon !

M. BONCŒUR.

Les Odes ont trop de guignon :
On les voit, depuis peu, tombet dru comme mouches;
L'Auteur qui veut ſe faire un nom,
Doit préluder ſur d'autres touches.

CHONCHETTE.

Les vers qu'on m'a donnés ſont d'une autre façon ;
On les chante en muſique, & voici ſur quel ton.

AH ! quand reviendrez-vous,
Cher Prince que j'adore ?
Ah ! quand reviendrez-vous ?
Nous vous attendons tous.
Nos yeux, avant l'aurore,
S'ouvrent pour vous chercher ;
L'ennui qui nous dévore,
Doit enfin vous toucher.
Ah ! quand reviendrez-vous, &c.

✕

Votre préſence honore
Des lieux trop loin de nous :
Paris, qui vous implore,
De leur ſort eſt jaloux.
Ah ! &c.



La terre ſe décore,
Quand le ſoleil renaît ;
C'eſt lui qui donne à Flore
Cet éclat qui nous plaît.
Ah ! &c.



Votre aſpect eſt encore
Plus utile pour nous ;
Lui ſeul peut faire éclore
Nos plaiſirs les plus doux.
Ah ! quand reviendrez vous, &c.

M. BONCŒUR.

Ma fille, embraſſe-moi ; qu'heureux cent fois ſera
Le mortel qui t'épouſera !

CHONCHETTE.

Quand ferez vous un heureux ?

M. BONCŒUR.

Ma petite,
Vous êtes bien preſſée.

CHONCHETTE.

Oh ! dame, je profite



De vos bons & sages discours.
Je vous entends répéter tous les jours,
Qu'on ne peut trop user de diligence,
Quand d'obliger quelqu'un on a l'occasion.

LUCILE.

Cette généreuse sentence
Vous a fait, je le vois, beaucoup d'impression.

(On danse.)

SCENE X. *& derniere.*

LISIMON, *Acteurs prétédens*, DORANTE & FRONTIN, *déguisés galamment*, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

DÉLOGEONS notre bal, allons gagner les halles;
C'est-là que nous verrons de bonnes bacchanales.
C'est-là qu'on ignore les loix
Du grand monde & du bel usage;
C'est-là qu'on est meilleur François
Par le cœur que par le langage.

FRONTIN.

Alte-là; je demande encor,
Pour ce chanteur public, une courte audience;
A son génie il a donné l'essor:
La beauté du sujet a fait sa confiance;

Daignez écouter ſa chanſon ;
Elle n'eſt point d'un ſtyle poliſſon.

ARLEQUIN.

Oh ! nous ſommes perdus, s'il prend le ton tragique.

FRONTIN.

En chantant un héros, il faut être héroïque.
Mon camarade eſt Auteur & Chanteur ;
Moi, des livres je ſuis le grand diſtributeur.

CHONCHETTE.

Achetons-en.

FRONTIN.

Prenez, trop aimable perſonne :
Monſieur Liſimon eſt celui
Qui des frais ſe charge aujourd'hui,
Et qui, *gratis*, veut qu'on les donne.

M. BONCŒUR.

J'en ſuis confus ; mais j'ai trop d'équité
Pour ne pas admirer ſa généroſité.
Voyons donc votre Vaudeville.

FRONTIN.

Nous vous contenterons.

M. BONCŒUR.

Cela ſera facile.
En faveur de ce jour on doit vous paſſer tout,
Et le zele eſt exemt des caprices du goût.

VAUDEVILLE.

DORANTE *chante le Vaudeville.*

RASSEMBLEZ-VOUS, peuple fidele;
Venez vous unir à ma voix :
Si dans ce jour je vous appelle,
C'est pour le plus charmant des Rois.
Chantons tous, chantons avec zele :
Vive LOUIS LE BIEN-AIMÉ ;
Tous les cœurs l'ont ainsi nommé.



Pour ceux que lui soumet Bellone,
Il est le plus doux des Vainqueurs ;
Les chaînes que sa main leur donne
Ne sont que des chaînes de fleurs.
Chacun d'eux comme nous entonne
Vive, &c.



L'ardeur que le Roi nous inspire
Change en plaisir notre devoir :
Sur son peuple il a plus d'empire
Par l'amour que par le pouvoir ;
C'est la raison qui me fait dire :
Vive, &c.

Aux Dieux si pour lui l'on présente
Tant de vœux & tant de souhaits :
Est-ce une chose surprenante ?
Les bons Rois font les bons Sujets ;
Voilà pourquoi par-tout on chante :
Vive, &c.



Le jour qu'on trembla pour sa vie ;
Que de larmes ! que de soupirs !
Quand sa santé fut rétablie,
Que de transports ! que de plaisirs !
Tous chantoient d'une ame ravie :
Vive, &c.



Que le sort contre nous conspire,
Rien ne nous chagrine aujourd'hui :
Notre cher Monarque respire ;
Tout va respirer avec lui.
Lui seul à nos vœux peut suffire.
Vive, &c.



Preneur de villes, grand, auguste ;
Conquerant & victorieux ;
Pere du peuple, sage, juste,
Sont ses attributs glorieux.
Mais il faut mettre sous son buste :
Vive LOUIS LE BIEN-AIMÉ ;
Tous les cœurs l'ont ainsi nommé.

M. BONCŒUR.

Ah ! mon cher, que je ſuis charmé de ta chanſon !
LOUIS LE BIEN-AIMÉ : qu'il n'ait pas d'autre nom.
Ce titre eſt un panégyrique
Dans cette occaſion ſincere & véridique.
Qu'il eſt flatteur, qu'il eſt charmant !
Non, non, rien n'eſt ſi beau que d'avoir juſtement
De l'amour des Sujets une preuve unanime.
Des châteaux emportés, des ennemis battus,
Peuvent au Souverain acquérir de l'eſtime ;
Mais le Roi le plus magnanime
N'eſt point le Bien-aimé, s'il n'a bien des vertus.

FRONTIN.

Ainſi de notre Vaudeville
Vous approuvez la penſée & le ſtyle ;
N'eſt-il pas vrai ?

M. BONCŒUR.

Très-fort, en vérité.
Qui, comme moi, n'en ſeroit enchanté ?
Des plus fameux chanteurs je vous trouve l'élite.
Je ne puis trop louer l'ardeur qui vous excite :
Mais vous êtes, mon cher, d'une profeſſion
Qui ne cadre point trop avec tant de mérite.

FRONTIN.

Il s'appelle Dorante, & ſa condition. . . .

M. BONCŒUR.

Quoi ! vous êtes le fils de Monſieur Liſimon ?

DORANTE.

Ah ! que vient-on de vous apprendre ?

Quelle est ma situation !
J'aime Lucile, hélas ! je n'ai pû m'en défendre.
Son cœur de quelque espoir flatte ma passion.
A nos desirs vous auriez pû vous rendre,
Si j'eusse pû cacher mon nom.

M. BONCŒUR.

Vous n'en avez pas moins mon admiration.
Je ne vous puis, Monsieur, refuser mon estime;
Mais puis-je contenter votre inclination ?
Et Lisimon, qu'un long procès anime,
Voudra-t-il avec moi faire cette union ?
Vous connoissez sa haine.

LISIMON, *se démasquant.*

Il n'en a plus aucune.
Contre un si bon François, peut-on être en rancune ?
Le Prince vous est cher ; cette unique raison
Soumet tous mes desirs à celui qui vous presse.

M. BONCŒUR.

Oui, soyons bons amis, & soyons-le sans cesse ;
Plus de procès, plus de division.
Je crois qu'il n'est pas nécessaire,
Pour fonder notre accord, d'appeller un Notaire.

LISIMON.

Je pense comme vous en cette occasion.
Nous n'avons pas besoin d'écrire ;
Et ce grand jour doit nous suffire
Pour finir entre nous toute discussion.

FIN.

DIVERTISSEMENT. *

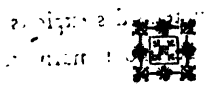
AIR.

FIDELES habitans des rives de la Seine,
Rempliſſez l'air de vos accens,
Partagez tous, en voyant votre Reine,
Les doux tranſports que je reſſens.
L'aimable Roi que votre amour implore,
Va de ſon doux aſpect honorer ce ſéjour;
Et le ſoleil ſuivra bientôt l'aurore
Qui veut annoncer ſon retour.

Autre Air.

RÉUNISSONS nos voix pour notre Souveraine;
Dans tous les cœurs, des temples lui ſont dûs;
Et l'on rend hommage aux vertus,
Quand on le rend à notre Reine.

* *Ce Divertiſſement devoit être donné le lendemain du retour de la Reine.*





LES VŒUX DE LA VILLE DE PARIS,

Pour le retour du Roi.

Air : *Nous jouissons dans nos hameaux.*

DANS l'absence du Dieu du jour,
Flore toûjours soupire :
Cérès implore son retour ;
Pomone le désire.
Toute la nature en langueur
L'appelle avec instance :
Nos vœux ont encor plus d'ardeur,
LOUIS, en ton absence.



Grand Roi, tout Paris, par ma voix,
Aujourd'hui te conjure :
Cesse pour un tems des exploits
Dont notre amour murmure.

Il eſt vrai que, matin & ſoir,
Nous chantons ta victoire ;
Mais paſſer ſix mois ſans te voir,
C'eſt payer cher ta gloire.

✿

L'unique but de tes travaux
Eſt d'éteindre la guerre ;
Tu veux te priver du repos,
Pour le rendre à la terre.
Ce ſentiment, d'un ſort flatteur
Nous donne l'aſſurance ;
Mais peux-tu nous faire un bonheur
Qui vaille ta préſence ?

✿

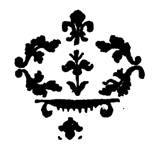
Vous qui ſoupirez après lui,
Vous pouvez, grande Reine,
Par votre amour & votre ennui,
Juger de notre peine.
Nous ſçavons que de vous à nous
La diſtance eſt immenſe ;
Mais nous partageons avec vous
La même impatience.

✿

Revien donc, cher Prince, revien,
Fais cesser nos allarmes;
Nos transports t'apprendront combien
Tu nous plaîs, tu nous charmes.
Tu verras tous nos cœurs contens
Voler sur ton passage.
Les apprêts les plus éclatans
Valent-ils cet hommage?



Pour les honneurs qui te sont dûs,
Dans ces lieux tout s'apprête;
Mille feux partout répandus
Vont embellir la fête:
Tous ces feux, dont l'éclat est grand,
Sont beaux, sont admirables;
Mais dans nos cœurs un zele ardent
En met de plus durables.



ROLAND

ROLAND,

PARODIE,

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 20 Janvier 1744.

ACTEURS.

ANGÉLIQUE, *Reine.*

THÉMIRE, *Confidente d'Angélique.*

MÉDOR, *aimé d'Angélique.*

ROLAND, *Guerrier.*

ASTOLPHE, *Confident de Roland.*

ZÉLIANTE.

CORIDON, *nouveau marié.*

BÉLISE, *jeune mariée.*

THERSANDRE, *pere de Bélise.*

TROUPE D'INSULAIRES, DE BERGERS ET DE BERGERES.



ROLAND, PARODIE.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE *seule*.

Air : *Mon joli petit cœur*.

J'ÉPROUVE une funeste guerre ;
Elle se passe dans mon cœur ;
Tantôt il me dit d'être fiere,
Tantôt il me nomme un vainqueur.
Eh ! quoi donc, toujours se contraindre !
Faut-il rendre, ou faut-il garder
Mon joli cœur, mon petit cœur,
Mon joli petit cœur ? Qu'on est à plaindre,
Quand on ne sçait pas s'accorder !

SCENE LI.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

THÉMIRE.

Air : *Le masque tombe.*

ROLAND vous va faire un présent fort leste.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point.

THÉMIRE.

Parlez-vous tout de bon ?
Toutes les fois que l'on vous fait un don,
Vous vous fâchez, mais le présent vous reste.

ANGÉLIQUE.

Air : *Je ne bois jamais qu'un coup.*

Ah ! que Médor a d'appas !

THÉMIRE.

A quoi rêvez vous, Madame ?
Roland, que l'amour enflamme,
Touche-t-il enfin votre ame ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! quoi, tu ne m'entends pas !

THÉMIRE.

Répondez-moi sans emblême.
C'est Médor ?

ANGÉLIQUE.

Oui, c'est lui-même,

Thémire, (*bis.*) c'eſt lui que j'aime.
Ah! que Médor a d'appas!

THÉMIRE.

Air : *L'Amour pêche en eau trouble.*

Cet amour-là me paſſe ;
Non, je n'y comprends rien.
Ce galant à la glace
N'a pas un ſol de bien.

ANGÉLIQUE.

Pauvreté n'eſt pas vice.

THÉMIRE.

Vous refuſez des Rois,
Et vous oſeriez faire choix
D'un Cadet de Milice!

ANGÉLIQUE.

Air : *L'Aſthmatique.*

Quoiqu'il n'ſoit pas Gentil-homme,
J'l'aime tout comme
S'il étoit Prince.
Quoiqu'il n'ſoit pas Gentil-homme,
J'l'aime tout comme
S'il étoit Roi.

Air : *Comment Monſieur votre Epoux, &c.*

Je l'ai vû prêt à mourir.
Quand tout l'abandonne,
J'ai pris ſoin de le guérir.

THÉMIRE.

Que vous êtes bonne! (*bis.*)

ROLAND,

ANGÉLIQUE.

Air : *L'autre jour m'en revenant de vendange.*

Médor a sçû blesser mon cœur.
Apprends quelle est ma peine ;
J'ai senti naître ma langueur,
En guérissant la sienne :
Et ce n'est point, en vérité,
Un amour de passade ;
Il est en fort bonne santé,
Et mon cœur est malade.

Air : *Les Filles de Montpellier.*

Je veux le fuir avec soin,
Quoique mon cœur le désire.
De ton secours j'ai besoin.

THÉMIRE.

Il vient ; fuyez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Thémire,
Aye, aye, aye,
Ma prudence expire,
Je n'irai pas loin.



SCENE III.

MÉDOR, ANGÉLIQUE & THÉMIRE *un peu éloignées.*

MÉDOR.

Air : *Jamais la nuit.*

PEUT-ON aimer sans espérance ?
J'aime une Reine, hélas ! elle fait mon tourment :
Pour elle cent Rivaux ont brûlé vainement :
Puis-je oublier son rang, son pouvoir, ma naissance ?
Dieu d'Amour, attendris son cœur ;
Tu dois payer une flamme parfaite ;
Heureux l'instant où l'Amant est vainqueur !
Que ces momens sont doux ! ah ! que je les souhaite !

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Peu secondé de la fortune,
Mon amour sans doute importune.
Quand on n'est pas riche en aimant,
On n'a qu'un timide langage :
Ah ! si j'étois bien opulent,
Je serois plus hardi qu'un Page.

Air : *Tout cela m'est indifférent.*

On vous apporte dans ces lieux
De Roland le don précieux ;
C'est un héros, grand, magnifique ;
Il se déclare hautement.

Il fait ſonner ſa réthorique ;
Cela n'eſt pas indifférent.

ANGÉLIQUE.

Air : *Je ferai mon devoir.*

Il a beau vouloir m'en conter ;
J'ai ſoin de l'éviter ; (*bis.*)
Sur vous, Médor, puis-je ſçavoir
Si j'ai quelque pouvoir ? (*bis.*)

MÉDOR.

Air : *Dans les bras de ce qu'on aime.*

Sans vous je ſerois, ma Reine,
Dans les horreurs du trépas :
Pour ſervir ma Souveraine
Mon ſang ne ſuffiroit pas ;
Si je pouvois le répandre,
Ah ! que mon ſort ſeroit doux
De pouvoir enfin vous rendre
Un bien que je tiens de vous !

ANGÉLIQUE.

Air : *Partez d'abord avec audace.*

Pourrois-je, ſans honte,
Songer à vous voir ?

MÉDOR.

Ce n'eſt pas mon compte.

ANGÉLIQUE.

Adieu donc, bon ſoir.
Partez, Médor. (*bis.*)

MÉDOR.

Ce trait m'étonne.

ANGÉLIQUE.

Partez, Médor, (*bis.*) ſans différer :
L'honneur nous ordonne
De nous ſéparer.

Air : *Contre mon gré je chéris l'eau.*

Comptez ſur ma protection,
Même ſur une penſion ;
Choiſiſſez où vous voulez vivre,
J'aurai ſoin de votre entretien.

MÉDOR.

Je meurs, ſi je ne puis vous ſuivre.
Qui meurt n'a plus beſoin de rien.

SCENE IV.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ANGÉLIQUE.

Air : *Voyageur que l'Amour guide.*

LE pauvre enfant ! comme il m'aime !
Thémire, qu'il doit ſouffrir !
Dans ſon déſeſpoir extrême,
Je crains qu'il n'aille mourir :
Moi qui l'aime & qui l'eſtime,
Y pourrois-je conſentir ?

THÉMIRE.

Bon ! ce n'eſt que pour la frime
Que vous l'avez fait partir.

ANGÉLIQUE.

Air : *Comment faire ?*

S'il faut que je céde à l'Amour ;
Je mourrai de honte en ce jour ;
Médor, pourquoi m'as-tu sçu plaire ?
S'il faut te bannir de mon cœur,
J'en pourrai mourir de douleur :
Comment faire ?

THÉMIRE.

Air : *Il ne faut point mettre à rançon.*

Fuyez, oubliez cet Amant.
Pour vous je crains que l'on n'en glose.

ANGÉLIQUE.

Tu devrois te taire un moment ;
Tu dis toujours la même chose.

Air : *Tout ainsi comme.*

Cours, qu'il revienne... ;
Vas-y donc.... n'y vas pas :
Qu'on le ramene....
Si pourtant.... mais hélas !
Attends.... quelle peine !
Je veux.... je ne veux pas.

THÉMIRE.

Air : *Le Ciel bénisse la besogne.*

J'entends déjà des instrumens ;
Reprenez donc votre bon sens.

ANGÉLIQUE.

J'ai bien assez mal à la tête,
Sans l'augmenter par une fête.

SCENE V.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE, ZÉLIANTE, TROUPE D'INSULAIRES ORIENTAUX, *dont l'un porte un Perroquet attaché avec une chaîne d'or.*

ZÉLIANTE.

Air : *Que faites-vous, Marguerite ?*

PAR des façons inconnues,
Charmés de nous signaler,
Nous apportons des massues,
Afin de vous régaler.

Air : *De l'Opera.*

Au généreux Roland je dois ma délivrance ;
D'un charme affreux sa valeur m'a sauvé ;
Il n'a voulu de ma reconnoissance
Que ce présent qu'il vous a réservé.

Air : *Du bout du Monde.*

C'est un oiseau de Saint Domingue :
Roland, qui partout se distingue,
Nous a chargés de vous l'offrir :
Sur le sein de l'Onde
On l'a fait venir
Du bout (*ter.*) du Monde.

Air : *De l'Opera.*

Recevez, charmante Reine,
Recevez, avec bonté,
Cet oiseau par mes Sauvages porté.
A la plus douce liberté
Vous le verrez préferer votre chaîne.
Recevez, &c.

(On danse.)

VAUDEVILLE.

Air : *Comme un Oiseau.*

PREMIER COUPLET.

DE l'amour qui touche votre ame
Voulez-vous voir durer la flamme
Jusqu'au tombeau ;
Qu'il soit toujours dans l'esclavage ;
Si jamais vous ouvrez la cage,
Adieu l'Oiseau.

II.

Si l'Amour me trouve cruelle ;
C'est qu'il n'est pas aussi fidéle
Qu'il paroît beau ;
Son inconstance me désole :
Si-tôt qu'on le flatte, il s'envole
Comme un Oiseau.

III.

Au Dieu Plutus tout est possible,
Rien n'est tel, pour rendre sensible

Qu'un bon cadeau ;
Par cette glu, la plus ingrate
Se prend aiſément par la patte ;
Comme un Oiſeau.

I V.

Qu'ils ſçavent bien vuider la poche ;
Ceux qui montent de la Baſoche
Dans le Barreau ;
Le Procureur le moins habile,
Pour voler eſt bientôt agile,
Comme un Oiſeau.

V.

Lorſqu'un riche faquin s'étale
Dans la grande & ſuperbe ſalle
De ſon Château,
Croit-il en valoir davantage ?
Point du tout : ce n'eſt pas la cage
Qui fait l'Oiſeau.

V I.

Près d'un mari bruſque & ſauvage,
Mettons la douceur en uſage,
Rien n'eſt ſi beau ;
Des ſoins flatteurs, un doux langage
L'apprivoiſeront dans ſa cage,
Comme un Oiſeau.

V I I.

Un jour la gentille Fauvette
Ayant approuvé l'amourette
D'un vieux Corbeau,

Il ſe diſpoſoit à conclure,
Par malheur pour lui, la future,
Vit un Moineau.

VIII.

Meſſieurs, ayez quelqu'indulgence;
Soutenez par votre préſence
L'Acte nouveau;
Sans vous, notre deſtin chancele;
Et l'on nous voit battre de l'aîle,
Comme un Oiſeau.

SCENE VI.

Le Théâtre repréſente la Fontaine de l'Amour dans un Bois.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

THÉMIRE.

Air : *Robin, turelure.*

FUYEZ ces Bois dangereux;
Car on dira, je vous jure,
Qu'Angélique, dans ces lieux,
Turelure,
Ne cherche pas la verdure,
Robin turelure, lure.

ANGÉLIQUE.

Air : *Les Triolets.*

A la Fontaine de l'Amour
Un charme séducteur m'entraîne :
Tout chemin me mene en ce jour
A la Fontaine de l'Amour ;
J'ai beau chercher un long détour,
Un je ne sçais quoi m'y ramene.
A la Fontaine de l'Amour
Un charme séducteur m'entraîne.

SCENE VII.

ROLAND, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ROLAND.

Air : *Belle Brune.*

ANgélique ! Angélique !

ANGÉLIQUE.

Servons-nous, pour l'éviter,
De notre bague magique.

ROLAND.

Angélique ! Angélique !

Air : *Je ne vous ai vû.*

Je ne vous ai vu' qu'un seul petit moment.
Vous me fuyez, & je ne sçais comment.

Air : *Le fameux Diogene.*

Vainement je l'appelle.

Pourquoi se cache-t-elle ?
L'ai-je donc mérité ?
J'en ai trop fait, Thémire,
Et j'ai honte de dire
Ce qu'elle m'a coûté.

Air : *Passant sur le Pont-Neuf.*

J'ai trahi mon devoir,
Pour suivre cette Reine ;
Et j'ai l'affront de voir
Que ma tendresse est vaine :
Belle inhumaine,
Quand sous vos loix l'amour m'enchaîne,
Quel barbare plaisir trouvez-vous dans ma peine ?

THÉMIRE.

Air : *Les Feuillantines.*

Pourquoi donc criez-vous tant ?
Oh ! vraiment,
On peut dire que Roland,
Près de l'objet qui l'engage,
Fait un gen, fait un gentil personnage.

ROLAND.

Air : *Fanfare de Choisy.*

Je devrois par de hauts faits
Tenter les plus beaux succès ;
Et je vais par mes regrets
Des forêts troubler la paix.
Dieu d'Amour, ah ! que tes traits
Font de terribles effets !

Air : *Mais le Soleil n'eſt pas mort.*

Je mériterois le blâme
Par trop de fidélité ;
C'en eſt fait, j'éteins ma flamme.
Heureuſe la cruauté
Qui rend la paix à mon ame,
Et me rend la liberté !

Air : *Je croyois que ma flamme, &c.*

Mais en vain je me flatte,
Déjà mon feu renaît ;
Plus que jamais j'aime l'ingrate.

THÉMIRE.

Le Héros n'eſt plus qu'un benêt.

Air : *Et fron, fron, fron.*

Elle vous eſtime un peu.

ROLAND.

Tu te mocques, palſambleu.

THÉMIRE.

Qu'un doux eſpoir
De l'émouvoir
Vous encourage :
Venez la voir ſur le ſoir ;
Vous plairez davantage.

ROLAND.

Air : *Noirs Orages.*

Quel outrage
Me fait cet objet ſauvage
Loin de courir,

Pour me secourir,
Elle évite mon tendre hommage;
Quelle fierté! J'enrage!
Tout, sans cesse,
Pour m'écouter, s'empresse:
Ces Belles, pour me voir,
Viennent ici le soir:
La seule, hélas!
Dont je fais cas,
Me hait plus que la mort.

THÉMIRE.

Elle a, ma foi, grand tort.

ROLAND reprend la fin de l'Air ci-devant:
Passant sur le Pont-Neuf.

Belle inhumaine,
Quand sous vos loix l'amour m'enchaîne,
Quel barbare plaisir trouvez-vous dans ma peine?

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

THÉMIRE.

Air: *Un Abbé dans un coin.*

IL est enfin parti,
Mais voici
Médor qui vient ici.

ANGÉLIQUE.

Considere sa grace.
Thémire, qu'il m'est cher !

THÉMIRE.

Laissons-lui de la place,
Pour chanter son grand air.

SCENE IX.

MÉDOR, ANGÉLIQUE & THÉM
un peu éloignées.

MÉDOR.

Air : *Nous aimons qui nous aime.*

DU repos aimable séjour,
Agréable retraite,
Pour les doux plaisirs de l'amour
Votre ombre semble faite ;
Mais, hélas ! les tristes accens
D'un cœur sans espérance
Ne troubleront pas bien longtems
Votre amoureux silence.

ANGÉLIQUE, *au fond.*

Air : *Eh ! allons donc, Mademoiselle.*

Son martyre m'inquiette,
Et je vois....

THÉMIRE.

Que dira-t-on

D'une Reine qui ſe jette
A la tête d'un garçon ?
Eh ! allons donc, belle indiſcrette ;
Eh ! allons donc, de la raiſon.

MÉDOR.

Air : *Dormir eſt un tems perdu.*

Je ne puis plus ſoutenir
Ma douleur profonde.
O mort ! viens me ſecourir ;
Mon eſpoir en toi ſe fonde :
Puiſqu'on me fait tant languir ;
C'en eſt fait, il faut partir,
Partir pour l'autre Monde.

Air : *Eh ! zon, zon, zon, Liſette.*

Cher & glorieux poids,
Dont j'ignore l'uſage,
Pour la premiere fois,
Seconde mon courage.
Eh ! zon, zon, zon ;
Qui te retient ? J'enrage !
Eh ! zon, zon, zon,
Ma lame, ſortez donc.

ANGÉLIQUE.

Air : *Quand la Bergere vient des champs.*

Serez-vous, mon cher tourtereau,
Votre bourreau ?

MÉDOR.

Je veux....

ANGÉLIQUE.

Tout beau !

THÉMIRE.

Pour nous, c'eſt un vilain cadeau.
Quelle équipée !
Mettez l'épée
Dans le foureau.

ANGÉLIQUE.

Air : *Prenez mon cœur, & n'en prenez point d'autre.*

Vivez ; Médor.

MÉDOR.

Sans vous je hais la vie.

ANGÉLIQUE.

Vivez, vivez.

MÉDOR.

Ah ! laiſſez-moi périr.

ANGÉLIQUE.

Vivez, vivez.

THÉMIRE.

Finiſſez, je vous prie,
Tous vos *vivez* d'ennui me font mourir.

Air : *J'ai deviné la cachette.*

Rien ne me paroît plus drôle,
Beau Médor, que votre ſort ;
Vous paſſez tout votre rôle
Entre la vie & la mort.

ANGÉLIQUE.

Air : *Voici les Dragons qui viennent.*

Je vois Roland qui s'avance,
Je crains ſon courroux.

THÉMIRE.

Pour éviter sa vengeance,
Décampez en diligence.

ANGÉLIQUE.

Et cachez-vous. (*bis.*)

SCENE X,

ANGÉLIQUE, ROLAND, THÉMIRE.

ROLAND.

Air : *Votre touton vous flatte.*

MON cœur vous est fidele;
Et vous en abusez :
Tant d'ardeur, tant de zele
Sont toujours méprisés;
Cruelle!
Vous n'êtes pas digne, entre nous,
Du tendre amour (*bis.*) que j'ai pour vous.

ANGÉLIQUE.

Air : *Que chacun de nous se livre.*

J'ai, pour vous rendre à la gloire,
Fait des efforts superflus;
Si vous m'eussiez voulu croire,
Non, vous ne m'aimeriez plus.

ROLAND.

D'une trop fatale yvresse

Mon cœur ne peut revenir :
Vous qui causez ma foiblesse ;
Est-ce à vous de m'en punir ?

ANGÉLIQUE.

Air : *Que j'estime, mon cher voisin.*

Hélas !

ROLAND.

Qui cause ce soupir ?
En vain on me le cache :
Un juste effroi me fait sentir
Qu'un Rival vous l'arrache.

Air : *Jeunes filles, accourez toutes.*

S'il osoit, un jour,
Dans ce séjour
Paroître,
Le traître,
Bien-tôt du haut en bas,
Par la fenêtre,
Quel qu'il pût être ;
Bien-tôt du haut en bas,
Devant vous sauteroit le pas.

Air : *J'ai rêvé toute la nuit.*

Vous cherchez à m'éviter... ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! qui pourroit m'arrêter ?
Ce matin, en vous fuyant,
Vous l'avez bien vû, souvenez-vous-en ;
J'ai disparu dans l'instant ;
J'en pourrois bien faire autant.

Air : *La poudre prend.*

Que ne m'eſt-il encor permis
De vous fuir ? Mais non, je ne puis.
(A part.) *(Haut.)*
Feignons. Je ne ſuis plus la même,
Cher Roland.

ROLAND.

Ce bonheur extrême
Me ſurprend.

ANGÉLIQUE, *à part.*

L'amorce prend ;
Achevons-le dans un moment.

Air : *On ne peut tromper l'Amour.*

Mon cœur enfin céde à votre tendreſſe :
C'eſt trop feindre avec mon vainqueur.
Si j'eus pour vous tant de rigueur,
C'étoit pour cacher ma foibleſſe.
On a beau chercher un nouveau tour,
On ne peut tromper l'Amour.

ROLAND.

Air : *La Baronne.*

Eſt-il poſſible
Que Roland touche votre cœur ?

ANGÉLIQUE.

Mon ardeur n'eſt que trop viſible.

ROLAND.

Je doute encor de mon bonheur.
Eſt-il poſſible ?

ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Air : *Toque, mon tambourinet.*

Pourvû que Roland
Garde le secret,
D'un amour ardent
Il verra l'effet.
Il faut, pour plaire,
Taire
Les faveurs qu'on nous fait.

ROLAND.

Air : *Laissons-là la fumée.*

Cherchons, belle Angélique,
Un séjour écarté,
Où l'amour qui nous pique,
Puisse être en liberté.
Ah ! que deux cœurs, dans une paix profonde,
Sont heureux d'oublier tout le reste du monde !

ANGÉLIQUE.

Air : *Par bonheur ou par malheur.*

Cher Amant, pour rendez-vous,
Quel endroit choisissez-vous ?

ROLAND.

Dans la Foire, il faut, ma chere,
Nous trouver.

ANGÉLIQUE.

Je sçais l'endroit.

ROLAND.

Il est propre au doux mystere.

ANGÉLIQUE.

Mais ſouvent il y fait froid.

ROLAND.

Air : *Attendez-moi ſous l'Orme.*

Pour le deſſein que je forme,
Vous y ſuivrez donc mes pas ?

ANGÉLIQUE.

Mon zéle au vôtre eſt conforme ;
Non, je n'y manquerai pas.
(*A part.*) Attendez-moi ſous l'Orme.

SCENE XI.

MÉDOR, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

MÉDOR.

Air : *Chacun à ſon tour.*

VOus n'êtes point trop délicate ;
Au lieu d'un, vous en aimez deux.
Mon Rival qui vous quitte, ingrate,
Se voit au comble de ſes vœux.
A préſent, puiſqu'il a fait retraite,
Je reviens vous faire ma cour :
Chacun à ſon tour,
Liron, lirette,
Chacun à ſon tour.

Air : *Vous n'avez pas besoin qu'on vous console.*

Ce rendez-vous & m'offense, & me blesse.

ANGÉLIQUE.

Mon cher Médor, ne vous en plaignez pas;
Si de Roland je flatte la tendresse,
C'est pour sortir plus vîte d'embarras.

MÉDOR.

Air : *C'est une excuse.*

Que par feinte, ou bien par amour;
Roland soit heureux dans ce jour,
C'est moi que l'on abuse.

ANGÉLIQUE.

Même, en lui faisant les yeux doux;
Médor, je ne pensois qu'à vous.

MÉDOR.

La belle excuse!

Air : *Par la vertu, tu, tu, de ma baguette.*

Je vous crois, mais il me reste
Toujours un certain soupçon.

ANGÉLIQUE.

Sans raison.
Un Amant que je déteste;
Doit-il vous allarmer tant?
Vainement
Roland
M'attend:
Je vous proteste
Qu'il n'en croquera que d'une dent.

THÉMIRE.

Air : *Buvons à nous quatre.*

Il est intraitable,
Ce cruel vainqueur.
C'est un plus hardi frappeur
Que Robert le Diable,
Que Richard sans peur.

ANGÉLIQUE.

Air : *On pourra vous viser.*

Pour vos jours je crains beaucoup.

THÉMIRE.

Ce Rival peut d'un seul coup
Vous couper la tête,
Vous couper le cou.

ANGÉLIQUE.

Air : *A l'Amour rendons les armes.*

Dissipez votre tristesse,
Seul vous êtes mon vainqueur.
Nul autre ne m'intéresse ;
La tendresse
Qui me presse,
N'aspire qu'à votre cœur.

MÉDOR.

Mineur.

Dieux ! que mon ame est ravie
D'un langage si flatteur !
Tous les plaisirs de la vie,
Sans vous perdent leur douceur.

Pour être heureux, je n'envie
D'autre bien que votre cœur.

Air : *La jeune Isabelle.*

Beau lieu, cher bocage,
Qui m'as vû languir,
D'un plus doux partage
Tu me vois jouir ;
Au bien où j'aspire
Je suis parvenu :
Qui l'eût dit, Thémire !

THÉMIRE.

Médor, l'eusses-tu crû ?

ANGÉLIQUE.

Air : *C'est l'ouvrage d'un moment.*

Nous avons à faire un voyage ;
Mais il est bon, mon cher Amant,
Que mes Sujets, auparavant,
Viennent vous rendre un juste hommage :
C'est l'ouvrage d'un moment.

THÉMIRE.

Air : *O reguingué.*

Un pareil dessein me surprend ;
Vous voulez cacher ce galant ;
Et vos sujets, en le fêtant,
Vont crier comme tous les Diables :
Ces contre-sens sont pitoyables.

Air : *Bannissons la cérémonie.*

Si Roland vous entendoit,
Vous connoissez sa furie,

Que de tapage il feroit !
Quelqu'un en perdroit la vie.

Tous trois ensemble.

Remettons, remettons, remettons la,
Remettons la cérémonie.

SCENE XII.

Le Théâtre représente l'intérieur de la Foire Saint Germain.

ROLAND, ASTOLPHE.

ROLAND.

Air : *Eh ! non, non, il n'est point de si joli nom.*

Eh ! non, non,
Ton conseil n'est plus de saison.

ASTOLPHE.

Surmontez votre foiblesse.

ROLAND.

Eh ! non, non,
Ton discours n'est plus de saison.

ASTOLPHE.

Rappellez votre raison.

ROLAND.

Air : *La moitié du chemin.*

L'objet divin

Qui me tient dans sa chaîne,
N'a plus, enfin,
Ni fierté, ni dédain.
Tout va répondre à mes desirs;
Je verrai bien-tôt les plaisirs
Succéder à ma peine;
Et dans ce jour, ami, je suis certain
Qu'Angélique fera la moitié du chemin.

ASTOLPHE.

Air : *Joignez le Régiment.*

Le grand cœur de Roland
N'est fait que pour la gloire:
Le grand cœur de Roland
D'amour doit être exempt.
Songez uniquement
À vivre dans l'histoire.

ROLAND.

Mon cœur ne peut t'en croire.

ASTOLPHE.

Pata pa tapan,
Joignez le Régiment.

ROLAND.

Air : *On revient trois.*

Cher ami, veux-tu me plaire?
J'attends l'objet de mon choix.
Laisse-nous avec lui, je dois
Parler d'affaire;
Et l'on est trop, lorsqu'on est trois
Dans ce mystere.

Air : *Tuton, tutaine.*

Quel bonheur pour ma passion! (*bis.*)
J'aurai dans ma possession,
Tuton, tuton, tutaine,
Eh! tu, tu, tu,
Ce qui m'a tant plû,
Eh! ton, ton, ton;
Cet objet mignon,
Qui dans ce canton,
Mieux que Cupidon,
De plaire a le don,
Tuton, tuton, tutaine.

ASTOLPHE.

Air : *Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.*

Les Amans, dans leur espoir,
Souvent se méprennent.

ROLAND.

Tous ses agrémens, ce soir,
Pour sûr m'appartiennent.

ASTOLPHE.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean
Va-t'en voir s'ils viennent.



SCENE XIII.

ROLAND, *seul.*

Sur l'Air : *De l'Opera.*

AH ! j'attendrai longtems, la nuit est loin encore.

Air : *Les bons coups se font sur la brune.*

Je ne puis supporter le jour,
Soleil, ta clarté m'importune ;
Cesse de nuire à mon amour,
Le plaisir m'attend sur la brune. (*Bis.*)

Air : *Y avance, y avance.*

Charmante nuit, dans ce manoir,
Viens étendre ton manteau noir ;
Satisfais mon impatience ;
Y avance, y avance, y avance ;
Ramene l'ombre & le silence.

Air : *C'est la chose impossible.*

Séjour aimable, lieu charmant,
Où chaque jour on voit la presse ;
Amusez-moi jusqu'au moment
Qu'Angélique à mes yeux paroisse :
Sans elle, hélas !
Tous vos appas
Toucheroient-ils mon cœur sensible ?
C'est la, la, la, la, la, la, c'est la chose impossible.

(Il lit.)

Air : *Je ne sçais pas écrire.*

Deux Amans, à ce que je vois,
Auront sçû tracer sur ce bois
Ce que je viens de lire :
Prête-moi tes traits, Dieu d'Amour;
Je veux aussi, dans ce beau jour,
M'en servir pour écrire.

Air : *Je suis un bon Soldat.*

Voyons tout.... Je connois
Dans ces traits
L'ouvrage d'Angélique.
Dieux ! ce n'est pas pour moi
Que sa foi
Dans ces deux vers s'explique.

Air : *De l'Opera.*

Angélique engage son cœur;
Médor en est vainqueur.

Air : *Il n'est point de bonne fête.*

Médor est un personnage
Qu'en ces lieux on n'a point vû :
Pour me donner de l'ombrage,
Il n'est pas assez connu :
J'aurois sujet d'être triste;
Et je craindrois volontiers,
S'il étoit mis sur la liste
Des Financiers.

Air : *Changement pique l'appétit.*

D'autres mots s'offrent à ma vûe,
Ils sont d'une main inconnue ;
Tant d'écriture me surprend,
Il falloit un loisir bien grand.

(IL LIT.)

Air : *Malgré la Bataille qu'on donne demain.*

Mes yeux n'ont que trop vû ces mots ici tracés ;
Et, sans les voir encor, je m'en souviens assez ;
Mais pour que le Public ne les ignore pas,
Il faut lire tout haut ce que j'ai lû tout bas.

(IL LIT.)

Air : *De l'Opera.*

Que Médor est heureux !
Angélique a comblé ses vœux.

Air : *Bouchez, Nayades, vos Fontaines.*

Ce Médor est un Petit-Maitre ;
Angélique, sur lui, peut-être
A jetté les yeux en passant :
Bien souvent un tel personnage,
Au premier feuillet du Roman,
Se croit à la derniere page.

(*On entend une symphonie.*)

Air : *Le seul flageolet de Colin.*

J'entends un bruit harmonieux ;
A danser on s'apprête ;

Cherchons Angélique en ces lieux ;
Sans doute, elle s'arrête
Au spectacle amusant & joyeux
De quelque nouvelle fête.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

Arrivée de la Nôce.

MARCHE.

BÉLISE, CORIDON, *Plusieurs Gens de la Nôce.*

CORIDON.

Air : *Sans un peu de vin dans mon verre.*

QUEL plaisir,
Quand l'Amour nous blesse ;
Quel plaisir
De pouvoir s'unir !

(*Le* CHŒUR *répete.*)

Quel plaisir, &c.

BÉLISE.

Les nœuds formés par la tendresse
De deux cœurs comblent le desir.

CHŒUR.

Quel plaisir, &c.

BÉLISE.

Sans l'objet qui nous intéresse
Du vrai bien l'on ne peut jouir.

CHŒUR.

Quel plaisir, &c.

CORIDON.

Air : *Jean danse mieux que Pierre.*

Que j'aime ma Bergere !

BÉLISE.

Que j'aime mon Berger !

CORIDON.

Seule elle sçait me plaire.

BÉLISE.

Seul il sçait m'engager.

CORIDON.

Mon cœur ne peut changer.

BÉLISE.

Le mien n'est point léger.

CORIDON.

Que j'aime ma Bergere !

BÉLISE.

Que j'aime mon Berger !

CORIDON.

Air : *Eh ! vogue la Galere.*

Rien n'égale la flamme
Qui me fait soupirer.

BÉLISE.

La mienne dans mon ame
Veut toujours demeurer.

ENSEMBLE.

Elle sera fidelle
Tant qu'elle, tant qu'elle, tant qu'elle;
Elle sera fidelle,
Tant qu'elle pourra durer.

(*On danse.*)

SCENE XV.

ROLAND, *les Acteurs précédens.*

CORIDON.

Air : *La Bergere qui m'engage.*

RIEN n'est si beau qu'Angélique;
Mais, malgré tous ses appas,
Elle n'a rien qui me pique.
Non, je ne changerois pas.
La Bergere qui m'engage,
Satisfait mon ambition.
Eh! non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.

BÉLISE.

Air : *Que toute la Terre est à moi.*

Quand je verrois, d'un feu sincere,
Pour moi, brûler le beau Médor;
Quand il m'offriroit un trésor,
Crois-tu que son cœur pût me plaire?

Non, non, quand j'ai le tien, je croi
Que toute la Terre
Est à moi.

ROLAND.

Air : *Pierrot se plaint que sa femme.*

De Médor & d'Angélique,
Que dites-vous, mes enfans ?

CORIDON.

Leur aventure est publique.

BÉLISE.

Ce sont de tendés Amans,
Qu'un sort propice,
L'un de l'autre rend contens.

ROLAND.

Ah ! quel supplice !

BÉLISE, *à Roland.*

Air : *Ne vous chagrinez pas.*

Vos yeux sont inquiets.

CORIDON, *à Roland.*

D'où vient cette humeur noire ?

BÉLISE.

De ces deux Amans satisfaits
On sçait ici l'histoire :
Si vous aviez quelque loisir,
Elle vous feroit du plaisir.

Air : *Quand je tiens de ce jus d'Octobre.*

Contre l'ennui qui vous assiége,
Il faut quelque récréatif.

CORIDON.

Que l'on apporte vîte un siége ;
Monsieur sera plus attentif.

BÉLISE.

Air : *Quand je le vois venir.*

Mettez-vous sur cette chaise ;
Suspendez votre dépit,
Pour entendre un récit
Qui va vous mettre à votre aise ;
Pour entendre un récit
Qui calmera votre esprit.

Air : *Répondez, ma chere.*

Tantôt, sur ce bord,
Le beau Médor,
Certain de plaire,
Sans m'appercevoir,
Près d'Angélique vint s'asseoir.

ROLAND.

Qu'est-ce qu'ensuite ils ont osé faire ?
Répondez, ma chere.

BÉLISE.

D'un amour parfait
Ils se sont fait
L'aveu sincere ;
Sur ce gazon verd,
Librement leur cœur s'est ouvert.

ROLAND.

Qu'est-ce qu'ensuite ils ont osé faire ?

Répondez, ma chere.

BÉLISE.

Pendant quelque tems,
Ces deux Amans
Ont sçu se taire,
Ou parloient si bas,
Que nous ne les entendions pas.

ROLAND.

Qu'est-ce qu'enfin ils ont osé faire?
Répondez, ma chere.

BÉLISE.

Cette place-là,
Où vous voilà,
Leur fut si chere,
Que, sans les fâcher,
On ne put les en arracher.

ROLAND.

Eh! voilà ce qui me désespere;
Achevez, ma chere.

BÉLISE.

Ils ont fui soudain.

ROLAND.

Par quel chemin?

BÉLISE.

Voici mon pere,
Qui sçait tout cela;
Du reste il vous informera.

SCENE XVI.

THERSANDRE, *les Acteurs précédens.*

THERSANDRE.

Air : *De l'Opera.*

ALLEZ, laissez-nous, soins fâcheux;
Éloignez-vous de nos paisibles jeux.
Non, non, jamais la disette importune
Ne pourra nous troubler;
Nos jours en paix pourront couler;
Je tiens notre fortune.

CHŒUR.

Allez, laissez-nous, soins fâcheux;
Éloignez-vous de nos paisibles jeux.

ROLAND.

Air : *Bon-homme, de quoi sçavez-vous jouer?*

Bon-homme, bon-homme,
Bon-homme, venez, & répondez-moi.

Air : *Ces filles sont si sottes!*

D'Angélique puis-je sçavoir
Quel est le sort?

THERSANDRE.

Je viens de voir
Embarquer cette Belle.

ROLAND.

Elle est partie ?

THERSANDRE.

Oui.

ROLAND.

Je suis mort !

THERSANDRE.

Et Médor avec elle.

ROLAND.

Médor !

THERSANDRE.

Et Médor avec elle.

ROLAND.

Air : *Ton himeur est, Catheraine.*

Où sont-ils ? Ah ! la parjure !

THERSANDRE.

Ils sont au Port à l'Anglois,
Et comme vous, je vous jure,
Ne soufflent pas dans leurs doigts :
Un bon feu les ravigotte ;
Ces deux Amans, en un mot,
Mangent une matelotte.

ROLAND.

Moi, je croque le marmot !

THERSANDRE.

Air : *L'autre nuit j'apperçus en songe.*

Elle a fait les choses en Reine :

Et si j'ai servi ses amours,
Elle a bien payé mon secours ;
Tenez, regardez cette chaîne.

ROLAND.

Que vois-je ? grands Dieux ! quel objet !
La chaîne de mon Perroquet !

BÉLISE.

Air : *Comme v'là qu'est fait ?*

De lui la colere s'empare :
Comme il se promene à grands pas !

THERSANDRE.

Il pleure, il soupire.

ROLAND.

Ah ! barbare !

THERSANDRE.

Il gronde, il murmure tout bas.

ROLAND.

J'ai crû vivre heureux avec elle.

THERSANDRE.

Il est tout pâle & tout défait.
Il frémit.

ROLAND.

C'est donc là, cruelle,
Le prix d'un amour si parfait ?

CORIDON.

Quels yeux il fait !

BÉLISE.

Oh ! qu'il est laid !

THERSANDRE.

[Air : *Vive la joie, & point d'allarmes.*]

Chantez & dansez avec nous,
A nos plaisirs unissez-vous,
Et goûtez-en les charmes.

BÉLISE.

Loin de se livrer au chagrin;
Un guerrier doit tout mettre en train.
Vive la joie, & point d'allarmes.

Air : *Ne m'entendez-vous pas?*

Cessez d'être rêveur.

THERSANDRE.

Il garde le silence,
Que ferons-nous?

BÉLISE.

Je pense
Qu'il faut chanter en chœur,
Pour calmer sa douleur.

CHŒUR.

[Air : *Plus on est de foux.*]

Dans un doux transport,
Chantons Angélique :
Dans un doux transport,
Célébrons Médor.
Lorsqu'un triste sort
Nous blesse & nous pique,
C'est un réconfort,

Qu'un air de musique.
Dans un doux, &c.

ROLAND.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Taisez-vous, cette injure atroce
Mérite mon juste courroux ;
De crainte que je ne vous rosse
Canaille, prévenez mes coups,
Retirez-vous. (*bis.*)

CHŒUR.

Allons-nous-en, Gens de la nôce,
Allons-nous-en chacun chez nous.

SCENE XVII. & *derniere.*

ROLAND, *seul,*

Air : *Les Trembleurs.*

J'Ai donc découvert leur trame :
L'ingrate trahi ma flamme.
Ce trait déchire mon ame.
Dans quel état je me vois !
Que tout sente ici ma rage :
Faisons un affreux ravage.
Durandal, sers mon courage.
Allons abattre du bois.

(*Il sabre les décorations, & tombe dans la rêverie ; puis il revient.*)

Air : *Quand on a prononcé.*

Où suis-je ? Quel pouvoir, quelle vertu magique
M'entraîne, malgré moi, sur la Scene Lyrique ?

Air : *Belle Brune.*

Logistile, (*bis.*)
Pour lui donner du bon sens,
Ton secours est inutile.

Air : *Je suis la fleur.*

Jusqu'à la fin de l'Acte quatriéme ;
Le Public aime l'Opera ;
Mais dès qu'il voit commencer le cinquiéme ;

Refrain : *Et gai, gai.*

Et gai, gai, gai, comme il s'en va !

Air : *Tambourin de Jephté.*

Sortons de ce lieu,
Je suis en feu,
J'ai la migraine.

Air : *Faites dodo.*

Faisons un tour
Chez Melpomene ;
Faisons un tour
Dans le Fauxbourg.

Air : *Sois complaisant.*

De traits brillans une harangue pleine
Fait que Cortez est goûté sur la Scene ;
Mais,

Air : *Où est-il le petit nouveau né ?*

En sortant

Chacun dit hautement :
Il est si long qu'il traîne.

Air : La Troupe Italienne.

La Troupe Italienne
M'appelle en ce moment.

Air : Ma femme est femme d'honneur.

Quel objet frappe mes yeux !
C'est moi-même, justes Dieux !
Que chez eux l'on joue !

Air : Cotillon Hongrois.

Cet aspect réveille ma furie :
Rien ne peut retenir mon courroux :
Lieu fatal où l'on me parodie,
Ne crois pas échapper à mes coups ;
Dans l'instant tu vas
Voir du vacarme, du fracas.
Oui, tu gémiras,
Tu tomberas,
Tu périras,
Sous les efforts de mon bras.

(*Il brise tout.*)

FIN.

L'IMPROMPTU

L'IMPROMPTU DES ACTEURS,

COMÉDIE

EN UN ACTE EN VERS;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Lundi 26 Avril 1745.

ACTEURS.

SILVIA.

THÉRESE.

ROCHARD.

DE HESSE.

RICCOBONI.

VINCENT.

CORALINE.

FINETTE.

MARIO.

LELIO.

ARLEQUIN.

SCAPIN.

DANSEURS.

La Scene se passe sur le Théâtre de la Comédie Italienne.



L'IMPROMPTU DES ACTEURS, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

THÉRESE, VINCENT.

VINCENT.

VOTRE projet a reçu des éloges,
Et pour l'exécuter, chaque Comédien
Veut bien donner ici quelque chose du sien :
Au moment que je parle, ils sont tous dans leurs Loges ;
Pour pouvoir méditer un peu
Le sujet qu'ils prendront, & concerter leur jeu.

THÉRESE.

Tous sont donc en ces lieux ?

VINCENT.

Tous, hors un camarade.

THÉRESE.

Qui donc ?

VINCENT.

De-Hesse.

THÉRESE.

Il faut qu'il soit malade.

VINCENT.

Oh ! que non ; le compere est à se divertir,
Avec nombreuse compagnie ;
Certain voisin qui se marie
L'a prié du festin.

THÉRESE.

Qu'on aille l'avertir.
Il a bien pris son tems ! En attendant qu'il vienne,
Rochard que j'apperçois, va nous donner sa Scene.



SCENE II.

THÉRESE, ROCHARD.

ROCHARD.

MA Scene ! oui, j'y pense, & j'aurai bientôt fait :
Mais il faut, avant tout, qu'avec vous je m'explique.
Je vous avouerai franc & net,
Que votre bizarre projet
A quelque chose qui me pique.

THÉRESE.

Je ne m'attendois pas à ce trait de critique.

ROCHARD.

Prétendre qu'un Acteur, dans un instant soit prêt,
De raison c'est être privée.

THÉRESE.

Avant de me blâmer, apprenez, s'il vous plaît,
Comment la chose est arrivée.
Sçachant que le Public ne va qu'aux nouveautés,
Et n'ayant rien pour l'ouverture,
Dans cette triste conjoncture,
La plûpart des Acteurs étoient déconcertés :
Je leur dis : amis, écoutez ;
Un projet singulier que j'ai dans la cervelle,
Pourra vous tenir lieu d'une piéce nouvelle ;

Mais pour l'exécuter, il faut des gens hardis.
Voici le fait : je suis d'avis
Que chacun d'entre nous, au gré de son envie,
Donnant l'essor à son génie,
Fasse une Scéne à l'impromptu,
De maniere que l'une à l'autre réunie
Forme un Acte à peu près sous le nom d'Ambigu.
Voilà, Monsieur, quel est mon crime ;
Mérite-t-il, en vérité,
La colere qui vous anime ?

ROCHARD.

Moi, je trouve en cela de la temérité.
Je vous le passerois à l'égard des Actrices,
Sur l'esprit des Censeurs leur Sexe a du crédit,
Et quand elles seroient au Théâtre novices,
Les moindres agrémens font qu'on les applaudit :
Elles peuvent risquer sans que rien les punisse.
Tout passe à la faveur d'un minois qui nous rit ;
Les traits de deux beaux yeux valent des traits d'esprit.
Mais voyez-vous jamais qu'un homme réussisse,
S'il n'est bon dans tout ce qu'il dit ;
Et peut-il être bon dans un travail subit ?
Vous voyez bien que mon dépit
N'est pas sans cause & sans justice.
Vous deviez sur cela réfléchir.

THÉRESE.

Je le croi.
Mais pourquoi m'attaquer, pourquoi

M'exposer à cette avanie ?
Vous convient-il, en bonne foi,
De faire cette Scene en pleine compagnie ?

ROCHARD.

Oui, cela me convient, & même je le dois.

THÉRESE.

Vous deviez bien plutôt m'épargner une peine,
Qui pourra retomber sur vous, comme sur moi.

ROCHARD.

N'a-t-on pas ordonné que chacun fît sa Scene ?

THÉRESE.

Oui.

ROCHARD.

Le choix du sujet n'impose aucune gêne ?

THÉRESE.

D'accord.

ROCHARD.

Eh! bien, sur ce pied-là,
J'ai fait la mienne, & la voilà.

THÉRESE.

Vous imaginez-vous que cela me contente ?
Non pas, s'il vous plaît, demeurez.
Il faut une chanson, vous nous la donnerez.

ROCHARD.

Que souhaitez-vous que je chante ?

Du vieux, ou du nouveau ?

THÉRESE.

Tout ce que vous voudrez.

ROCHARD *chante.*

CANTATILLE.

Au murmure flatteur d'une onde fugitive,
Philoméle accordoit sa voix douce & plaintive,
Quand Zéphire à l'objet de ses tendres amours
Adressa ce discours.
Bannissez vos rigueurs extrêmes,
Jeune Flore, il est tems de couronner mes feux;
Nous rendons les Mortels heureux.
Ah! rendons-nous heureux nous-mêmes.

C'est sur ce ton plein de douceur
Que Zéphire en bémol exprimoit son ardeur.
Les fougueux Aquilons arrivant en bécare,
Lui font ressentir leur fureur.
Ils remplissent les airs d'un affreux tintamare,
Et leur voix mugissante entonne ce grand chœur:
A nos bruyantes haleines
Rien ne pourra s'opposer;
Brisons nos fers, brisons nos chaînes.
Ah! qu'il est beau de tout briser!

✕

Ai-je assez satisfait au tribut qu'on m'impose ?
Faut-il encore quelque chose ?

THÉRESE.

Non, je suis très-contente: on peut, après cela,
Vous prier de chanter tout seul un Opera.

SCENE III.

THÉRESE, DE HESSE.

THÉRESE.

VOICI, je crois, De Hesse; il revient de la nôce.
Oh! oh! me tromperois-je? Il paroît qu'à longs traits,
Le nectar a coulé.

DE HESSE, *contrefaisant l'yvrogne.*

Je ne puis être en paix,
Toujours on m'interrompt: quel diantre de négoce!

THÉRESE.

Je ne me trompe pas.

DE HESSE.

Le brouillard est épais...
Marchons tout douoement.... Pas un maudit carrosse!
Pas un coquin de fiacre! il faudra que j'en rosse.
Est-ce là mon chémin? Oui, je me reconnois.
Ouf! encor une borne! Eh! mais
Toute la rue en est donc pleine.
En voilà plus d'une douzaine
Qui m'arrêtent tout court.

THÉRESE.

Le joli son de voix!
Comme il est fait!

DE HESSE.

Comme un autre, je crois.

THÉRESE.

Tandis qu'ici chacun se donne
Des soins pour remplir son devoir,
Je ne sçaurois vous concevoir,
Et votre procedé m'étonne.
A nos efforts vous ne répondez point !
De vous oublier à ce point,
Pouvez-vous faire la folie ?

DE HESSE.

Cessez ce discours importun ;
M'oublier, moi ! non, non, jamais je ne m'oublie,
Et je bois deux coups plutôt qu'un.

THÉRESE.

Quelle démarche ! quelle allure !
Je ne vous vis jamais cette mine, cet air.

DE HESSE.

Vous vous trompez, je vous assure
Car je suis aujourd'hui tout comme j'étois hier.

THÉRESE.

Peut-être bien.

DE HESSE.

En conscience,
Pour boire un coup de trop, faut-il qu'on s'en offense ?
Croyons-en l'Opera : l'Opera n'est pas sot ;
C'est lui qui nous dit en un mot,
Qu'un tendre engagement va plus loin qu'on ne pense.

THÉRESE.

Vous mettez à profit cette belle ſentence.
(*Il ſemble tomber.*)
Ah !

DE HESSE.

N'appréhendez rien, je ne tombe jamais.

THÉRESE.

Sa ſituation m'afflige.
Je tremble, il ſe tuera.

DE HESSE.

Ne craignez rien, vous dis-je,
C'eſt un jeu de Théâtre, & je le fais exprès.

THÉRESE.

Le Public de nos jeux eſt le juge & le maître :
Pouvez-vous devant lui dans cet état paroître ?
Si l'on veut de l'argent, chacun doit y veiller.
Ce n'eſt pas là, mon cher, comme il faut travailler.

DE HESSE.

Travailler! eſt-ce à moi que l'on tient ce langage ?

THÉRESE.

J'ai grand tort !

DE HESSE.

Je ne puis digerer cet outrage.
Oui, cela me fait enrager;
Moi qui ſuis tout le jour dans le travail, de ſorte
Que ... que ... que ... le Diable m'emporte,

Je n'ai pas le tems de manger.

THÉRESE.

Vous avez bien celui de boire.

DE HESSE.

Si je bois, apprenez que c'est
Pour le bien de la Troupe, & pour son intérêt.

THÉRESE.

Bon ! voici bien une autre histoire !

DE HESSE.

Que de thrésors sous ce mouchoir !

THÉRESE.

Eloignez-vous.

DE HESSE.

Pardon, ma Reine,
Vers vous un doux plaisir m'entraîne,
Je penche du côté que je voudrois bien cheoir.
Tant y a que mon cœur qui se sent émouvoir....

THÉRESE.

Je ne mérite pas cette galanterie.

DE HESSE.

Tant plus je vous regarde, & tant plus je vous vois.
Vous avez là des yeux, une bouche, un minois,
Qui par une vertu qu'on nomme... sympathie....
Oui, parbleu, je vous aime, & quoiqu'avec aigreur
Vous ayez fait tantôt à votre serviteur
Une petite vesperie,
Tenez, je ne sçaurois rien garder sur le cœur.

(Il fait un hoquet.)

THÉRESE.

Le fâcheux entretien, que celui d'un buveur !

DE HESSE.

J'en agis librement, & je hais la contrainte.
Jamais vous ne verrez en moi détour, ni feinte,
Je suis un homme rond, tout rond....

THÉRESE.

Il y paroît.

DE HESSE *veut l'embrasser.*

Ainsi par conséquent....

THÉRESE.

Alte-là, s'il vous plaît!
Pour calmer l'ardeur qui vous presse,
De sommeil vous avez besoin.
Allez vous reposer, surtout ayez grand soin
De ne plus retomber dans cet excès d'yvresse,
Et que votre santé du moins vous intéresse.

DE HESSE.

Est-ce qu'en buvant bien, on peut se porter mal?

THÉRESE.

Rien au monde n'est si fatal,
Rien ne fait tant de tort à la santé.

DE HESSE.

Chimere!
Je vais vous prouver le contraire.
Lorsqu'on voit un buveur qui s'en est bien donné,
Bien saoul, bien conditionné,
N'a-t-on pas coutume de dire:

Cet homme-là se porte bien.
Ergo, bien loin de nous détruire,
Le vin est de nos jours le plus ferme soutien.

THÉRESE.

Il n'est point d'excès qui ne nuise.
Un vieux proverbe que je prise,
Doit vous guérir de votre erreur :
Tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise.

DE HESSE.

C'est l'eau qui lui porte malheur ;
Que ne va-t-elle au vin, comme je fais ?

THÉRESE.

Sottise.

DE HESSE.

Rien n'est si bon que ce breuvage.

THÉRESE.

Abus.

DE HESSE.

Pour ne plus écouter des conseils superflus,
Je vais vous obéir, & faire un petit somme.

THÉRESE.

Le Ciel en soit loué : quel homme !
Se peut-il que, sçachant quel est notre embarras,
Il boive à cet excès ? Non, je n'en reviens pas.

DE HESSE, *gravement.*

Mais se peut-il bien que vous-même

N'ayez pû vous appercevoir
Que mon yvresse est feinte & n'est qu'un stratagême,
Pour payer mon tribut, & remplir mon devoir?
Allez, connoissez mieux vos gens que vous ne faites.

THÉRESE.

Comment! j'aurois été votre dupe?

DE HESSE.

Oui, vous l'êtes;
C'est ma Scene en un mot que vous venez de voir.
M'en voilà quitte: adieu; bon soir.

SCENE IV.

THÉRESE, SILVIA.

THÉRESE.

Venez, venez, Mademoiselle.
Je vois tout le Public, qui des yeux vous appelle.
Çà, qu'allez-vous représenter?

SILVIA.

Mais, je ne sçais pas trop: je suis fort incertaine.
Sans sujet & sans fond, comment faire une Scene?

THÉRESE.

A mon esprit il vient se présenter
Une nouvelle idée, & même d'importance;
Que vous pouvez exécuter;

Vous sçavez qu'avec confiance
Plus d'un Danseur danse par fois
Les caracteres de la danse ;
Vous pouvez réunir, je crois,
Tous les rôles divers qu'en France
On vous a vû jouer avec succès :
Donnez-nous en quelques essais ;
Joignez-y seulement un trait de Tragédie.

SILVIA.

C'est moi que vous voulez choisir
Pour ce dessein, je vous en remercie :
Mon talent, si j'en ai, ne sçauroit le remplir.

THÉRESE.

Le Public, qui de vous conçut si bonne idée,
Fera grace à l'Auteur, & va vous écouter.

SILVIA.

Eh ! bien je vais vous contenter.

(Elle met un tablier pour jouer la Soubrette.)

THÉRESE.

Afin qu'en ce moment vous soyez secondée,
A tous vos jeux je vais répondre & me prêter.

SILVIA.

Par ma foi, c'est un dur métier
Que de servir une vieille coquette.

THÉRESE.

Eh ! de quoi te plains-tu, mon aimable Lisette ?

SILVIA.

Oui, c'en eſt trop que d'eſſuyer
De petit jour une heure, & quatre de toilette;
Et pendant tout ce tems devoir être muette:
Car il faut la ſervir avec la gravité
Que l'on affecte d'ordinaire
Près des femmes de qualité.
J'ai ſa fille à garder, c'eſt bien une autre affaire.

THÉRESE.

Liſette, ſi j'avois le bonheur de lui plaire!

SILVIA.

Ne vous aviſez pas de venir en conter;
Parmi tant d'amoureux que j'ai ſoin d'écarter,
Il s'en trouve bien peu dignes de ma Maitreſſe.
Ce Commerçant eſt avare & meſquin,
Votre Provincial eſt plein de ſa nobleſſe,
Rien n'eſt ſi dédaigneux que ce petit Robin,
Ce parvenu ſi riche, eſt d'une impoliteſſe....
Rien n'eſt ſi fat que ce muſqué blondin,
Notre Gaſcon ſe ruine en promeſſe,
Et le vieux Officier eſt un parleur ſans fin.

THÉRESE, *lui montrant une boëte d'or.*

Pour t'offrir ce bijou, tu parois trop méchante.

SILVIA.

Ce n'eſt jamais l'intérêt qui me tente;

Mais vous avez une façon charmante,
Qui dès le premier mot, doit vous faire écouter;
Votre position me paroît trop touchante,
Pour qu'on y puisse résister.
Pour n'être pas touchée, il faudroit que Julie
Eût un cœur plus dur qu'un rocher.
Vous devez l'attendrir : ah ! pourquoi vous cacher
Qu'elle vous aime à la folie ?
Oui ! c'en est trop, & je vais la chercher.

THÉRESE.

Amour bientôt obtient le cœur d'une fillette.
Plus vîte encor Plutus sçait gagner la Soubrette.

SILVIA, *en amoureuse.*

Après son infidelité,
Pourrois-je encore aimer le traître ?
Non, non, ce n'est qu'un Petit-Maître
Que je dois fuir pour ma tranquillité.

THÉRESE *voulant contrefaire l'amoureux.*

De vos charmes, hélas ! pourroit-on se défendre ?

SILVIA.

Ce n'est pas le ton qu'il faut prendre;
Je ferai Damis d'un côté,
Je ferai de l'autre Angélique.

(Elle fait Damis.)

Angélique me fuit, la cruelle se pique !
Ma foi, tant pis pour elle ; oui vraiment : je m'explique;

J'aime, sans la courir, une jeune Beauté.
Eh! quoi! vous revenez! Quel excès de bonté!

(Faisant Angélique.)

Oui, pour vous reprocher, ingrat, votre inconstance:
Je ne le sçais que trop; ah! vous aimez Hortense!

(Faisant Damis.)

Tout le monde le dit, & voilà son malheur.
Si je n'étois qu'un fat, je m'en ferois honneur;
Mais tout le monde sçait que je vous trouve aimable,
Angélique, bien plus, je vous trouve adorable:
En honneur on ne peut vous refuser son cœur.

(Faisant Angélique.)

Vous me faites, Monsieur, une grande faveur.
Que faites-vous toujours chez la grande Mélite?

(Faisant Damis.)

Mélite est à la mode, & je lui rends visite.

(Faisant Angélique.)

Pour l'orgueilleuse Orphise, on connoît votre amour.

(Faisant Damis.)

Je la ménage, elle est fort bien en Cour.

(Faisant Angélique.)

Vous poursuivez vivement la Baronne.

(Faisant Damis.)

Ah! si vous connoissiez cette vieille personne;
Chez elle, vous sçauriez que je vais m'ennuyer;
Puis-je faire autrement? Je suis son héritier.

(Faisant Angélique.)

Non, vous n'aimez personne avec délicatesse;
Et mon amour pour vous seroit une foiblesse.

Je hais ce langage affecté,
Si contraire à la bienséance,
Ce maintien ridicule & cette suffisance,
Qui fait qu'aucun objet n'est par vous respecté.
Si d'agréer vos vœux je faisois la folie,
Je serois le jouet de votre vanité.
Vous rougiriez d'aimer avec sincérité;
Et de trancher du Grand vous avez la manie:
Vous le deshonorez; Monsieur; en vérité,
Vous n'en avez le discours, ni l'aisance;
Sçachez, pour imiter l'homme de qualité,
Qu'il faudroit en avoir l'aimable complaisance;
L'air noble sans fadeur, avec la probité.

THÉRESE.

C'est noblement jouer le sérieux comique.
Ce grand mouchoir m'annonce une Dame tragique.

SILVIA, *un grand mouchoir en main.*

Qu'ai-je vû! quel transport! quel spectacle d'horreur!
Tyran, tu viens enfin d'assouvir ta fureur;
J'ai vû de mes sujets tout le sang se répandre,
Nos Autels abattus, & mon Royaume en cendre.
De tant de maux, cruel, tu n'es pas satisfait?
Un trop fatal amour comble enfin ton forfait.
Ménandre ne vit plus! ah! c'est ta main barbare;
Qui d'un si tendre Epoux à jamais me sépare,
Et tu crois adoucir l'horreur de mon destin,
En m'offrant en ce jour & le thrône & ta main!
Oses-tu bien, Tyran, m'offrir une couronne,
Que je tenois du Ciel, que le crime te donne?

Je crains peu ton courroux : ton injuste pouvoir
Vainement sur mon cœur te donne quelqu'espoir.
De tes feux criminels je serois la victime,
Je finis mes malheurs, & je préviens ton crime.

(Elle se poignarde.)

Puisque le Ciel m'accorde encor quelques momens ;
Ecoutez, mon cher fils, mes derniers sentimens.
Fuyez, sauvez des jours si chers à votre mere ;
Imitez les vertus de votre auguste Pere ;
Et les Dieux protecteurs des Princes malheureux,
Pourront vous rendre un thrône où régnoient vos ayeux.
Mon fils, pour être enfin digne du diadême,
Songez qu'il faut apprendre à régner sur vous-même.
Je m'affoiblis, cessez de répandre des pleurs ;
Chérissez ma mémoire, embrassez-moi ; je meurs.

THÉRESE.

O jour trop malheureux ! ô moment de tristesse !
Qu'on dérobe à mes yeux cette illustre Princesse,
Et qu'on ne manque pas de lui faire sçavoir
Qu'avec elle je compte aller souper ce soir.

(Silvia met un grand mouchoir sur son col, & joue l'Agnès.)

THÉRESE.

Vous ne paroissez pas contente,
Chere Agnès, qu'avez-vous ?

SILVIA.

Je n'en sçais rien, ma Tante.

THÉRESE.

On a peu de chagrin, je crois, sans le sçavoir.

SILVIA.

Mais je ne crois pas en avoir.

THÉRESE.

Vous aviez tout-à-l'heure un bouquet, ce me semble?

SILVIA.

Je l'aurois bien encor, mais Colin me l'a pris.

THÉRESE.

On vous défend d'aller ensemble.

SILVIA.

Je n'y vais pas, c'est lui qui se trouve où je suis.

THÉRESE.

De le voir seulement, vous devez prendre garde.
L'obéissance est le premier devoir.

SILVIA.

Bon! peut-on s'empêcher de voir
Quelqu'un qui toujours nous regarde?

THÉRESE.

Vous avez donc pour lui de l'inclination?
Vous allez l'avouer, car vous ne mentez guere;
Vous sentez-vous au cœur certaine émotion,
Quand vous voyez Colin? Parlez-moi sans mystere.

SILVIA.

Oui, ma Tante, je sens autour de l'estomac
Quelque chose qui fait tic, tac,

Comme la montre à mon cher Pere.

THÉRESE.

Et quelquefois vous parle-t-il d'amour ?

SILVIA.

Il m'entretient de cela tout le jour.

THÉRESE.

Et vous lui répondez avec un front févere,
Que vous ne voulez pas que l'on vous parle ainsi ?
Vous le grondez bien fort ?

SILVIA.

Nenni.

THÉRESE.

Est-ce là la façon dont on fçut vous inftruire
Vous ne lui dites pas un mot ?

SILVIA.

Ma Tante, je mourrois plutôt
Que d'ofer jamais lui rien dire.
Comment ! j'irois le quereller,
Quand Maman me défend de jamais lui parler ?

THÉRESE.

Que vous dit-il encore ?

SILVIA.

Il fe plaint, il foupire ;
Je ne fçais pas pourquoi ; car il fe porte bien ;
Et puis, quand je ne penfe à rien,

THÉRESE.

Eh ! n'a-t-on pas cherché toujours à s'aggrandir ?

SILVIA.

Votre ſang-froid me fait perdre la patience.
Non, l'on ne vit jamais l'orgueil & l'inſolence
Régner autant que dans ces jours.
La Bourgeoiſe à préſent n'eſt plus reconnoiſſable ;
On la voit magnifique aux Spectacles, au Cours.
La Coquette ſoutient un train conſidérable,
Et le moindre Commis arbore le velours.
Rien ne diſtingue un homme de naiſſance ;
Tout le monde ſe donne un air de qualité.
Une Actrice ſe croit fille de conſéquence,
L'Acteur ſe perd par ſa fatuité :
Contre un juſte Public un Auteur révolté,
Se croit un bel-eſprit malgré ſon ignorance ;
Le Maître de Muſique eſt un homme fêté ;
Et juſques en caroſſe on voit rouler la Danſe.

THÉRESE.

Il ne me convient pas de prendre la défenſe
Du ſiécle qu'aujourd'hui vous maltraitez ainſi ;
Vous en peignez l'extravagance.
Des vertus, des talens il faut parler auſſi.
On n'en vit jamais tant en France ;
Et je pourrois vous répondre à mon tour :
L'eſprit, le ſentiment, la vertu, l'innocence,
N'ont jamais auprès d'eux une nombreuſe cour
Ils font des envieux qui gardent le ſilence ;

Mais si l'on voit régner la médisance,
C'est que tous les défauts sont toujours au grand jour.

SILVIA.

A ce discours je n'ai point de replique ;
Tout le monde, je crois, sera de votre avis.
A corriger les mœurs, au Théâtre, on s'applique ;
Mais il faut, sans aigreur, voir les défauts repris.
J'ai voulu badiner la fadeur de Damis,
L'intérêt de Lisette, & l'orgueil de Laïs,
D'une Vieille fronder le ton dur & caustique,
Emouvoir par un ton tragique.
Trop heureuse, Messieurs, si devant vous j'ai pris
Le simple de l'Agnès, l'air décent d'Angélique !

(*Elle sort.*)

SCENE V.

THÉRESE, RICCOBONI.

THÉRESE.

OH ! oh ! c'est vous ! sous cet air emprunté,
Je ne remettois pas d'abord votre visage.
Couvert d'un manteau, tout botté,
Quel est votre dessein dans ce bel équipage ?

RICCOBONI.

Le dur métier d'Acteur fut longtems mon partage :

Un destin plus illustre aujourd'hui m'a tenté.
Je suis, dans ce moment, un Philosophe, un Sage,
Qui va chercher la vérité.

THÉRESE.

Vous nous quittez ?

RICCOBONI.

Oui.

THÉRESE.

Bon voyage.
Mais si la vérité pour vous a des appas,
Faut-il vous transporter bien loin de ce rivage ?
Pourquoi dans ce séjour ne la cherchez-vous pas ?

RICCOBONI.

Où voulez-vous que je la trouve ?
Tout le monde, en ces lieux la fuit & la réprouve.
L'esprit n'est plus qu'un faux brillant ;
La beauté, qu'un faux étalage ;
Les caresses, qu'un faux semblant ;
Les promesses, qu'un faux langage.
Fausse gloire, fausse grandeur,
Logent par-tout le faux honneur.
Par-tout on voit fausse noblesse,
Fausse apparence, faux dehors,
Faux airs, fausse délicatesse,
Faux bruits, faux avis, faux rapports.
Le cœur est faux chez Amarante,
Vesta nous montre un faux maintien,
Lise est une fausse ignorante,
Clindor un faux homme de bien.

THÉRESE.

Quoiqu'un peu trop de fiel paroiſſe dans vos rimes,
Je l'excuſe pourtant : mais enfin, dites-moi,
Pour réuſſir dans ce nouvel emploi,
Quel eſt votre fonds ?

RICCOBONI.

Des maximes.

THÉRESE.

Mauvais bien, ailleurs comme ici.
Faites-nous le régal de quelqu'une.

RICCOBONI.

En voici.
L'amour ſe ſoutient par l'eſpoir ;
Le zéle, par la récompenſe ;
L'autorité, par le pouvoir ;
La foibleſſe, par la prudence ;
Le crédit, par la probité ;
L'agrément, par la liberté ;
La ſanté, par la tempérance ;
L'eſprit, par le contentement ;
Le contentement, par l'aiſance ;
L'aiſance, par l'arrangement.

THÉRESE.

Ce début ſçait aſſez me plaire.

RICCOBONI.

Plus de douceur que de beauté
Me ſemble aux filles néceſſaire ;

Plus d'éclat que de vérité
Dans un Auteur ne me plaît guere.
Pour être heureux, il faut avoir
Plus de vertu que de sçavoir,
Plus d'amitié que de tendresse,
Plus de conduite que d'esprit,
Plus de santé que de richesse,
Plus de repos que de profit.

THÉRESE.

Je ne vois, en cela, rien que de raisonnable.

RICCOBONI.

En toute chose, la raison
Trouve le superflu blâmable.
Le peu lui plaît, quand il est bon;
Ce parti me semble admirable.
Fuyons donc ces fâcheux excès,
Que les dégoûts suivent de près;
Le gourmand, toujours famélique,
Ne cherche que la quantité;
Le gourmet, que le bon goût pique,
Décide pour la qualité.

THÉRESE.

Par la bonne Philosophie,
Cette décision sera toujours suivie.

RICCOBONI.

Petit bien qui ne doive rien,
Petit jardin, petite table,

Petit minois qui m'aime bien,
Sont pour moi chose délectable;
J'aime à trouver, quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit;
Les délicats font grande chere,
Quand on leur sert dans un repas,
De grand vin dans un petit verre,
De grands mets dans de petits plats.

THÉRESE.

Il résulte de ce langage
Qu'il ne faut jamais rien de trop.

RICCOBONI.

Rien de trop : que de sens est caché sous ce mot!
Qu'il est judicieux & sage!
Trop de repos nous engourdit,
Trop de fracas nous étourdit,
Trop de froideur est indolence;
Trop d'activité, turbulence;
Trop d'amour trouble la raison,
Trop de remède est un poison,
Trop de finesse est artifice,
Trop de rigueur est dureté;
Trop d'œconomie, avarice;
Trop d'audace, témérité.

THÉRESE.

Il n'est point, je le vois, de matiere plus ample.

RICCOBONI.

Jamais on ne pourroit l'épuiser : par exemple;

Trop de bien devient un fardeau,
Trop d'honneurs font un esclavage,
Trop de plaisir mene au tombeau,
Trop d'esprit nous porte dommage,
Trop de confiance nous perd,
Trop de franchise nous dessert,
Trop de bonté devient foiblesse,
Trop de fierté devient hauteur,
Trop de complaisance est bassesse,
Trop de politesse est fadeur.

THÉRESE.

Ce trop que vous blâmez, n'est pas, à le bien prendre
Si pénible à changer que vous le croiriez bien.
Cela vient, faute de s'entendre.
Le tout souvent dépend d'un rien.

RICCOBONI.

D'un rien, oui; comme vous je pense.
Un rien produit de grands effets,
Un rien est de grande importance;
En amour, en guerre, en procès,
Un rien fait pencher la balance;
Un rien nous pousse auprès des Grands,
Un rien nous fait aimer des Belles,
Un rien fait sortir nos talens,
Un rien dérange nos cervelles;
D'un rien de plus, d'un rien de moins,
Dépend le succès de nos soins;



Un rien flatte, quand on espere ;
Un rien trouble, lorsque l'on craint.
Amour, ton feu ne dure guere ;
Un rien l'allume, un rien l'éteint.

THÉRESE.

Votre Scene a du bon, j'y vois de la sagesse.
Vos Confreres tantôt, dans un semblable cas,
Ont sçu s'en tirer par finesse.
Votre esprit, en cela, ne les imite pas.

RICCOBONI.

Tout le monde n'a point le même sçavoir faire.
On ne fait pas ce que l'on veut ;
Chacun s'échappe comme il peut,
Chacun des embarras se sauve à sa maniere.
L'ignorance dans ce canton
Se sauve par l'effronterie ;
L'Homme du jour, par un jargon
Qui prend le titre de saillie ;
La Danse, par les entrechats ;
La Musique, par le fracas ;
L'Imprimeur, par des rêveries,
Qu'il donne pour des vérités ;
La Scene, par des rapsodies,
Qu'on donne pour des nouveautés ;
Les Orateurs & les Poëtes
Se sauvent par des lieux communs ;
Les Actrices, par des fleurettes ;

Et les Acteurs par des emprunts,
Le Cadédis à qui l'on prête,
Le Normand que pourſuit un Sergent inhumain,
Se ſauvent tous deux de leur dette,
L'un en levant le pied, l'autre en levant la main.
L'un ſe ſauve par des caſcades ;
L'autre, en prenant un certain biais ;
Et moi, qui crains que mes tirades
Ne ſemblent à la fin trop fades,
Je me ſauve par les marais. *(Il ſort.)*

THÉRESE.

Déjà de ſon manteau la nuit couvre les Cieux ;
Je ne ſuis plus dans ces lieux néceſſaire.
Qu'Arlequin & Scapin montrent leur ſçavoir faire ;
La nuit favoriſe leurs jeux. *(Elle ſort.)*

SCENE VI. *Italienne.*

ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN vient pour ſurprendre Coraline, & Scapin pour ſurprendre Finette. En s'approchant l'un de l'autre, ils ſe prennent pour leurs Maitreſſes ; mais après leurs lazzis, ils ſont ſaiſis de frayeur en s'appercevant de leur mépriſe. Chacun croit que l'autre eſt un voleur, & tous deux ſe volent, en offrant ce qu'ils ont, pour ſauver leur vie : puis ils ſe reconnoiſſent, & font les braves.

SCENE VII. & *derniere, Italienne.*

ARLEQUIN, SCAPIN, CORALINE, FINETTE, MARIO, LÉLIO.

CORALINE & Finette surviennent & s'approchent des Valets, les prenant pour leurs Amans : ceux-ci en profitent pour leur parler d'amour ; mais dans le tems qu'ils veulent les emmener, Mario, Amant de Coraline, & Lélio Amant de Finette, après avoir renvoyé leurs Maitresses, punissent les Valets de leur hardiesse, en leur donnant cent coups de bâtons. Mario ensuite se fait connoître à Arlequin, & dit :

J'en suis bien fâché, mon garçon ;
Vous auriez fait une trop longue Scéne.
Il falloit des coups de bâton,
Pour finir à l'Italienne.

ARLEQUIN.

Voici donc la conclusion.

(Arlequin les chasse tous en leur donnant mille coups de sa batte, & finit en disant :)

Voilà ce qui s'appelle une Scéne complette ;
Mais afin que chacun s'acquitte de sa dette,
Par un Ballet, il faut finir
Notre Impromptu fait à loisir.
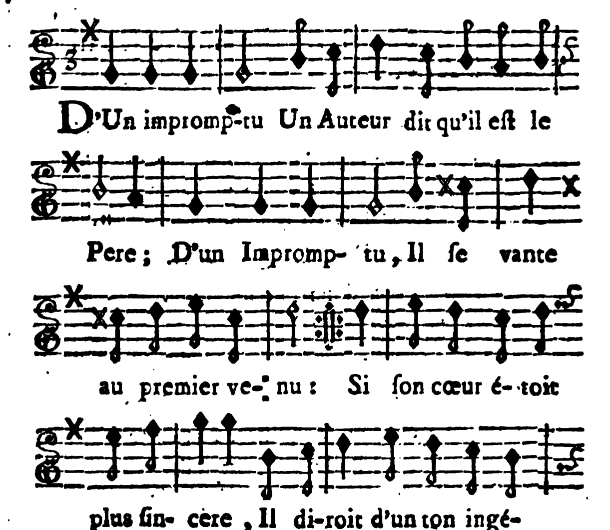
DIVERTISSEMENT.

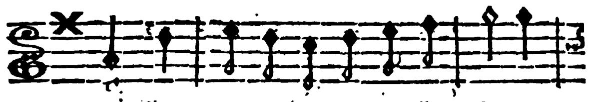
On danse.

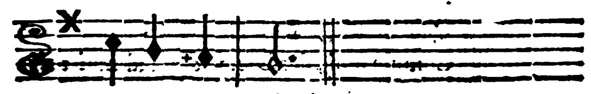
AIR.

LE Monde est un Théâtre, où chacun fait sa Scéne.
Que d'Acteurs différens on y voit chaque jour !
Sans cesse on s'y déguise, on y trompe en amour :
L'un contre l'autre on se déchaîne ;
On se badine tour à tour. *(On danse.)*

VAUDEVILLE.







Un Impromptu
Quelquefois touche une Bergere ;
Un Impromptu
Sur son ame a quelque vertu :
Mais Phœbus en vain nous éclaire,
Par l'amour si l'on n'est ému !
Le cœur, mieux que l'esprit sçait faire
Un Impromptu.

DE HESSE.

Pour vous coëffer,
Nuit & jour, Maris, l'Amour veille,
Pour vous coëffer ;
De vos soins il sçait triompher :
Jamais d'une injure pareille
L'on ne viendra m'apostropher ;
Je ne permets qu'à ma bouteille
De me coëffer.

ASTRAUDI.

C'est un enfant

Qui devant vous ose paroître,
C'est un enfant
Qui vous parle dans ce moment:
L'expérience fait connoître
Qu'à mon âge on a du talent;
Comme moi, des Dieux le grand maître
N'est qu'un enfant.

ROCHARD.

A Fontenoi,
On a vû l'audace enchaînée;
A Fontenoi
Nous avons imposé la loi.
Malgré sa fureur obstinée,
L'ennemi, vaincu par mon Roi;
Se souviendra de la journée
De Fontenoi.

ARLEQUIN, *au* PARTERRE.

Notre Impromptu
Aura-t-il le sort ordinaire?
Notre Impromptu
Sera-t-il bien ou mal reçu?
Messieurs, s'il a de quoi vous plaire;
Venez-y, d'un soin assidu,
Autant de tems qu'on fut à faire
Notre Impromptu.

FIN.

LES
TABLEAUX,
COMÉDIE,
EN UN ACTE EN VERS;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 18 Septembre 1748.

ACTEURS.

LA PEINTURE.

UN ÉLEVE DE LA PEINTURE.

LA MINIATURE.

LE GÉNIE DE LA MUSIQUE.

UNE ÉCOLIERE DE TERPSICHORE.

SCAPIN, *Peintre.*

LA POESIE.

La Scene se passe à Paris, dans un Sallon de l'Académie de Peinture.



LES TABLEAUX,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LA PEINTURE, *seule.*

Qu'il est flatteur pour toi, Muse de la Peinture,
De voir que la fureur de Mars,
Qui fut toujours contraire à la gloire des Arts,
A la tienne ne peut faire la moindre injure.
Chaque jour, sous mes Etendarts
Plus d'un Éleve ici s'engage,
Et par un charmant avantage,
Je vois venir, de toutes parts,
Des Amateurs zélés, dont je reçois l'hommage;
Et qui pour me juger digne de leur suffrage,
Fixent sur mes travaux leurs avides regards.
Les Beaux Arts vont ici me rendre leur visite.

Dans quelqu'un d'eux, peut-être, un mouvement jaloux
S'éleve, & contre moi secrettement l'excite ;
Quels que soient leurs motifs, je les attendrai tous.
Que dois-je appréhender, après ma réussite ?
Un de mes Éleves paroît ;
C'est apparemment quelqu'ouvrage
Que l'on vient demander : il faut voir ce que c'est.

SCENE II.

LA PEINTURE, UN ÉLEVE.

LA PEINTURE.

A Me chercher ici quel sujet vous engage ?

L'ÉLEVE.

Plusieurs. Il est venu le Commis d'un Greffier :
C'est son Portrait qu'il me demande ;
Comment faudroit-il que je rende
Ce vif & loyal Officier ?
Afin que la nature y soit bien exprimée,
Faudra-t-il que sa main soit ouverte ou fermée ?
Je n'ose, de mon chef, sur ce point décider.

LA PEINTURE.

Ouvrez-la, fermez-la, jamais de se méprendre,
Pour gens de ce métier, l'on ne peut hazarder ;
S'ils ouvrent la main, c'est pour prendre
S'ils la ferment, c'est pour garder.

L'ÉLEVE.

Un célebre Amateur, dont vous êtes chérie,
M'a demandé tantôt que, par allégorie,
Je lui peignisse au vrai le portrait du Plaisir;
Daignez m'éclairer, je vous prie.

LA PEINTURE.

Le Plaisir est charmant, il n'est rien de si beau;
Contre lui cependant il faut que l'on combatte,
Pour le tenir toujours dans un juste niveau;
D'abord, pour nous gagner, il nous rit & nous flatte;
Il séduit, quand il est nouveau:
Mais bien-tôt sur nos yeux attachant un bandeau,
Et cachant sous des fleurs son amertume extrême,
Cruel, plus on le fuit; funeste, plus on l'aime,
Il enyvre le cœur, il trouble le cerveau,
Efface la beauté, met l'Amour au tombeau;
Languit, meurt & s'éteint lui-même,
Consumé par les feux de son propre flambeau.
C'est ce qu'il faut saisir, pour faire son tableau.

L'ÉLEVE.

Cette exécution me paroît difficile.
Un autre Curieux, connu dans cette Ville,
Nous demande une Estampe, où l'on dépeigne bien
Toutes les querelles comiques
Des Chymistes en corps, contre les Empiriques.

LA PEINTURE.

Ce Procès fit long-tems du Public l'entretien;

Avez-vous commencé de rendre cette idée ?

L'ÉLEVE.

Oui, j'ai peint la Chicane au regard inhumain,
Etique, hideuse, ridée,
Qui d'un souffle infernal leur embrâsant le sein,
Des deux Partis, dans plus d'une audience
Amuse l'espoir incertain;
Et pour multiplier son gain,
Les tient l'un & l'autre en balance.
Sur les deux Contestans, la maligne Eloquence,
Par des factums épais, répandra son venin.
La Justice, dans le lointain,
Rira de cette pétulance;
Et pour achever le dessein,
Je veux mettre à quelque distance
La Déesse Santé, qui, la bourse à la main,
Victime d'un art assassin,
Paîra tous les frais de l'instance.

LA PEINTURE.

Ce sujet, dans ce goût, me paroît bien traité;
Votre réussite est certaine.

L'ÉLEVE.

Quelque difficulté pourtant me met en peine,
Et sur un point, je me trouve arrêté.
Je ne puis concevoir par quelle fantaisie
La Peinture & la Poësie
Donnent à la Chicane une affreuse maigreur,
Qui la rend have à faire peur,

Vû qu'il n'est point de jour qu'elle ne se repaisse
Des morceaux les plus excellens ;
Jambons ; fin gibier, vins charmans
Dans son logis pleuvent sans cesse :
Le client Neustrien l'accable de présens,
Et c'est pour elle qu'on engraisse
Les deux tiers des Chapons du Mans.

LA PEINTURE.

Je le sçais ; mais il est en elle
Un appétit si grand, une faim si cruelle,
Que le vorace Erésicthon
N'a jamais été si glouton :
Chez elle basse-cour, colombier, bergerie,
Tout fond dans le moment où l'estomac lui crie ;
Et ce moment fatal arrive à tout propos.
On lui voit dévorer les arbres les plus gros.
Ses dents sur des Palais exercent leur furie ;
Elle déjeûne d'un Enclos,
Et dîne d'une Metairie.

L'ÉLEVE.

Quel monstre !

LA PEINTURE.

Changeons de discours.
Nos Tableaux, dans Paris, ont-ils eu grand concours ?
Vous visitez souvent ces Salles décorées,
Où le Public décide en Juge souverain.
Quelles Piéces par lui sont le plus admirées ?

L'ÉLEVE.

Le nombre en est grand ; mais enfin
Erigone, Europe, Silène,
Et le cynique Diogène,
Sont les morceaux les plus chéris ;
Et ceux de ce rang-là qui méritent le prix.

LA PEINTURE.

Je leur avois d'avance accordé l'avantage ;
J'aime à voir le Public confirmer mon suffrage.

L'ÉLEVE.

On applaudit avec ardeur
Le Portrait d'une Reine Auguste,
Dont les tendres regards s'attachent sur le Buste
Du Héros qui fixe son cœur :
Quel port majestueux ! Quelle noble attitude !
Non, non, je ne crois pas que l'art, joint à l'étude,
Puisse jamais la rendre mieux :
Une bonté qui flatte, une douceur qui touche,
Donnent à sa grandeur l'air le plus gracieux ;
L'aimable vérité se montre sur sa bouche,
Et l'on voit son cœur dans ses yeux.

LA PEINTURE.

Le sujet est charmant, la main du Peintre est bonne ;
Le succès n'a rien qui m'étonne.
Et comment le Héros est-il représenté ?
A-ton bien pris son air, & sa noble fierté ?
Quel Monarque jamais fit voir tant de clémence,
Unie à tant de majesté ?
S'il n'eût été forcé de montrer sa puissance ;
L'Univers n'eût jamais connu que sa bonté.

L'ÉLEVE.

Le Buſte d'un Héros ſi grand, ſi magnanime,
Dans l'un & l'autre genre, eſt bien exécuté;
Et le marbre a rendu ce que la toile exprime:
On applaudit encore un portrait martial,
Où le goût, ſoumis à la regle,
Nous préſente les traits d'un fameux Général
Que l'on peut comparer à l'Aigle.

LA PEINTURE.

A l'Aigle, comme vous, je le juge pareil:
Pour voler juſqu'aux Cieux, tous deux quittent la terre;
Tous deux ont l'heureux ſort d'approcher du Soleil;
Tous deux vengent les Dieux, & portent le tonnerre.

L'ÉLEVE.

Je vais continuer mes Tableaux commencés,
Et j'aurai, pour vous ſatisfaire,
Toujours un zèle exact, & des ſoins empreſſés.

SCENE III.

LA MINIATURE ET LA PEINTURE.

LA MINIATURE.

BON jour, ma grande Sœur.

LA PEINTURE.

Ah! Bon jour, la Petite.
Que cherchez-vous ici?

LA MINIATURE.

Ne voulez-vous pas bien
Que, ſur vos grands ſuccès, mon cœur vous félicite?
Chacun dit qu'il n'y manque rien.
Dans une demeure royale,
Vos chef-d'œuvres que l'on étale,
Font voler votre gloire aux plus lointains climats:
Un triomphe ſi beau n'a rien dont je murmure:
Mais pourquoi la Miniature,
Dans Paris aujourd'hui ne reçoit-elle pas
Les honneurs éclatans dont jouit la Peinture?
Pour briller comme vous, manque-t-elle d'appas?

LA PEINTURE.

Eh! fi donc; pour vous voir, il faut un microſcope.

LA MINIATURE.

Tout doux! ma grande Sœur; apprenez que l'Hyſſope
A ſon mérite, ainſi que l'Orme le plus haut.
Eſt-ce donc, s'il vous plaît, à la toiſe qu'il faut
Meſurer les talens? Quelle erreur eſt la vôtre!
Vous avez votre prix, & nous avons le nôtre.
Si c'eſt par la difficulté
Qu'on doit eſtimer un ouvrage,
On peint un Eléphant avec facilité:
Le portrait d'un Ciron coûte bien davantage.
Plus l'objet eſt petit, & plus les traits ſont fins:
Conſultez ſur cela les Grecs & les Romains,

Même

Même ceux qu'a produit la Nation Flamande.
L'Axiôme que j'ai cité
De leur côté n'a rien que j'appréhende ;
Jamais par les Sçavans il ne fut contesté,
Et ne l'est dans aucune Ecole.

LA PEINTURE.

Juste Ciel ! Comme la parole
Coule chez vous avec légereté !
Mais laissons votre pétulance ;
Votre porte-feuille, je pense ;
Renferme du nouveau ?

LA MINIATURE.

Voudriez-vous le voir ?
Vous n'avez qu'à parler, je sçais trop mon devoir ;
Pour refuser ma Sœur aînée :
Je me croirai très-fortunée,
Si vous approuvez mes morceaux.

LA PEINTURE.

Je me flatte qu'ils seront beaux.

LA MINIATURE.

Votre attente, je crois, ne sera pas déçuë ;
Regardez ce portrait.

LA PEINTURE.

Il présente à ma vuë
Le Dieu Mars.

LA MINIATURE.

Non.

LA PEINTURE.

Ces yeux, ce visage en fureur,
Ce bras à demi-nud, cette haute encolure,
Caractérisent sa figure :
C'est sûrement le Dieu de la Valeur.

LA MINIATURE.

Point du tout.

LA PEINTURE.

Eh! qui donc ?

LA MINIATURE.

Un jeune Procureur.

LA PEINTURE.

Un jeune Procureur ! Quelle bizarrerie !
Pour achever l'allégorie,
Il falloit donc lui mettre une lance à la main,
Pourquoi l'avoir omis, puisque c'est la coûtume ?

LA MINIATURE.

C'est qu'il lui suffit de sa plume
Pour dépouiller le genre humain....
Voyez cette Vénus.

LA PEINTURE.

Quelle sempiternelle
La brillante Vénus !

LA MINIATURE.

Eh ! mais, c'est une Belle
Qui compte soixante Printems,
Et dans sa bouche quatre dents :
Je voulois la peindre en Cybele ;

Mais la fin tragique d'Atis
Lui fait rejetter mon avis.

LA PEINTURE.

L'indifferent Atis l'auroit été pour elle.

LA MINIATURE.

Tenez, de tous vos yeux, examinez cela.

LA PEINTURE.

J'y vois sur le gazon.... Diane la sévere,
Les chiens, l'arc & le cor, tout le dit.

LA MINIATURE.

Non, c'est-là
Une Nymphe des Chœurs.

LA PEINTURE.

Qui la reconnoitra?
Mais il faut du contraste, il vous est nécessaire.
Pour qui sont ces portraits?

LA MINIATURE.

Cela ne se dit pas.
La Miniature est discrette,
C'est ce qui fait qu'elle a la pratique secrette
Des Amoureux de tous états.
On vous montre en public, on me montre en cachette.

LA PEINTURE.

Vous m'avouerez pourtant que sur vous j'ai le pas

LA MINIATURE.

Je vous contesterai ce droit jusqu'au trépas.

C'eſt moi qui de l'illuſtre & charmante Dauphine ;
La premiere ai tracé la peinture divine ;
C'eſt moi qui, pour former le lien le plus doux,
Y travaillai dès l'origine,
En offrant ſon portrait à ſon auguſte Epoux.
Adieu, ma grande Sœur ; dans votre orgueil jaloux
L'erreur vainement vous obſtine ;
Ce dernier trait ſuffit pour m'égaler à vous.

LA PEINTURE.

Faiſons la paix ; point de querelle.

LA MINIATURE.

Convenez que l'honneur eſt égal entre nous ;
Je vous offre, à ce prix, une amitié fidelle.

SCENE IV.

LE GÉNIE DE LA MUSIQUE, LA PEINTURE.

LE GÉNIE.

DÉESSE, vous venez d'expoſer à Paris
Des ouvrages vainqueurs des raiſins de Zeuxis,
Et de la Vénus d'Appelle :
Phidias & Praxitelle
Sont effacés par des morceaux exquis.
Les Curieux chez vous admirent la fineſſe

Du pastel, du pinceau,
Du burin, du cizeau.
Leur travail n'eut jamais tant de délicatesse.

LA PEINTURE.

Je souhaiterois fort répondre galamment
Aux termes gracieux de votre compliment;
Mais, sçavant Dieu de la Musique,
La Peinture est peu politique;
Son principal mérite est dans la vérité;
Et de sincerité
Toujours elle se pique.

LE GÉNIE.

Toujours! c'est dire trop; il est très-constaté
Que souvent la Peinture admet la fausseté.

LA PEINTURE.

La fausseté! moi?

LE GÉNIE.

Vous. Eh! flatteuse Peinture,
Qui, plus que vous, pratique l'imposture,
Surtout dans le portrait? Vos soins officieux,
Tous les jours avec art corrigeant la nature,
Aux dépens de la bouche aggrandissent les yeux.

LA PEINTURE.

Vous voulez, je le vois, d'une amitié très-chere
Lier entre nous deux le commerce sincére:
Soit, continuons; mais loin de me contrôler,
Vous devriez songer vous-même à travailler

Dans mon goût ; car enfin la Musique, la Danse,
La Poësie & l'Eloquence
Doivent toutes sçavoir les régles du dessein,
Doivent toutes avoir la palette à la main,
Doivent toutes jamais ne s'appliquer qu'à peindre.

LE GÉNIE.

De moi, sur ce chapitre, on a tort de se plaindre ;
Car dans mes œuvres je peins tout
Vivement & du meilleur goût ;
Je puis vous en donner une preuve complette
Dans une piece que j'ai faite,
Une symphonie où je peins
Le point du jour : d'abord je feins
Que je suis dans un bois, sous un naissant feuillage :
Là, des oiseaux ainsi j'exprime le langage.

(L'Orchestre joue une symphonie qui imite le chant des oiseaux.)

LA PEINTURE.

Fort bien.

LE GÉNIE.

Dans ce moment des Chasseurs animés
Arrivent dans le bois ; le cor qui les appelle,
Par ses sons redoublés, fait taire Philomele,
Et leurs transports ainsi sont exprimés.

(Bruit de chasse.)

LA PEINTURE.

Vous m'offrez dans vos airs un tableau qui me flatte.

LE GÉNIE.

Je traite la vocale avec un goût pareil ;
Je vais, pour le prouver, chanter une cantate.

LA PEINTURE.

Quel en est le sujet ?

LE GÉNIE.

Le coucher du Soleil.

CANTATILLE.

» Le Soleil descendant sur les plaines humides,
» Alloit passer la nuit avec les Néréides :
» Bondissans & joyeux, les moutons en bêlant
» Retournoient au village ;
» Et les échos voisins à leur bruit se mêlant,
» Faisoient tous à l'envi retentir le rivage.

(L'Orchestre imite le bêlement des moutons, & ensuite le bourdonnement des cousins.)

ARIETTE.

» Vous qui peuplez ces bords charmans,
» Volez, petits cousins, & faites-nous entendre
» Le bruit de vos bourdonnemens.
» Grondez, blessez les cœurs qui craignent de se rendre :
» Mais ne piquez jamais les fideles Amans,
» Qui reposent sur l'herbe tendre.

» Vous qui peuplez ces bords charmans,
» Volez, petits cousins, & faites-nous entendre
» Le bruit de vos bourdonnemens.

Eh ! bien ! que dites-vous de cette cantatille ?

LA PEINTURE.

Que partoût le Génie y brille.

LE GÉNIE.

N'est-il pas vrai qu'en ce tableau,
J'ai sçu répandre du Téniere ?

LA PEINTURE.

Beaucoup, & même du Vateau ;
Unissons-nous, & soyez mon confrere.

LE GÉNIE.

Je ferai voir dans tous les tems
Que cette qualité m'est chere,
Et c'est un prix dont mes vœux sont contens.

(*Il sort.*)

SCENE V.

SCAPIN, *Peintre*, LA PEINTURE.

LA PEINTURE.

A Quoi vous suis-je utile ? Est-ce affaire qui presse?

SCAPIN.

Vous voyez devant vous, Déesse,
Un Peintre d'un mérite exquis,
Qui vient vous supplier d'établir dans Paris

Une École de caractere ;
Qui de la vérité montre l'expression :
Je puis mieux que personne, agir dans cette affaire,
Et je me chargerai de la commission.

LA PEINTURE.

Volontiers ; mais avez-vous fait vos preuves ?
Je voudrois voir du moins quelques épreuves.

SCAPIN.

Un tableau que j'ai fait, sera ma caution.
J'y peins une femme affligée,
Au moment que son mari part ;
Dans sa parure négligée,
Après avoir mis un peu d'art,
D'une personne larmoyante
Je lui donne à propos tous les dehors trompeurs,
Et j'ai mis dans ses yeux une douleur riante,
Qui fait que le plaisir perce à travers les pleurs.

LA PEINTURE.

Cet ouvrage sera du goût des Connoisseurs.

SCAPIN.

Sur une affaire différente,
Mais qui n'est pas moins importante,
Aux Eleves je veux montrer certain secret ;
La découverte est excellente.

LA PEINTURE.

Quel en est l'objet ?

SCAPIN.

Le portrait.

Il eſt eſſentiel de les rendre agréables,
La gaité dans les traits fait un effet charmant ;
Mais tous les tems ne ſont pas convenables
Pour rencontrer cette aimable enjouement.

LA PEINTURE.

Non.

SCAPIN.

Le ſoin principal où mon eſprit s'occupe
Eſt de ſaiſir ce tems avec préciſion.
J'ai négligé long-tems cette précaution,
Et bien ſouvent je m'en ſuis vû la dupe.
Un jour ſur-tout j'eus un grand creve-cœur.
J'avois bien commencé le portrait d'un Auteur,
Et j'étois sûr d'avoir quelque ſuffrage ;
Mais quand j'allai chez le Rimeur,
Pour finir mon ouvrage,
On lui vint annoncer le plus triſte malheur
Dont l'ame puiſſe être affligée.

LA PEINTURE.

Quoi donc ?

SCAPIN.

Le ſuccès d'un Rival.
Sa mine, en cet inſtant fatal,
D'un demi-pied fut allongée ;
Moi-même, à cet aſpect, interdit & confus ;
Dans ce que j'avois peint, je ne le trouvai plus.

LA PEINTURE.

D'un mouvement jaloux c'eſt l'effet ordinaire,
Et rien ne maigrit tant qu'un Rival qui proſpere.

SCAPIN.

J'avois, une autre fois, de l'aimable Cloris
Commencé de tracer les traits vifs & fleuris :
Dans ce moment, hélas ! elle fit connoissance
D'un perfide, dont l'inconstance
Effaça son beau coloris.
Amour, cruel Amour ! quel changement tu causes !
Elle avoit des lys & des roses,
Il ne lui reste que des lys.

LA PEINTURE.

Belle leçon pour ses semblables.

SCAPIN.

Et très-bonne pour mes portraits.
Je me suis mis au fait des momens favorables,
Pour faire des ouvrages gais.

LA PEINTURE.

Comment !

SCAPIN.

Quand un Traitant de son tableau me charge,
Pour lui donner un air de satisfaction,
J'attends le jour où l'on émarge
L'état de répartition.
Pour peindre en bonne humeur une mere coquette,
J'attends qu'elle ait à sa fillette
Dérobé quelque soupirant :
Pour peindre un Courtisan, je guette
L'instant où la disgrace abat son concurrent.

LA PEINTURE.

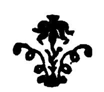
Des talens mon ame est éprise,
Le vôtre recevra son prix ;
Et mon aveu vous autorise
A l'enseigner dès ce jour dans Paris.
Continuez toujours de même,
Du bon moment, surtout, songez à faire choix :
Ne peignez point les Clercs à la fin du Carême,
Ni les Banquiers le neuf du mois.

SCAPIN.

Pour trouver nos Iris dans une joie extrême,
Et les tirer avec succès,
J'attendrai que l'Hyver ramene les Plumets.
(Il sort.)

LA PEINTURE.

Je ne puis m'empêcher d'approuver son systême.



SCENE VI.

LA PEINTURE, UNE ÉCOLIERE *de Terpsichore, qui arrive en dansant sur un air gai.*

LA PEINTURE.

QUE veut cet agréable Enfant,
Qui chez nous arrive en dansant ?

L'ÉCOLIERE, *faisant la révérence.*

Terpsichore, en ces lieux, m'envoye,
Et je viens de sa part.

LA PEINTURE.

Quoi ! pour me censurer ?

L'ÉCOLIERE.

Non, je viens pour vous admirer ;
De sa commission je m'acquitte avec joie.

LA PEINTURE.

D'un aimable Courier la Déesse a fait choix.
Eh ! qui donc êtes-vous ?

L'ÉCOLIERE.

Je suis son Ecoliere ;
Et ma profession me soumet à ses loix.

LA PEINTURE.

Cette Sœur me fut toujours chere ;

J'aurois pourtant, si je l'osois,
Un petit reproche à lui faire.

L'ÉCOLIERE.

Pourquoi, s'il vous plaît ?

LA PEINTURE.

Je voudrois
Du dessein dans ce qu'elle opére,
Et du vrai dans ses mouvemens :
Quoiqu'un certain Prologue en dise,
Tous ses pas ne sont pas toujours des sentimens ;
Elle mêle sa marchandise.
Il est sous son empire un Peuple frétillant,
Au tour d'un même point sans cesse tournillant,
Qui n'a presque jamais que la même attitude,
Et des agrémens d'habitude ;
Danseurs puristes & léchés,
Dont la danse consiste en beaucoup d'airs penchés,
Sans dessein & sans caractere.
Faune, Matelot, Enchanteur,
Romain, Sarmate, Grec, ne s'y distinguent guère
Que par l'habit.... l'habit seul est Acteur.
On ne trouve pas là l'ensemble d'une entrée
Avec art figurée ;
Qui saisisse.

L'ÉCOLIERE.

Avec vous j'en demeure d'accord ;
Mais, après tout, on a grand tort,

Lorſqu'on s'en prend à Terpſichore :
Les Danſeurs, dont vous vous plaignez ;
Par elle n'ont point eu l'honneur d'être enſeignés ;
De ſes leçons elle m'honore :
Je vous proteſte avec ſincérité
Qu'elle ſuit avec ſoin l'exacte vérité.
La vérité chez elle, en chaque rôle,
Sçait gouverner la jambe, & les bras & les yeux.
Tenez, voilà comment, à ſon école,
On nous apprend à faire un pas majeſtueux.

(Elle danſe une Sarabande.)

LA PEINTURE.

Vous ſortez de l'enfance, & déjà la nobleſſe
Egale chez vous la juſteſſe !

L'ÉCOLIERE.

Voulez-vous qu'en danſant je vous peigne une Agnès,
Telle que ce tems-ci nous en montre les traits ?
Dans une figure idiote,
Qui ne ſçait où placer ſes mains,
Je mets des regards incertains,
Je baiſſe l'œil, rougis, tremblotte,
Et ſçais copier, à propos,
Tous les traits anciens & nouveaux
D'une fille qui fait la ſotte,
Dans l'eſpoir de trouver des ſots.

(Elle danſe la Niaiſe.)

LA PEINTURE.

Jamais au Théâtre lyrique,
De cette vérité la Danſe ne ſe pique.

L'ÉCOLIERE.

Bon ! J'ai vû dans ce lieu plus d'un original ;
Non sans copie, oser, dans un pas infernal,
Regarder, avec complaisance,
Et sa jambe & ses bras. Quoi ! n'est-il pas bouffon
De voir en doucereuse & fade contenance,
Sur les rives du Styx, minauder un Démon ?

LA PEINTURE.

Comment, en pareille occurrence,
Feriez-vous ?

L'ÉCOLIERE.

De cette façon.
(Elle danse la Furie.)

LA PEINTURE.

Plus on vous voit, plus vous êtes chérie ;
Du Public justement vous êtes les amours :
Par-tout, même dans la Furie,
Vous êtes une Grace, & la serez toujours.

L'ÉCOLIERE.

Mon art n'égale pas mon zèle :
Je vais chez Terpsichore, où mon devoir m'appelle,
Je lui demanderai pour ce soir un Ballet.

LA PEINTURE.

J'en verrai volontiers l'effet.

SCENE VII. & derniere.

LA PEINTURE ET LA POESIE.

LA POESIE.

De votre Sœur la plus chérie,
Daignez recevoir le salut.
Tout le monde aujourd'hui vous offre son tribut;
Agréerez-vous le mien?

LA PEINTURE.

Charmante Poësie,
Votre hommage me comble & de joie & d'honneur,
Aucun pour moi n'est plus flatteur.

LA POESIE.

La réputation de vos divins Ouvrages
Chez moi réveille, dans ce jour,
Le desir d'avoir des suffrages;
Et je viens dans ce beau séjour,
Pour vous faire voir, à mon tour,
Quelques essais de mes Images.

LA PEINTURE.

De votre Art sur le mien je sçais les avantages;
C'est trop me faire votre cour.

LA POESIE.

Sur différens sujets que j'ai tâché de rendre,
J'ai tracé quelques traits.

LA PEINTURE.

J'aspire à vous entendre.

LA POESIE.

Je vais commencer par l'Amour.
Produit par la Beauté, souvent par le Caprice,
Guidé par la Folie, & nourri par l'Espoir,
Enfant pour la malice,
Et vieux pour le sçavoir,
Sur son goût reglant son devoir,
Sourd à la voix de la justice,
Tyran flatteur & gracieux,
Naturel & plein d'artifice,
Cruel au cœur, charmant aux yeux:
Du plus puissant de tous les Dieux,
En quatre mots, voilà l'esquisse.

LA PEINTURE.

Ces traits sont assez réguliers,
Et l'on y reconnoît le maître de Cythère.

LA POESIE.

Voulez-vous à présent sçavoir le caractère
Des Guerriers Français?

LA PEINTURE.

Volontiers.

LA POESIE.

Qu'un Guerrier Français est aimable!
Sans avoir cet air formidable,
Qu'affecte un féroce vainqueur,
Il en a le bras & le cœur.

Amant soumis, sujet fidéle,
Tour-à-tour, il sert avec zèle
Son maître, & la Beauté qui charme ses regards;
C'est un Médor près d'une Belle?
C'est un Achille au champ de Mars.

LA PEINTURE.

Je vois dans ce tableau les traits du Militaire;
Mais souvent la louange apporte de l'ennui:
Dans une critique légere,
Crayonnez-moi Paris, tel qu'il est aujourd'hui.

LA POESIE.

Dans la même maison, souvent au même étage,
Des Bourgeois de Paris j'admire l'assemblage;
Sur un paillé commun, l'on y voit d'un côté
La sévere Honesta, qui du rôle de Prude,
Pour en tirer profit, s'est fait une habitude.
Dans l'autre appartement réside une Beauté,
Qui vivant des bienfaits d'un Amant vieux & riche,
Sous le joug apparent d'une Tante postiche,
Se donne insolemment des airs de qualité.
L'Intérêt au premier nâge dans l'opulence;
La Candeur, près du toît, languit dans l'indigence.
Un étage plus bas, entre deux Ecrivains,
Loge un homme qui prête aux enfans de Famille;
Là, c'est un Médecin qui fait des Orphelins;
Ici c'est de Thémis un suppôt qui les pille.

LA PEINTURE.

A merveille!

LA POESIE.

Paris eſt un vaſte ſéjour,
Où l'on ne connoit plus que feinte & que détour :
Le manége en ſes murs pompeuſement s'étale.
Dites-moi ſi l'on voit jamais,
Dans cette grande Capitale,
Des réuſſites ſans cabale,
Des ſervices ſans intérêts ?
Plus qu'en tout autre lieu du monde,
Paris en bagatelle abonde ;
C'eſt une ville où nous voyons
Bien des têtes, peu de cervelles ;
Beaucoup de Livres, peu de bons ;
Beaucoup d'Amans, point de fidéles.
Le Sçavant ne fait qu'embrouiller ;
Le bel-eſprit qu'entortiller ;
Le Théâtre eſt plein de fadaiſes ;
Les diſcours, de mauvais bons mots ;
La Muſique eſt toute en dièzes,
Et les Ballets ſont tous en ſauts.

LA PEINTURE.

C'eſt la vérité, mais la critique eſt trop forte.

LA POESIE.

Je le ſçais, & je vais le peindre d'autre ſorte.
Que Paris eſt charmant ! Que d'agrémens divers
Par lui nous ſont offerts !
D'attraits & de plaiſirs, ſource toujours féconde,
Dans ſes murs, il nous offre un monde.
C'eſt l'aſyle où l'on voit regner l'aménité ;
C'eſt le ſéjour heureux de la délicateſſe,

Le centre de l'urbanité,
L'école de la politeſſe.
L'Univers, pour le goût, de lui prend des leçons,
Il décide, & par-tout ſes loix ſont des raiſons;
Beaux Arts, vous y regnez; chacun vous y révere.
Quelle autre ville ſur la terre
Poſſéde pour la danſe un modéle accompli?
Quelle autre d'Euripide a vû naître un Confrere?
Quelle autre nous préſente un Rival de Lulli?
Le plus ſçavant pinceau pourroit-il nous décrire
Tout ce qu'en ces Palais l'œil curieux admire?
Des rivages du Tybre ornemens précieux,
Beaux jardins, notre goût peut oppoſer au vôtre
Le Parterre enchanté, dont le fameux *le Neautre*
De la Seine embellit les bords délicieux.
Mais, quoique vos beautés de l'Art ſoient un miracle,
Egalez-vous en agrément
Le jardin, où l'Eté nous voyons fréquemment,
Au ſortir d'un charmant ſpectacle,
Un ſpectacle encor plus charmant?
Quand ſous des arbres verds, repoſant à l'ombrage,
De Nymphes & d'Amours des Quadrilles groupés,
Dans un galant maintien leſtement équipés,
Des Zéphyrs amoureux y reçoivent l'hommage;
Et qu'au milieu des Jeux, des Graces & des Ris,
Cette douce & flatteuſe image
Fait douter à nos yeux ſurpris,
Si c'eſt là Cour d'Hebé, de Flore ou de Cypris.

LA PEINTURE.

Ce portrait eſt d'après nature.

LA POESIE.

D'un Gaſcon, pour finir, écoutez la peinture.
A bien des animaux, on compare un Gaſcon ;
Mais le Chat eſt celui qui le peint à merveille :
Prouvons cette comparaiſon.
Si-tôt que le Gaſcon s'éveille,
Il ne fait, comme un Chat, que ſecouer l'oreille,
Et le voilà tout prêt, ſans nulle autre façon.
Aux ruſes d'un Minet, ſa fineſſe eſt pareille;
Auſſi ſouple, & marchant d'un pas auſſi léger,
Il iroit ſur des fleurs ſans les endommager.
Par ſa folâtre humeur, par ſon adreſſe extrême,
Le Cadédis,
Comme un Mitis,
Sçait amuſer le monde en s'amuſant ſoi-même.
Quand il eſt aux aguets, comme un Chat attentif,
Patient, quoiqu'ardent ; prudent, quoique très-vif
Nul obſtacle ne le rebute,
Nulle adverſité ne l'abat ;
Et quand, par malheur, il culbute,
Il ſe trouve toujours ſur ſes pieds comme un Chat.

LA PEINTURE.

Je ſuis de votre avis ſur cette reſſemblance.

(*On entend une ſymphonie.*)

LA POESIE.

Mais de quel bruit retentit ce lambris ?

LA PEINTURE.

C'est Terpsichore qui s'avance,
Pour s'acquitter, en ma présence,
Du Ballet qui nous est promis :
Sans nous piquer jamais d'aucune préférence,
Soyons, en bonnes Sœurs, toujours d'intelligence.

LA POESIE.

Qu'un mutuel amour rende nos cœurs unis ;
Et pour la gloire de la France,
Que tous les Beaux Arts soient amis.

LA PEINTURE, *au Parterre*.

Pour moi, rien ne pourra diminuer mon zèle ;
Et je serai, Messieurs, au comble de mes vœux,
Si je puis amuser votre esprit en ces lieux,
Autant que mes sujets, par leur crayon fidéle,
Dans un Sallon célébre, ont amusé vos yeux.

(*On danse.*)

DIVERTISSEMENT.
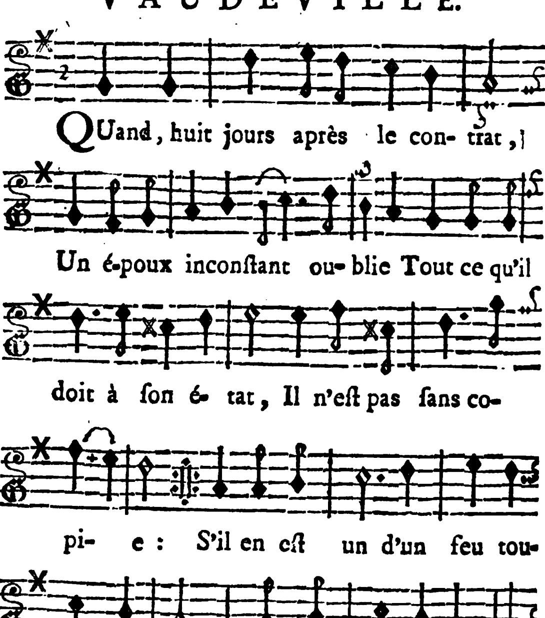
Air.

Triomphez, Peinture charmante,
Qu'à jamais on vous chante :
Votre secours soulage le fardeau
D'une trop longue absence ;
C'est par votre puissance
Que nous vivons au de-là du tombeau.
Triomphez, &c.

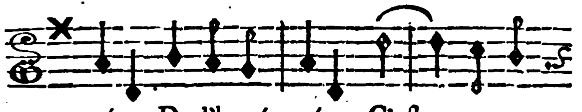
Autre AIR.

Ah! que le Dieu de la tendresse
Sçait peindre avec adresse,
Et que son coloris est beau!
Du tendre Objet qui nous engage,
Ses traits nous tracent mieux l'image,
Que le plus habile pinceau.
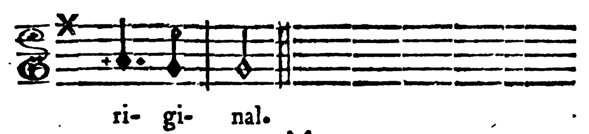
VAUDEVILLE.







né-e De l'hymé- née ; C'eſt un o-



ri- gi- nal.

L'ami qui nous quitte aiſément,
Quand notre fortune varie,
Se voit ici communément ;
Il n'eſt pas ſans copie :
S'il eſt encor un cœur franc & loyal,
Qui, malgré notre ſort funeſte,
Toujours nous reſte ;
C'eſt un original.



D'un émule qui réuſſit,
Quand on a de la jalouſie ;
Dans ce chagrin, dans ce dépit,
On n'eſt pas ſans copie :
Si quelque Auteur, du ſuccès d'un Rival,
Se réjouit d'un cœur ſincére,
En bon Confrere ;
C'eſt un original.



Dans Berg-op-Zoom, nos ennemis
Croyoient leur force insurmontable.:
A leurs dépens, ils ont appris
Qu'il n'est rien d'imprenable.
A la prudence, ainsi qu'à la valeur,
On doit cette Place importante :
Que chacun chante
Son glorieux Vainqueur.

✕

Le Léopard & le Lion
Se flattoient que leur Forteresse
Tiendroit plus long-tems qu'Ilion
Ne tint contre la Grèce :
Mais à l'assaut le Coq osa monter,
Avec tant de force & d'audace,
Que, dans la Place,
On l'entendit chanter.

✕

Messieurs, nous aurions souhaité,
Pour mériter votre suffrage,
De mettre plus de nouveauté
Dans ce petit ouvrage :
Mais Apollon n'est plus si libéral ;
Il faut aujourd'hui qu'un génie
Long-tems copie,
Pour être original.

FIN.

LES VŒUX ACCOMPLIS,

PIÉCE EN UN ACTE EN VERS,

A l'occasion de la Naissance de Monseigneur le Duc de BOURGOGNE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 2 Octobre 1751.

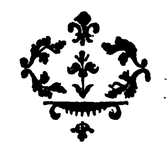


VERS

POUR MADAME

LA DAUPHINE.

J'AI chanté dans son tems la Naissance du Pere,
Je célebre aujourd'hui la Naissance du Fils,
Et c'est à son Auguste Mere
Que j'offre le Tableau de nos *Vœux accomplis.*
Raison, devoir, penchant, tout m'invite à le faire.
Quels hommages ne doit-on pas
A tant de vertus & d'appas !
D'une brillante Cour, où tout lui rend les armes,
Par d'Illustres Ayeux, JOSEPHINE est l'honneur ;
Elle en est l'agrément par l'esprit & l'humeur,
L'amour par la bonté, l'ornement par les charmes,
Et l'exemple par la candeur.



ACTEURS.

LUTECE.

LA JOYE.

LA BOURGOGNE.

TRISOLOGUE.

ARLEQUIN.

Madame ARGANTE.

UN PETIT GARÇON.

UNE PETITE FILLE.

UN PRÉCEPTEUR.

VALERE.

DAMON.

JACOT.

THÉRESE.

NICOLE.

La Scene est dans une Place publique, près de la Seine.



LES VŒUX ACCOMPLIS.

SCENE PREMIERE.

LA VILLE DE PARIS *sous le nom de* LUTECE, LA JOYE.

LA JOYE.

RENDEZ graces aux Dieux, trop heureuse Lutece ;
Ils viennent d'accomplir le plus cher de vos vœux.
Leur suprême bonté, qui pour vous s'intéresse,
Par un Prince nouveau comblant votre allégresse,
Vous assure à jamais le sort le plus heureux.

LUTECE.

Qu'il est flatteur pour moi, douce & charmante Joye,
De vous voir animer mes Citoyens contens !

Que j'aime à voir l'ardeur dont le Public s'employe
Pour montrer à mes yeux ſes transſports éclatans,
Et de quelle façon, dans ces heureux inſtans,
La gaité par tout ſe déploye!

LA JOYE.

Dans vos divers quartiers on ne voit que des jeux:
C'eſt à qui fera voir l'eſprit le plus joyeux;
Mais il eſt près de nous une place publique,
Où l'allégreſſe s'explique
Plus vivement encor que dans les autres lieux.
Si d'une fête populaire
La naïve peinture à vos regards peut plaire;
Voyez-la.

LUTECE.

Je ne puis.

LA JOYE.

Qui peut vous retenir?

LUTECE.

La Bourgogne bientôt en ces lieux doit venir;
A de grands ſoins quoiqu'appliquée
Pour la récolte de ſes biens;
Sur les flots de la Seine, elle s'eſt embarquée
De l'aveu de ſes Citoyens.

LA JOYE.

Sans doute la reconnoiſſance
Pour l'honneur dont elle jouit,

L'amene sur ces bords.

LUTECE.

Comme vous, je le pense.

Elle viendra bien-tôt, le zèle la conduit.

(On entend un Prélude.)

Cètte Musique annonce sa présence.

SCENE II.

LUTECE, LA JOYE, LA BOURGOGNE, *& sa Suite.*

(La Bourgogne arrive sur une Barque décorée de Pampres & de Lierre, & ornée de Banderoles aux Armes de Bourgogne. Un de ses Suivans chante dans la Barque en arrivant.)

REGNEZ, regnez, charmants Zéphyrs,
Eloignez de ces bords la tempête & l'orage ;
Que vos tendres soupirs
Poussent jusqu'au rivage
Le tonneau glorieux qui porte nos plaisirs.
(Elle débarque.)

LA BOURGOGNE.

Bon jour, chere Lutece, & vous, aimable Joye.

LUTECE.

Je rends grace au Destin, qui vers nous vous envoie.

LA JOYE.

Que votre aſpect m'offre d'appas!

LUTECE.

Qu'il m'eſt doux de vous voir dans ces heureux climats!

LA BOURGOGNE.

J'y viens pour un devoir dont mon ame eſt ravie.
Rendre hommage à mon Prince, eſt ma plus douce envie;
Et je lui veux offrir les prémices des fruits,
Que pour le bien public tous les ans je produis.

LUTECE.

Je vous ſuis caution d'un accueil favorable:
Votre hommage, du Prince obtiendra l'agrément.

LA JOYE.

Vous y pouvez compter aſſurément;
Pourroit-on refuſer à la Bourgogne aimable
Des honneurs ſi bien mérités?

LUTECE.

C'eſt à vos libéralités
Que l'on doit le jus délectable,
Dont tous les cœurs ſont enchantés;
Vous êtes des plaiſirs la ſource véritable.

LA BOURGOGNE.

Par la Vendange que j'attends,
J'oſe ici l'aſſurer, tous vont être contens.

Depuis que mon Prince eſt au monde,
Tout rit à mes vœux, tout ſeconde
Le travail de mes habitans.
Point de vent furieux, point d'Aquilon qui gronde;
La Seine voit Zéphyr, dans une paix profonde,
Careſſer le cryſtal de ſes flots tremblottans;
Par-tout une chaleur féconde
Fait briller mes coteaux, fertiliſe mes champs;
Dieux! dans quel doux eſpoir ce prodige me fonde!
Mon Maître a fait changer l'ordre antique des temps,
Et c'eſt lui qui nous donne
Dans le cours de l'Automne
Des jours marqués pour le Printems.

LUTECE.

J'aime à voir le tranſport qu'un amour tendre & juſte
Vient de vous inſpirer pour votre Prince auguſte.

LA JOYE.

S'il vous fait le plaiſir de porter votre nom,
Vous méritez bien cette gloire.

LUTECE.

Les autres Provinces, dit-on,
N'ont pû voir cet honneur ſans un peu d'humeur noire.

LA BOURGOGNE.

Elles ont tort; chacune, un jour,
Doit nommer un Prince à ſon tour.

LUTECE.

De la faveur des Dieux, puis-je espérer ce gage ?

LA BOURGOGNE.

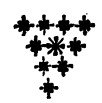
Ce n'est point un présage vain.
Malgré le voile épais d'un ténébreux nuage ;
Le Ciel vient de m'ouvrir le Livre du Destin !
J'y vois que nous aurons un jour assez de Princes
Pour que chacune des Provinces,
Dont le droit est fondé, nomme un Fils du DAUPHIN.

LUTECE.

Les Dieux ont attaché le bonheur de ma vie
A l'accomplissement de ce présage heureux ;
Si le succès le justifie,
Rien ne peut manquer à mes vœux.

LA JOYE.

D'une parfaite intelligence
Donnons en cette occasion
L'exemple aux Peuples de la France,
Et que les doux plaisirs scellent notre union.



BALLET,

Exécuté par la Suite DE LA BOURGOGNE.

VAUDEVILLE.

Air : *Vous voulez me faire chanter.*

PUISQUE le Ciel, dans ce beau jour,
Comble nos espérances ;
Faisons éclater notre amour
Par des réjouissances.
Chers amis, qu'un Nectar si bon
Nous rougisse la trogne :
Versons, versons du Bourguignon,
Pour le DUC DE BOURGOGNE.

(Le CHŒUR *répete les deux derniers vers de chaque Couplet.)*

※

A servir le Dieu du Raisin
Nous mettons notre gloire ;
Mais, si nous faisons bien le vin,
Nous sçavons mieux le boire.
Pour le prouver, cher compagnon,
Mettons-nous en besogne :
Versons, versons du Bourguignon,
Pour le DUC DE BOURGOGNE.

※

Que chacun ſuive avec ardeur
Le tranſport qui m'anime ;
Dans cet évenement flatteur,
La triſteſſe eſt un crime.
Ne craignons point que la raiſon
Contre nous ſe renfrogne :
Verſons, verſons du Bourguignon,
Pour le Duc de Bourgogne.

✠

Il faut célébrer ſa ſanté,
J'en veux donner l'exemple :
Pour qu'il ſoit dignement fêté ;
Que la doſe ſoit ample :
Tout, aujourd'hui, pour ce Bourbon,
Doit devenir ivrogne :
Verſons, verſons du Bourguignon,
Pour le Duc de Bourgogne.

✠

Par-tout, ce précieux Enfant,
Fait regner la bombance ;
Je ſuis ſûr que dans cet inſtant,
Pour fêter ſa Naiſſance,
En Saxe on vuide maint flacon,
De même qu'en Pologne :
Verſons, verſons du Bourguignon,
Pour le Duc de Bourgogne.



AU PARTERRE.

Le Duc de Bourgogne en ces lieux
Vous rit & vous appelle.
Messieurs, en fréquentant nos Jeux,
Prouvez-lui votre zèle.
Pour venir ici le fêter,
Quittez toute besogne;
Où doit-on plûtôt le chanter
Qu'à l'Hôtel de Bourgogne ?

LA BOURGOGNE, *& sa Suite.*

Ne tardons plus; allons, pleins d'ardeur & de zèle,
Rendre au plus jeune des Louis
Un hommage tendre & fidéle.

LUTECE, *à la Joye.*

Faites les honneurs de Paris :
Suivez ses pas; moi, pour la Fête,
Que par mon ordre l'on apprête,
J'ai quelques Sujets à choisir;
Je pourrai voir ici leurs talens à loisir.
Non loin de moi, déjà quelqu'un s'arrête.

SCENE III.

LUTECE ET TRISOLOGUE.

TRISOLOGUE.

Je viens, Madame, dans l'eſpoir
Que mes talens vous ſeront agréables,
Vous prier de les recevoir;
Aux Fêtes qu'en ces lieux chaque jour fera voir,
Ils pourront être favorables.

LUTECE.

Volontiers; mais il faut que je puiſſe ſçavoir
En quoi vous excellez.

TRISOLOGUE.

Madame, en ma perſonne
Vous voyez, à coup ſûr, le Mignon des neuf Sœurs,
Et le Géryon des Auteurs.
On doit ceindre mon front d'une triple Couronne;
Dans trois talens divers j'ai remporté le prix.

LUTECE.

C'eſt un prodige qui m'étonne.

TRISOLOGUE.

D'autres que vous en ſont ſurpris.
Je rime, je peins, je fredonne.

LUTECE.

Rimeur, Peintre, Muſicien !
Ces trois Arts réunis ſont un homme admirable.
Je vous crois ; mais je voudrois bien
En voir ici l'eſſai, ſi la choſe eſt faiſable.

TRISOLOGUE.

Je ferai mon plus grand plaiſir
De contenter votre deſir.
Commençons par la Poëſie.
Dans une Ode, ah! quelle Ode ! Ecoutez, je vous prie :
Dans cette Ode, mes vers célébrent le préſent
Que le Ciel bienfaiſant,
Vient d'accorder aux vœux de l'Europe ravie.
Le Prince nouveau né paroît en ce morceau
D'une gaîté vive & riante,
Préſage heureux des biens qui flattent notre attente.
Lucine près de lui ſatisfaite, contente,
S'applaudiſſant d'un don ſi beau,
Le met entre les mains des Fées,
Qui toutes ſe réuniſſant,
Verſent tous leurs bienfaits ſur le Héros naiſſant.
Les Beaux Arts, à l'envi, lui dreſſent des trophées.
La Diſcorde gémit de cet Aſtre nouveau,
La Douleur & la Rage éteignent ſon flambeau,
Et ſes couleuvres étouffées,
Près de l'Envie en pleurs, ſont au pied du berceau.

LUTECE.

La vérité regne dans cette image ;
Et j'approuve assez votre ouvrage.

TRISOLOGUE, *lui remettant un papier.*

Vous pouvez, à votre aise, examiner cela
Dans le manuscrit que voilà.
Venons à la peinture.

LUTECE.

Y brillez-vous de même ?

TRISOLOGUE.

Par cet échantillon léger,
Vous en allez juger.
C'est une simple esquisse, & cependant je l'aime.
Je la fis, quand la Saxe envoya dans ces lieux
Pour le Fils de LOUIS un thrésor précieux :
Ici l'Elbe, affligé de perdre sa Princesse,
Offre au Ciel mille vœux pour sa félicité ;
Là, la Seine, avec allégresse,
Sur sa rive reçoit cette Divinité.

LUTECE.

L'idée est simple & naturelle.

TRISOLOGUE.

Dans un cercle entouré de branches d'Olivier,
Le Saxon, le François, charmés de s'allier,
Se jurent pour toujours une foi mutuelle.
Dans les yeux de l'Hymen le plaisir étincele;

L'Amour, dans un maintien superbe & glorieux,
Tenant en main deux cœurs, un bandeau sur les yeux....

LUTECE.

Alte-là, s'il vous plaît, cette faute est grossiere;
Et l'erreur sur ce point trouble votre cerveau.

TRISOLOGUE.

Pourquoi donc?

LUTECE.

Il est vrai que le Dieu de Cythère,
Quand il n'est question que d'un hymen vulgaire,
Porte volontiers un bandeau;
Mais il n'en avoit point, quand, par son ministere,
L'on unit un couple si beau,
Et loin qu'il fût aveugle en cette conjoncture,
Ce digne assortiment est une preuve sûre,
Qu'avec de très-bons yeux, il avoit un flambeau.

TRISOLOGUE.

Je souscris à cette critique,
Et je corrigerai.

LUTECE.

Venons à la Musique.

TRISOLOGUE, *chante*.

Air: *A ma voisine*.

Un Esprit solide & brillant
Que Minerve illumine,
Bonté, caractere excellent,
Ame toute divine;
C'est là le portrait ressemblant
De la Dauphine.

On respecte en tous les climats
Sa céleste origine :
Mais le respect n'empêche pas
Que l'Amour ne domine
Par-tout où l'on voit les appas
De la Dauphine.

✕

Au plus haut point de la grandeur ;
Cette jeune Héroïne
Est Bergere par la candeur ;
Sous la pourpre & l'hermine
Que les Vertus ont de douceur
Chez la Dauphine !

LUTECE.

Ce n'est pas mal s'en acquitter ;
Par ce dernier talent, vous pouvez m'être utile.

TRISOLOGUE.

J'ai fait encore un Vaudeville,
Permettez-moi de le chanter.

Air : *L'Amant frivole & volage.*

Phœbus, prête-moi la lyre
Que touchent tes favoris ;
Les sons que je vais produire
Sont à la gloire du Lys.
De sa beauté souveraine
Tout doit recevoir la Loi.
Des fleurs la Rose est la Reine ;
Mais le Lys en est le Roi.

✕

Lorſque le Soleil ſe léve,
Le Lys s'ouvre à ſes ardeurs;
Par ſon ſecours, il s'éléve
Sur toutes les autres fleurs.
Du Lys la candeur extrême
Le rend cher aux Immortels;
Il obtient l'honneur ſuprême
De briller ſur leurs Autels.



Celui qu'a produit l'Automne
Dans le jardin des BOURBONS,
Par l'éclat qui l'environne,
Fait refleurir nos vallons.
Que de jeux il fait éclore!
Quels tranſports il fait ſentir!
Si l'Aurore pleure encore,
Ses larmes ſont de plaiſir.



Par ſon aſpect, il anime
Tous les Arts, tous les Talens;
L'Echo de la double Cîme
Retentit des plus doux chants.
Que de Muſes empreſſées
Lui conſacrent leurs écrits!
Et que l'on voit de penſées
Croître à l'ombre de ce Lys!

LUTECE.

Vous n'avez point un mérite ordinaire ;
J'aurois tort de vous négliger.

TRISOLOGUE.

Que faut-il enfin que j'espere ?

LUTECE.

Tous vos talens ont sçu me plaire ;
Et je vous promets d'y songer.

SCENE IV.

ARLEQUIN, *yvre*, LUTECE.

LUTECE.

CElui qui vient à moi me paroît Étranger.

ARLEQUIN.

Aujourd'hui, par toute la France,
Chacun fait éclater son zèle à sa façon ;
Les uns par la chanson,
Les autres par la danse ;
Moi, c'est en avalant
De ce jus excellent.
Le verre & la chopine
Sont les seuls instrumens dont je sçais faire emploi ;
Tandis que l'on chante, je bois
Tandis qu'on illumine,
Je m'enlumine, moi.

LUTECE.

La dose me paroît complette.

ARLEQUIN.

Paris, ma foi, Paris est un pays bien bon.
Tout logis est une buvette,
On y danse en toute maison;
Buffets & tables sont par terre,
Les cruches tiennent lieu de verre,
Les tonneaux servent de flacon.

(*A Lutece qu'il apperçoit.*)

(*à part.*)

Madame.... Elle est vraiment fort honnête & civile.
Voulez-vous bien me dire où Madame la Ville
Pourroit être présentement.

LUTECE.

Que voulez-vous? C'est moi.

ARLEQUIN.

Je veux, Madame,
Du meilleur de mon ame,
Vous faire compliment.

LUTECE.

(*Il va pour l'embrasser.*)

Faites.... Arrêtez de grace.

ARLEQUIN.

Aux Dames peut-on faire un compliment meilleur?

LUTECE.

Une ſi vive ardeur
N'eſt pas trop à ſa place.

ARLEQUIN.

Moi, je ſuis joyeux tous les jours.
Mais aujourd'hui ſurtout, je ſens tant d'allégreſſe;
J'ai tant de joie & dè tendreſſe,
Que mon cœur ne peut plus en arrêter le cours.
Tenez, dans ce moment, ſi je ſuivois la flamme
Du feu ... de l'ardeur ... de mon ame,
J'embraſſerois, je crois, la Ville & les Fauxbourgs.

LUTECE.

Eſt-ce-là, dites-moi, tout ce qui vous amene?

ARLEQUIN.

Je viens auſſi, ma belle Reine;
Je viens, oui, par ma foi, je vien
Vous rendre tout à l'heure....

LUTECE.

O Ciel! qu'allez vous faire?

ARLEQUIN.

Ne vous mettez point en colere:
Je viens vous rendre grace, & vous montrer combien
J'ai de plaiſir à voir avec quel zele & comme....

LUTECE.

Mais qui donc êtes-vous?

ARLEQUIN.

Je ſuis un honnête homme;

Qui

Qui roule par le Monde.

LUTECE.

Oh ! oui, je le vois bien.

Bacchus vous a fait part tantôt de ses largesses.

ARLEQUIN.

Bacchus ! ... J'ai le cœur franc & droit comme le vin

Que j'ai bu.

LUTECE.

Quel métier faites-vous donc enfin ?

ARLEQUIN.

Ce que je fais ? Parbleu, je fais, je fais....

LUTECE.

Des esses

Proprement.

ARLEQUIN.

J'ai bu des santés,

Tant, tant....

LUTECE.

Que la vôtre chancele.

ARLEQUIN.

Pour me le reprocher, la cause en est trop belle.

LUTECE.

Quelle est-elle ?

ARLEQUIN.

Écoutez.

On m'a fait ce matin, dans certaine Cantine;
Boire à toutes les qualités
De notre charmante DAUPHINE.
Pourquoi tant d'attraits, tant d'appas
Se trouvent-ils chez la Princesse ?
Vous voyez bien qu'en pareil cas
On ne peut éviter l'ivresse.

LUTECE.

D'accord, mais il ne convient pas
De s'en donner avec outrance.

ARLEQUIN.

Dans les évenemens d'éclat & d'importance
Je ne puis modérer l'excès de mon ardeur.
Tenez, quoiqu'Etranger, je suis, en conscience;
Le meilleur François de la France,
Et j'ai des fleurs de Lys tout plein, tout plein le cœur.

LUTECE.

Ce sentiment l'excuse.

ARLEQUIN.

Adieu, Madame.
Le zèle m'enflamme
Si fort,
Que j'ai besoin encor
De rafraîchir mon ame.

(*Il sort.*)

LUTECE.

Ce que je vois ici contente mon desir.
Allons en d'autres lieux chercher même plaisir.
J'espére que par-tout je trouverai des marques
De ce fidéle amour que mes bons Habitans
Eurent toujours pour leurs Monarques,
Et qu'ils conserveront jusqu'à la fin des tems.

SCENE V.

Madame ARGANTE, *ses deux enfans*, VIROSOLI, *Précepteur.*

VIROSOLI.

Madame Argante, ayez quelque égard, je vous prie.

Madame ARGANTE.

Non, non, Monsieur Virosoli,
Non.

VIROSOLI.

Vous avez toujours aimé votre Patrie.
Pouvez-vous la mettre en oubli ?

Madame ARGANTE.

Je la chéris toujours de l'ardeur la plus tendre.

VIROSOLI.

Daignez donc m'écouter.

Madame ARGANTE.

Je ne veux rien entendre.

VIROSOLI.

Vingt personnes vous ont appris
Que la Jeunesse de Paris,
Dans ce beau jour, doit aller rendre
Ses devoirs au jeune Louis.
Est-ce que votre Fille, ainsi que votre Fils,
A ce commun bonheur n'ont pas droit de prétendre?
Les tiendrez-vous toujours enfermés au logis?

Madame ARGANTE.

Leur âge tendre, & leur foiblesse,
Je vous l'ai déjà dit, m'inquiétent sans cesse.

VIROSOLI.

Vous les avez pourtant flattés de quelque espoir;
Et vous leur avez dit, en bonne compagnie,
Qu'aussitôt qu'ils pourroient sçavoir....

LA PETITE FILLE.

Oui, depuis ce tems-là, sans cesse j'étudie.

LE PETIT GARÇON.

Maman, j'ai fait tout mon devoir.

VIROSOLI.

Ils sçavent tout... jugez-en par vous-même.
(*Au petit Garçon.*)
Monsieur, devant Madame expliquez votre Thême.

LE PETIT GARÇON, *tirant un papier de sa poche, lit tout doucement.*

Mon Précepteur,

Si ma bonne Maman l'ordonne,
Avec ma Sœur,
Et sa très-estimable Bonne,
Qu'on nomme Madame Simonne;
Pleine d'honneur,
A la Cour aujourd'hui conduiront ma personne.

Madame ARGANTE.

C'est-là son Thême?

VIROSOLI.

Oui.

Madame ARGANTE.

Vous excellez, Monsieur.
La matiére en est noble, & le style superbe.

LE PETIT GARÇON, *d'un air embarrassé.*

Mon Précepteur... mon Précepteur... c'est, c'est,
C'est le Nominatif du Verbe.

Madame ARGANTE, *le contrefaisant.*

Le Nominatif du Verbe est,
Est, est un Nigaut, un Benêt.

VIROSOLI.

(*A la petite Fille.*)
Un Benêt!... Récitez à votre chere Mere,
La Fable que pour vous ce matin j'ai sçu faire.

LA PETITE FILLE.

Lasse d'être l'effroi de tout le Genre humain,
La Chenille, un beau jour, au Dieu de la lumiere,
En ces mots, à peu près, adressa sa priere.

O vous, dont le pouvoir divin
Sçait produire sans fin
Quelque métamorphose étrange;
Soleil, délivrez-moi de mon fâcheux destin;
Faites que ma figure change,
Et qu'aux Mortels je puisse enfin
Paroître gracieuse. Elle dit, & soudain
Phœbus à ses desirs se montre favorable,
Dardant sur cet Insecte un propice rayon,
D'une Chenille épouvantable,
Il fit un joli Papillon.

VIROSOLI.

Vous trouvez cette Fable agréable & gentille?

Madame ARGANTE.

Charmante.

VIROSOLI.

A l'application.

Sur l'horison François, un nouveau Soleil brille:
Sa douce présence répand
La gaité dans chaque Famille.
L'esprit le plus fâcheux, d'aise & d'ardeur pétille.
Les fortunés rayons de cet Astre charmant
Ne pourront-ils en vous causer du changement?
Resterez-vous toujours Chenille?

Madame ARGANTE.

Vous mériteriez-bien, Monsieur le Fablier,
Qu'on vous traitât en Ecolier.
Votre Apologue est la sottise même.
Mes Enfans resteront chez moi.

VIROSOLI.

Ils doivent à la Cour réciter le Poëme
Que j'ai fait en l'honneur du Roi.

Madame ARGANTE.

Oui, s'ils pouvoient l'apprendre;
Mais pour le retenir, je croi
Qu'il faut être sorcier.

VIROSOLI.

Oh! vous allez l'entendre.

LA PETITE FILLE.

Déesse à mille voix, hâte-toi, vole, pars:
Que le nom des François, porté de toutes parts,
Soit l'amour & l'effroi du Peuple Asiatique.
Qu'ils forcent le Tartare à froncer le sourcil;
Puissent-ils occuper un jour le sein Persique,
Les flancs du Potosi, les veines du Brésil,
Les bras de l'Ocean, les côtes de l'Afrique,
Les bouches du Danube, & les deux yeux du Nil.

LE PETIT GARÇON.

Je vois le Tanaïs, & le Tigre & l'Euphrate
Se soumettre à des loix, dont la douceur les flatte.
Je vois....

Madame ARGANTE.

Non, non, cessez ; j'en ai suffisamment.

VIROSOLI.

Vous entendrez le tout.

Madame ARGANTE.

Dieux ! Quel acharnement !

VIROSOLI.

Je ne vous ferai pas grace d'une syllabe.
Je vois les Norvégiens, je vois le peuple Arabe.

Madame ARGANTE, *fuyant.*

Miséricorde ! Ciel !

VIROSOLI, *la poursuivant avec les deux Enfans & déclamant tous les trois.*

Je vois, sur les deux Mers,
Les deux aîles du Coq ombrager l'Univers,
Sous la Zone torride, & la Zone glacée.
Eh ! quelle Nation n'est pas intéressée
Au bonheur des François, Arbitres des Destins ?
Des fruits de leurs travaux les deux Mondes sont pleins :
Et le Sud & le Nord, tout devient leur Patrie.
Bien-tôt, s'ils le vouloient, au gré de leur envie,
Ils verroient leurs drapeaux dans le Camp du Grand Khan,
Et les Lys étouffer les Cédres du Liban.

Madame ARGANTE.

Maudit mâche-laurier !

VIROSOLI.

Jamais Écrits semblables
Ont-ils du Grand Corneille illustré les talens !

Madame ARGANTE, *à ses Enfans.*

Et vous avez appris des vers si détestables ?

LE PETIT GARÇON.

Oui, nous les sçavons tous.

Madame ARGANTE.

Je vous plains, mes Enfans.

LA PETITE FILLE.

Nous sçavons aussi notre danse.
De la voir, je vous prie, ayez la complaisance.

Madame ARGANTE.

Pour chasser mes ennuis, volontiers j'y consens.

(*Les deux Enfans exécutent une petite Pantomime à la fin de laquelle Madame Argante les embrasse tous deux.*

Madame ARGANTE.

Je ne puis retenir le transport qui me presse.

Mes chers petits enfans, ce jour, cet heureux jour
M'apprend tout le pouvoir du maternel amour.
Soyez sûrs à jamais de toute ma tendresse.
Comment avez-vous fait pour, en si peu de tems... ?

LA PETITE FILLE.

Notre ardeur pour le Prince, & la pressante envie
Que vous nous permissiez la douceur infinie
De lui porter nos vœux, nous a rendus sçavans.

Madame ARGANTE.

D'un si juste motif que mon ame est ravie !
Vous méritez d'être contens,
Vous le serez.

VIROSOLI, & *les Enfans.*

Vivat, nous sommes triomphans.

(On entend un prélude.)

C'est la Jeunesse qui s'avance
Pour faire un essai de leurs jeux.
Allons, mes bons amis, allons en diligence
Préparer ce qu'il faut pour partir avec eux.

(Une Troupe de jeunes gens entre sur une marche guerriere ; les Garçons sont armés d'épées nues, & d'un Bouclier aux Armes de Bourgogne ; les Filles portent des rameaux d'olivier entremêlés de roses & de lys : tous ensemble exécutent un Ballet militaire.)

SCENE VI.

DAMON, VALERE.

DAMON.

QU'AS-tu ? Quel ſouçi t'embarraſſe ?
Comme tes ſens ſont agités !
Tu ne peux demeurer en place,
Tu regardes de tous côtés.

VALERE.

Je ne puis les trouver ; ne les as-tu point vûes ?
De ces lieux tout à coup elles ſont diſparues.

DAMON.

Qui ? Quoi ? Qu'eſt-ce ? Parle-moi donc.

VALERE.

Je viens de rencontrer, près de cette maiſon,
Deux eſpéces de Villageoiſes,
Sous la conduite d'un Manant.

DAMON.

Souvent on a vû des Matoiſes
Cacher quelque deſſein ſous ce déguiſement.

VALERE.

Je ſuis bien ſûr, & je le gage,
Que celles-ci n'ont point ce défaut dans le cœur.
L'innocence paroît peinte ſur leur viſage ;
Leur front annonce la candeur.
Si je puis les trouver, il me prend une envie,
Qui flatte mon eſprit de quelque amuſement ;
Je voudrois les mener dans cette compagnie
Où nous danſons ce ſoir, c'eſt une fantaiſie....

DAMON.

Qui peut nous procurer du divertiſſement.
Quelqu'un vient.

VALERE.

Bon. Les voici juſtement.
La Brune me plaît fort.

DAMON.

Ah ! que l'autre eſt jolie !



SCENE VII.

DAMON, VALERE, Madame de la ROZANGE, *sous le nom de* THÉRESE, LISETTE, *sous le nom de* NICOLE, LE BARON DE... *sous le nom de* JACOT.

JACOT, *arrivant au milieu des deux Filles, chante.*

Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime ?*

Tous les Bourbons,
Ma foi, sont bons ;
Et v'là pourquoi j'les aime.
Tous les R'jettons
Que j'en avons
Valent la tige même.

Çà, divartissons-nous ; est-il un tems pû biau ?
En faveur du Duc de Bourgogne,
Je ne retournerons de trois jours au hamiau.
J'ons laissé l'jardinage & toute la besogne.
L'ouvrage au plaisir doit céder ;
Au jardin j'avons bian affaire :
Mais on ne peut sans crime y procéder ;
Bêcher aujourd'hui la terre,
Morgué, c'est la poignarder.

VALERE.

Abordons-les.

(*Valere salue les deux Filles qui lui répondent par des révérences.*)

JACOT.

Pour qui toutes ces révérences ?
Est-ç'que ces Messieurs-là sont de nos connoissances ?

NICOLE.

Non; mais ils sont polis, & j'devons l'être aussi.

VALERE, *à* Therese.

Vous êtes charmante.

THÉRESE, *d'un ton de niaise.*

Oh! Moi, Monsieur! grand-merci.

VALERE.

Cette ingénuité m'enchante.

DAMON, *à Nicole.*

Que je me sçais bon gré de vous trouver ici!

NICOLE, *d'un ton niais.*

Vous êt's bian obligeant.

JACOT.

Queu qu'c'est donc qu'tout ceci?
Morgué!

THÉRESE.

Faut-il avoir l'humeur si contrariante?

NICOLE.

Trait'-t-on de biaux Monſieux ainſi ?

THÉRESE.

Vraiment, n'faut pas être ſi bête.

DAMON, *à Jacot.*

Vous me ſemblez un bon vivant ;
Je veux faire avec vous connoiſſance en buvant.
Quel ſujet vous amene ici ?

JACOT.

J'ons dans la tête
Que j'y ramaſſerons d'l'argent à pleines mains.

VALERE.

De l'argent ? Je ne puis comprendre ...

JACOT.

On en jette par les chemins,
Gn'y a qu'à ſe baiſſer pour en prendre.
Laiſſez-moi faire ; allez, s'il en tombe où je s'rai,
Ç'te main-là n'eſt pas gourde, & j'vous le pincerai.

DAMON, *à Nicole.*

Pour vous, la belle Enfant, vous irez voir la Fête,
Qu'en ces lieux on apprête.

VALERE, *à Therese.*

Vous auſſi, n'eſt-ce pas ? Vos yeux ont un attrait

Qui fera plus d'une conquête ;
Vous rendrez le plaisir complet.
Si-tôt qu'on vous verra paroître,
L'Amour que vos attraits dans les cœurs feront naître.

THÉRESE.

L'Amour ! Quoi qu'c'est qu'l'Amour, & comment est-il fait ?

VALERE.

Il est fait .... comme moi.

THÉRESE.

C'est donc pour ça qu'ma Tante
M'a dit qu'l'Amour étoit un Monstre.

DAMON.

Bon.
Ma foi, votre Tante a raison.

VALERE.

Damon, mal à propos, plaisante.

DAMON, *à Nicole.*

Que je suis enchanté de ces yeux, de ce teint !
De roses & de lys quelle moisson brillante !
De grace, ma Charmante,
Donnez-moi votre belle main.

NICOLE.

Ma main ? Fi donc, Monsieu, vous m'prenez pour une autre.
Ma main n'est pas si belle que la vôtre ;
All'ne brille pas tant.

DAMON, *lui mettant une bague au doigt.*

Laiſſez-moi l'embellir.

NICOLE.

Ah! Mon guieu, qu'c'eſt joli! Plus je vois, plus j'admire...

VALERE, *à Thérese, lui préſentant une tabatiere.*

J'ai quelque choſe auſſi, ma Reine, à vous offrir.
Prenez cette boëte.

THÉRESE.

Ah! Monſieur, vous voulez rire.
Mais à quoi ç'la peut-il ſarvir?

VALERE.

Cela ſert à parler, quand on n'a rien à dire.

THÉRESE.

Vraiment, n'faut pas vous en priver.
Vous en avez trop affaire.

JACOT, *prenant la tabatiere.*

Voyons, voyons, gn'y a qu'à m'la réſarver;
Car, palſangué, je ſis las de me taire.
Quel eſt votre deſſein?

DAMON.

De les mener au Bal.

(*A part.*) Le trait ſeroit original.

THÉRESE.

Oh! Oui, dame, aujord'hi faut bian chommer la Fête.

JACOT.

Si ç'n'eſt que ça, gn'y a rian là qu' d'honnête.

THÉRESE, *à Valere.*

Sçavez-vous bian, Monſieu, que je n'danſons pas *mal*?
V'lez-vous voir?

VALERE.

Volontiers.

THÉRESE.

Vian, Nicol'.

NICOLE.

Me v'là prête;
N'vous moquez pas d'nous, dà; ça ne s'roit pas bian;
non:
Car tout ce que j'ſçavons, j'l'avons appris ſans Maître.

VALERE.

La Nature ſuffit, & vaut un Apollon.

THÉRESE.

Bon! bon! vous n'ſçavez pas? Vous en rirez peut-être?
C'eſt que j'ai fait auſſi moi-même une chanſon.

DAMON.

Une chanſon?

VALERE.

L'aurois-tu cru, Damon ?

THÉRESE.

Avant que d' danſer, la dirai-je ? Jacot ?

JACOT.

Oh ! j'vous baillons ſur ça tout privilége.

THÉRESE, *chante.*

Air ; *Le ſeul Flageolet de Colin.*

Quoiqu' je n'ſoyons pas bian coſſus ;
J'n'en avons pas moins d'zel', non ;
Nous aimons not' bon Roi Louis,
Mieux qu'ceux-là qu'ont biaucoup d'bian.
Il eſt vrai qu'je n'brillons pas, mais
J'avons ſous nos habits gris
Cent fois pus d'ſincérité qu'gn'y en a
Sous des habits tout r'luiſans d'or.

DAMON.

Cette chanſon en proſe eſt aſſez naturelle.

JACOT.

Çà, morgué, faites voir que votre danſe eſt belle.

(THERESE & NICOLE *danſent un Pas de Niaiſes.*)

DAMON, *à Nicole.*

Je n'ai rien vû de si charmant.

VALERE, *à Therese.*

Que de noblesse, quelle grace!
Ma foi, c'est un enchantement,
Permettez que je vous embrasse.

(*Il va pour l'embrasser; Jacot se met entre deux, & reçoit le baiser.*)

JACOT.

Oui-dà! c'est donc com'ça que vous les attrapez?
Dans vot' calcul vous vous trompez.

VALERE.

Ta présence nous embarrasse.

JACOT.

Plaît-il? Morgué, n'touchez pas là.
Et vous itou, laissez-moi ça.
Encor! Vous êtes bian tenace!
Ouais!

DAMON.

Retire-toi.

JACOT.

Nenni dà.
Sous ç't habit-là, i'y a du courage,
Plus qu'vous n'vous imaginez;
Si vous ne vous tenez,
Vous varrez du tapage.

NICOLE.

Mon p'tit Jacot, tout doux, tout doux.

THÉRESE.

Ces Monsieux sont si bons, pourquoi vous fâchez-vous?

VALERE, *à Jacot.*

Ou de force ou de gré, je sçaurai te résoudre.

JACOT.

Qu'est-ce que tu dis? Hem! Il a, ma foi, bon air!

VALERE.

Maraut, si tu me fais....

JACOT.

Ah! tu veux en découdre.
Attends, je vais peigner ta perruque de fer.

THÉRESE.

Messieux, j'vous supplions....

DAMON.

L'épaule lui démange.

JACOT.

Oui, oui, va, nous allons voir ça.

(Il ôte son habit, comme s'il vouloit se battre, & on voit dessous une veste de drap d'or.)

VALERE.

(Il le regarde de près.)

Qu'est-ce que cela veut dire? Ha, ha, ha, ha, ha.

L'aventure eſt étrange.
Tiens, tiens ; c'eſt le Baron.

NICOLE.

Et Madame de la Rozange.

THÉRESE.

Et Liſette avec nous.

DAMON.

Ma foi le tour eſt bon.

Mme. DE LA ROZANGE, *ci-devant* THÉRESE.

Vous avez fait une ſottiſe ;
Convenez-en, mes beaux galans.
A connoître un peu mieux vos gens,
Que cet exemple vous inſtruiſe.
Notre déguiſement eſt une liberté,
Que la Fête du jour permet & juſtifie.

LISETTE, *ci-devant* NICOLE.

Conſolez-vous, bien d'autres ont été
Les dupes de cette folie.

LE BARON, *ci-devant* JACOT, *à* VALERE.

Reprend ta tabatiere.

LISETTE, *la ſaiſiſſant.*

Oh ! cela me revient.

Madame DE LA ROZANGE.

A Monſieur dans l'inſtant je veux qu'on la remette.

LISETTE.

Madame, en vérité, ce que cette main tient
N'en sortira pas....

Madame DE LA ROZANGE.

Mais Lisette....

LISETTE.

Tout cela, s'il vous plaît, de plein droit m'appartient;
En ma qualité de Soubrette.
Pour payer ces Messieurs, je vais faire un effort;
Je sçaurai, sur ce point, me taire avec prudence.
C'est bien payer, car le silence
A mes semblables coûte fort.

VALERE.

Puisque l'occasion dans ces lieux nous rassemble;
En attendant le Bal, allons souper ensemble.

FESTE DU PEUPLE.

RONDE.

Air : *Dans le fond d'une écurie.*

ALLONS donc, la jeune fille,
Allons donc, le gros garçon;
De la meilleure façon,
Ce jour veut que l'on sautille.
Lorsque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'tout-ci, qu'tout ça fretille;
Lorsque l'on chante un Bourbon,
Faut s'trimousser tout de bon.

✕

Nicolas, avec Charlotte
Cabriole de bon cœur.
Toi, pour te mettre en himeur;
Que n'fais-tu danser Javotte?
Lorsque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'tout-ci, qu'tout-ça gigotte;
Lorsque l'on chante un Bourbon,
Faut s'en donner tout de bon.

Te v'là droit comme une parche;
Qu'fais-tu là, voisin Lucas?
Pour prendre de doux ébats,
Faut-il donc que l'on te charche?
Lorsque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'ça, faut qu'ça, faut qu'ça marche;
Lorsque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'ça marche tout de bon.

Que le salpêtre répete
Son tarrible Carillon;
Que les boëtes, le canon
Rendent la Fête complette.
Lorsque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'ça, faut qu'ça, faut qu'ça pette;
Lorsque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'ça pette tout de bon.



Le

Le fruit qu'en Automne on foule
Produit un nectar flatteur ;
Je vais, par cette liqueur,
M'arrondir comme une boule :
Lorsque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'ça, faut qu'ça, faut qu'ça coule ;
Lorsque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'ça coule tout de bon.

✕

Sortez de ce noir silence,
Bonne femme, & vous, vieillard ;
Venez tous deux prendre part
A notre réjouissance :
Lorsque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'tout, faut qu'tout, faut qu'tout danse,
Lorsque l'on chante un Bourbon ;
Faut qu'l'on danse tout de bon.

✕

Loin de nous que l'on repousse
Tous ceux qui n'sont pas en train ;
J'voulons, pour l'fils du Dauphin,
Trépigner l'herbe & la mousse :
Lorsque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'tout-ci, qu'tout-ça s'trimousse,
Lorsque l'on chante un Bourbon,
Faut s'trimousser tout de bon.

ARLEQUIN.

Tandis que la jupe vole,
Et que la danse est en train,
Les bras croisés, Arlequin
Sera-t-il comme une Idole ?
Il faut, pour fêter Bourbon,
Double & triple capriole ;
Il faut pour fêter Bourbon,
Caprioler tout de bon.

CORALINE.

Parmi vous faites-moi place,
Je vais risquer de chanter.
Je n'oserois me flatter
Que ma voix vous satisfasse :
Mais quand on chante un Bourbon ;
Faut qu'ça, faut qu'ça, faut qu'ça passe ;
Lorsque l'on chante un Bourbon,
Faut qu'ça vous paroisse bon.



COUPLETS

Chantés par Madame FAVART.

Air : *Nous nous marierons Dimanche.*

UN Enfant dodu,
Qui nous est venu
Pendant la nuit d'un Dimanche,
Rend tout joyeux ;
Tout en ces lieux
Pitanche.
Que notre cœur
En sa faveur
S'épanche.
Pour lui faire honneur,
Mon beau serviteur,
Nous nous marierons Dimanche.

✠

Cet Enfant répand
Partout de l'argent,
Pour établir des Familles ;
Il est déjà
Le bon Papa
Des Filles.
En v'là six cens,
Oh ! que d'enfans !

Vont naître !
Tous ces marmouzets
Seront des ſujets,
Qui ſerviront bien leur Maître.
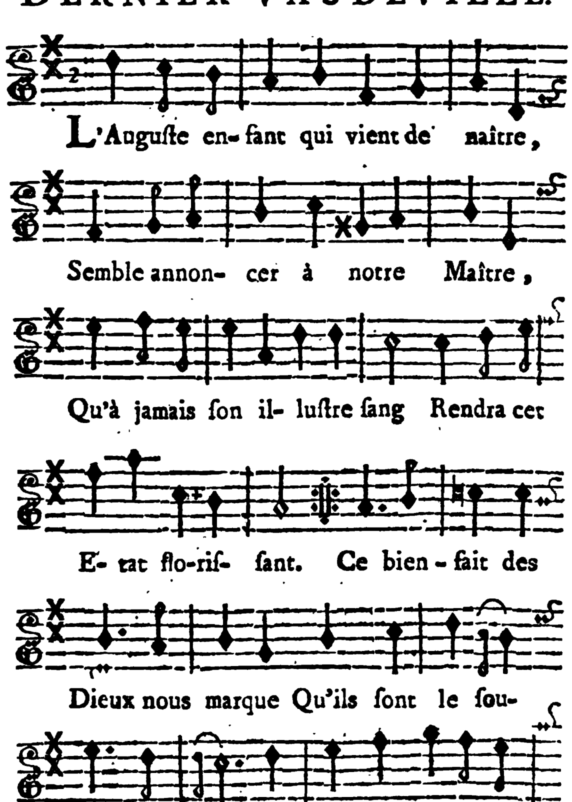
✕

Monſieur l'Gouverneur
Nous met en humeur ;
De nous marier Dimanche ;
L'argent qu'il a
Jetté de ſa
Main blanche,
Va nous fournir
De quoi rôtir
L'éclanche.
Nous ſerons contents ;
Car à ſes dépens,
Nous nous marierons Dimanche.

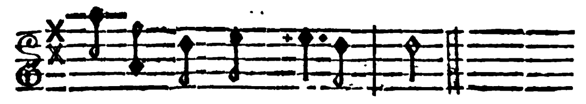
✕

Pour nous rendre heureux,
Et combler nos vœux,
Dans ce beau jour tout s'arrange ;
Tu ſoupirois,
Tu déſirois
Florange ;
Tiens, prends ſa main.
Je brûle enfin
De même.
Ton cœur eſt à moi,
Le mien eſt à toi.
Ah ! mon cher ami, que j't'aime

✕

DERNIER VAUDEVILLE.





✠

Le Dauphin qui, par sa naissance,
Causa tant de réjouissance,
Pour son Fils voit faire en ce jour
Ce que pour lui fit notre amour.
Dans les doux plaisirs il nage,
Quand il voit ceux de Paris;
Voilà, par cet avantage,
Ses Vœux accomplis.

✠

C'est par tes chaînes fortunées,
Dieu d'Hymen, que les Destinées
Sçurent former la liaison
Du François avec le Saxon.
L'heureux fruit de Joséphine
Rend ces liens affermis;
Voilà de notre Dauphine
Les Vœux accomplis.

✠

Le Prince que le Ciel nous donne
Détruit tout l'espoir de Bellone:
Il va resserrer pour jamais
Les nœuds d'une solide paix.

D'un préſent ſi ſalutaire,
Tous les peuples ſont ravis ;
Voilà de l'Europe entiere
Les Vœux accomplis.

✕

Si votre gloire vous eſt chere,
Dieux ! écoutez notre priere :
De l'Ayeul, du Pere & du Fils,
Conſervez les jours ſi chéris.
Sur ces trois points d'importance,
Si nos ſouhaits ſont remplis,
Voilà de toute la France
Les Vœux accomplis.

LA PETITE FILLE.

Meſſieurs, j'en fais l'aveu ſincere ;
Tout mon deſir eſt de vous plaire,
Pour jouir d'un ſi doux bonheur,
Je vais redoubler mon ardeur.
Si des efforts que je tente
Vos ſuffrages ſont le prix,
Voilà de votre ſervante
Les Vœux accomplis.

LE PETIT GARÇON.

Si quelque plaiſir dans la vie,
Meſſieurs, peut flatter mon envie,
C'eſt de voir mes petits talens,
Sous vos yeux, croître tous les ans.

Si je puis profiter, comme
Mon zéle se l'est promis,
Voilà du petit bon-homme
Les Vœux accomplis.

AU PARTERRE.

La critique la plus sévere,
Quand le cœur parle, doit se taire;
Chez nous il s'explique aujourd'hui:
Messieurs, devenez son appui.
Si la Piece est applaudie,
Et trouve en vous des amis,
Les Vœux de la Comédie
Seront accomplis.

FIN

Nota. La Piéce suivante a été faite en société avec M. L. ***.

LES
ACTEURS DÉPLACÉS,
OU
L'AMANT COMÉDIEN;
COMÉDIE EN UN ACTE,

Avec un Prologue & un Divertissement;

Représentée pour la première fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 14 Octobre 1735.

H v

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA VILLE DE PARIS, *personnifiée.*

LA FOLIE, *déguisée en Auteur.*

Madame DANGEVILLE.

M. POISSON.

M. DE MONT-MENY.

M. DE LA THORILLIERE.

M. FIERVILLE.

M. FLEURY.

Mlle. GRANDVAL.

M. ARMAND.

Mlle. DEHAND.

La Scene est sur le Théâtre de la Comédie Françoise.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

LA VILLE DE PARIS, M. DE MONT-MENY.

M. DE MONT-MENY.



Uoi! la Ville de Paris dans notre Hôtel! cela m'étonne. Puis-je vous demander la cause de votre visite?

LA VILLE.

Elle a pour objet vos intérêts & mes plaisirs.

M. DE MONT-MENY.

L'un & l'autre est l'unique but de nos soins; cependant nous n'avons pas toujours le bonheur de réussir.

LA VILLE.

Je ne le sçais que trop; mais dans la circonstance où je me trouve, j'ai besoin que vous fassiez un effort.

M. DE MONT-MENY.

Vous pouvez compter sur notre zele.

LA VILLE.

Vous me voyez à la veille d'être entierement abandonnée ; depuis le départ des Officiers, le beau sexe n'a trouvé d'amusement que chez les gens de Robe & les Abbés ; les vacances vont nous enlever les uns & les autres, si vous ne trouvez moyen de les retenir.

M. DE MONT-MENY.

Que faut-il faire pour cela ?

LA VILLE.

De l'excellent, ou du bisarre.

M. DE MONT-MENY.

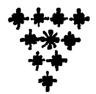
L'alternative est embarrassante : le premier est au-dessus de nos forces ; le second est fort équivoque.

LA VILLE.

N'importe, il faut quelquefois risquer.

M. DE MONT-MENY.

Pour vous satisfaire, Madame, nous aurions besoin de quelque cerveau de travers, de quelque Auteur Calotin.



SCENE II.

LA FOLIE, LA VILLE, M. DE MONT-MENY.

LA FOLIE, *mettant la main sur l'épaule le M. de Mont-Meny.*

Le voici. (*Considerant la Ville.*) Ah! ah! Madame vous dans ces lieux! Je suis charmé de vous y rencontrer; je vois que nous sommes inséparables.

LA VILLE.

Quoi! vous me connoissez?

LA FOLIE.

Oui, Madame, à votre Vaisseau peut-on vous méconnoître? Embrassons-nous; j'ai toujours diverti la Ville & les Fauxbourgs.

LA VILLE.

La Ville & les Fauxbourgs vous sont très-redevables.

LA FOLIE.

J'ai là (*montrant sa tête*) une ressource infinie pour vos amusemens; vous en jugerez par l'échantillon que je vous apporte.

LA VILLE.

Je suis impatiente de le voir.

LA FOLIE, *à M. de Mont-Meny.*

Allez dire à vos camarades que je les attends.

SCENE III.

LA FOLIE, LA VILLE.

LA FOLIE.

IL me semble que vous me considerez avec beaucoup d'attention.

LA VILLE.

Je regarde si je ne reconnoîtrai pas en vous les traits de quelques-uns de mes Auteurs; mais j'ai beau vous examiner, vous ressemblez à tous en général, sans en désigner aucun en particulier; votre personne est toute nouvelle à mes yeux.

LA FOLIE.

Vous me surprenez! je suis sans cesse avec vous; je préside à toutes vos actions, je gouverne toutes vos démarches; c'est moi que vous prenez pour guide, pour conseil, & vous ne me connoissez pas?

LA VILLE.

Non: quel est votre nom, votre demeure?

LA FOLIE.

Ma demeure est partout; Maisons, Palais, Bureaux, Comptoirs, tout me sert d'asyle; je loge avec la Suffisance, chez les Financiers; avec la Fatuité, chez les

…tits-Maîtres ; avec l'appétit, chez les Gascons ; au …abaret, avec les Peintres ; proche les toits, avec les …uteurs.

LA VILLE.

Et avec la Discorde, chez les Comédiens.

LA FOLIE.

C'est la vérité ; mais écoutez : sous l'habit d'un Narcisse, je me promene aux Thuilleries de cette façon. (*Elle marche comiquement.*) Tantôt, sous la figure d'une Coquette, je fais l'exercice de l'éventail, je lance un coup d'œil au Comte, je souris au Président, j'agace le Thrésorier ; une autre fois, avec la contenance d'un jeune étourdi, j'entre chez une Actrice, & voici mon début : (*Elle danse.*) Ma Reine, que vous avez de charmes ! (*Elle embrasse la Ville*) Me donnez-vous à souper ?

LA VILLE.

Tout cela me divertit, sans m'éclaircir.

LA FOLIE, *montrant sa Marotte.*

Connoissez-moi.

LA VILLE.

Eh ! quoi ! c'est la Folie !

LA FOLIE.

Elle même. J'ai pris soin d'inspirer à un jeune Auteur la piece que j'apporte ; c'est son coup d'essai. La crainte que donnent ordinairement les premieres productions, l'empêche de se faire connoître : je me suis chargée de présenter son ouvrage.

LA VILLE.

Puisque la Folie s'en mêle, je compte sûr du plaisir.

LA FOLIE.

Vous y trouverez peut-être du singulier. Mais j'apperçois les Comédiens ; voulez-vous être témoin de la façon dont ils recevront la piece ?

LA VILLE.

Non : je vais inviter mes habitans à venir prendre part au cadeau que vous leur préparez.

SCENE IV.

LES COMÉDIENS, LA FOLIE.

M. DE MONT-MENY, *à la Folie.*

J'AI l'honneur de vous présenter mes camarades.

LA FOLIE.

Messieurs, je suis votre serviteur.

M. POISSON.

Un siége à Monsieur.

Madame DANGEVILLE.

Avancez ce fauteuil.

M. DE LA THORILLIERE.

Commencez, Monsieur ; nous sommes prêts à vous entendre.



Mlle. GRANDVAL.

Je ſuis vive, prompte : ne me faites point attendre.

M. FIERVILLE.

Hâtez-vous : nous avons répétition.

M. POISSON.

Liſez diſtinctement.

M. FLEURY.

Je l'en défie, ſi nous parlons toujours.

LE PETIT GARÇON.

Quelle lenteur ! cela devroit être lû.

LA PETITE FILLE.

Vous m'impatientez furieuſement ; commencez donc.

LA FOLIE.

Point de lecture : je ſuis un Auteur au-deſſus des regles ; je prétends que ma Piéce ſoit reçûe ſans examen.

M. DE MONT-MENY.

Que dites-vous ?

Madame DANGEVILLE.

Comment ?

M. FIERVILLE.

Je ne vous comprends pas.

LA FOLIE.

Cela pourtant eſt aſſez clair.

M. DE LA THORILLIERE.

Y penſez-vous, Monſieur ?

M. FLEURY.

La proposition est absurde.

Mlle. GRANDVAL.

Quelque bonne opinion que nous puissions avoir de vous, le risque est trop grand.

LE PETIT GARÇON.

En vérité, Monsieur, vous n'êtes pas raisonnable.

LA PETITE FILLE.

Depuis que suis au Théâtre, je n'ai rien vû de pareil.

LA FOLIE.

Je n'écoute point vos discours; conformez-vous, s'il vous plaît, à mes intentions: sinon, point de Piece. J'ai fait l'ouvrage sans réflexion, je veux qu'il soit reçu sans lecture, & joué sans répétitions.

M. DE MONT-MENY.

Sans répétitions!

Madame DANGEVILLE.

Vous plaisantez.

M. POISSON.

Cela n'est pas possible.

M. FIERVILLE.

Je n'y consentirai jamais.

Mlle. GRANDVAL.

Nous avons des Juges trop éclairés: on ne nous passeroit pas cette imprudence.

LE PETIT GARÇON.

Ma réputation s'y trouveroit compromiſe.

LA PETITE FILLE.

J'ai trop d'expérience pour vous donner ma voix.

LA FOLIE, *ſe levant.*

Je me retire ; vos refus obſtinés vous rendent indignes de mes bontés. Adieu.

M. FLEURY.

Voyons ce qu'il veut nous donner.

Madame DANGEVILLE.

C'eſt peut-être du bon.

M. DE LA THORILLIERE.

Si la Piece ne nous convient pas, nous ſerons les maîtres de la refuſer.

M. FIERVILLE.

C'eſt bien dit. Monſieur, revenez, s'il vous plaît.

Mlle. GRANDVAL, *à la Folie.*

Vous êtes bien vif.

LE PETIT GARÇON.

Qu'on a de peine avec les Auteurs !

LA PETITE FILLE.

Quelle complaiſance il faut avoir !

LA FOLIE.

Je ſuis charmé de vous voir plus dociles, & que

M. DE MONT-MENY.

On n'a jamais rien proposé de si ridicule.

M. FLEURY.

J'en conviens ; mais il faut quelquefois se prêter aux idées de ces Messieurs.

Mlle. GRANDVAL.

Peut-être que le sort sera moins capricieux que l'Auteur.

M. POISSON.

Pour moi je jouerai tout ce qui me viendra.

LE PETIT GARÇON.

Cet Auteur-là me paroît timbré.

LA PETITE FILLE.

Sa pauvre cervelle est bien malade.

M. DE LA THORILLIERE.

Voyons ce que cela produira.

LA FOLIE.

Puisque vous voilà d'accord, ne perdons point de tems. Madame Dangeville, commencez. (*Elle tire.*) Attendez à voir votre sort que tout soit tiré. (*On tire.*) Voyons à présent les rôles qui vous sont échus.

Madame DANGEVILLE.

Lucile. A moi l'Amoureuse ! me voilà bien lotie !

M. POISSON.

Dorante. C'est apparemment l'Amoureux. (*A Madame Dangeville.*) Touchez là, je suis aussi bien partagé que vous.

M. DE LA THORILLIERE.

Le Marquis. Moi, Marquis ! suis-je d'une tournure à faire des extravagances ?

Mlle. GRANDVAL.

Lisette. Le sort répond à l'idée de l'Auteur ; il en faut passer par-là, malgré le péril.

M. DE MONT-MENY.

Léda, mere d'Helene. (*A la Folie.*) Si vous croyez que je jouerai ce rôle-là, vous vous trompez fort.

M. FLEURY.

Doris, confidente de Léda. (*A M. de Mont-Mény.*) Nous sommes bien assortis !

Mlle. GRANDVAL.

Voilà deux Acteurs placés à merveille !

M. FIERVILLE.

L'Elu, pere de Dorante : c'est un niais. Moi, je doublerai M. Dangeville ! je ne crois pas cela.

LA FOLIE, *au petit Garçon.*

A vous, petit bon-homme.

LE PETIT GARÇON.

Monsieur Mondor, pere de Lucile. (*A Madame Dangeville.*) Je serai votre papa, Madame ; allez, allez, je vous ferai obéir de la bonne sorte.

LA PETITE FILLE.

Madame Mondor. Me voilà mere, avant que d'être mariée. (*A Madame Dangeville.*) Ma petite mignone, vous serez ma fille : vous n'aurez qu'à vous bien tenir ; Je sçais comme on range la Jeunesse.

LA FOLIE.

Il me reste un rôle de Paysan; mais je m'en charge. Pour rendre la Piece plus folle, j'y représenterai Monsieur Lucas; je serai déplacé tout comme vous.

M. DE MONT-MENY.

Oh! çà, Monsieur l'Auteur, vous imaginez-vous qu'on puisse représenter votre Comédie, comme les rôles en sont distribués?

LA FOLIE.

Pourquoi non? Le Public veut du nouveau; peut-être en trouvera-t-il dans le déplacement des Acteurs.

M. FIERVILLE.

Nous ne risquerons pas une pareille nouveauté.

Madame DANGEVILLE.

Nous serions les dupes de notre complaisance.

LA FOLIE.

Rassurez-vous: je prends tout sur mon compte. Le Public m'a toujours favorisé; vous vous ressentirez tous des bontés qu'il a pour un Auteur comme moi.

M. DE MONT-MENY.

Vous ne pouvez être inspiré que par la Folie.

LA FOLIE.

Vous pensez juste; c'est elle que vous voyez sous ce déguisement. (*Montrant sa Marote.*) S'il vous reste quelque doute, qu'il s'évanouisse à l'aspect de mon sceptre.

M. POISSON.

Honneur à la Souveraine du genre humain.

M.

M. FIERVILLE.

Nous ne nous oppoſons plus à vos volontés.

LA FOLIE.

Allons, que ma Piece ſoit jouée ſur le champ.

Mlle. GRANDVAL.

Donnez-nous donc les moyens de vous ſervir auſſi promptement que vous le déſirez.

LA FOLIE.

C'eſt à quoi je vais pourvoir; les Dieux, qui m'ont privée du jugement, pour m'en dédommager, m'ont donné la mémoire & la faculté de la communiquer. (*En les touchant de ſa Marote.*) Eprouvez la vertu de la Marote; une ſimple lecture de votre rôle vous ſuffira pour le ſçavoir. Allez.

(*Les Comédiens ſortent.*)

LA FOLIE, *au* PUBLIC.

Meſſieurs, le deſir de vous plaire a ſouvent fait imaginer aux Auteurs quelque choſe de ſingulier: mais toutes les folies ne ſont pas heureuſes. Nous ſouhaitons que celle-ci vous amuſe, & que l'ardeur de notre zele faſſe excuſer notre témérité.

Fin du Prologue.

ACTEURS DE LA PIECE.

MOnsieur MONDOR, *Pere de Lucile.*

Madame MONDOR.

DORANTE, *Fils de l'Elu, Amant de Lucile.*

LUCILE, *Amante de Dorante.*

LE MARQUIS DE BOIS-SEC, *Frere de l'Elu.*

L'ELU DE BEAUJEU, *Pere de Dorante.*

LÉDA, *Mere d'Hélene, Reine de Sparte.*

DORIS, *Confidente de Léda & d'Hélene.*

LISETTE, *Suivante de Lucile.*

LUCAS, *Jardinier de Monsieur & de Madame Mondor.*

La Scene est à la Maison de Campagne de Monsieur & de Madame Mondor, proche Lyon.



LES ACTEURS DÉPLACÉS, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LUCAS.

LUCAS.



Ous v'là fort à propos, Mamselle Lisette.

LISETTE.

Que me veux-tu, Lucas ?

LUCAS.

Vous savais bian que Monsieur Dorante nous a ce

matin graiſſé la patte pour nous engager à parler de ſon amour à Mamſelle Lucile ?

LISETTE.

Oui, Lucas.

LUCAS.

Vous ſavais bian que nous ne li en avons pas encore ouvart la bouche.

LISETTE.

L'occaſion ne s'en eſt pas offerte.

LUCAS.

Vous ſavais bian itou que je ne ſavons pas trop ſi ce Monſieu Dorante eſt tel qu'il nous le paroît.

LISETTE.

Oh ! je ne doute point de ſa probité : elle eſt peinte ſur ſon viſage ; il a l'air & la maniere d'un homme de naiſſance.

LUCAS.

Ça eſt vrai, Mamſelle Liſette ; mais, morgué, y a des perſonnes qui avont des philozomies ſi trompeuſes !

LISETTE.

Je n'ai ſur Dorante aucun fâcheux ſoupçon.

LUCAS.

Tant mieux. Oh ! çà, Mamſelle Liſette, vous ſavais bian tout ce que je venons de vous dire ; mais, ventrebille, vous ne ſavais pas tout.

LISETTE.

Que ſçais-tu donc encore, Lucas ?

LUCAS.

Regardez-moi bian fixiblement : à marveille ! Devinez-vous queuque chose ?

LISETTE.

Non. Que veux-tu dire ?

LUCAS.

Vous ne devinais rian ! Vous me trompais, Mamselle Lisette : vous êtes trop éveillée, trop feine, pour ne pas var que je sommes épardument amoureux de vous.

LISETTE.

Quoi ! tu m'aimes ?

LUCAS.

La tête m'en torne. Mais votre surprise est-elle de joie ou de tristesse ?

LISETTE.

Vraiment, Lucas, elle est de joie.

LUCAS.

Alle est de joie ! me v'là le plus heureux Jardinier du Village : apprenais que depis longtems je renfarmions st'amour-là, & que sans stilà de Dorante je n'aurions jamais osé vous dégoiser. Tatigué ! que je vians de me tirer une tarrible épeine du pié ! Vous m'aimais, je vous aime, & je nous aimons : queul ravissement ! Ne songeons qu'à nous bian aimer, & à conduire, chemin faisant, l'amour de Dorante à bonne fin. A ne vous point mentir, je fis un tantet coeffé de ce gentilhomme-là ; sa contenance m'a plû d'abord ; une parsonne de rian n'auroit pas une meine si revenante, des magnie-

res ſi agriables,& ne feroit pas de ſi biaux préſens. Lucile & li ſont faits l'un pour l'autre ; c'eſt un mariage conclu, & le nôtre pardeſſus le marché

LISETTE.

Tu vas bien vîte, Lucas ; ſçavons-nous ſi Monſieur & Madame Mondor ſont d'humeur à marier leur fille ?

LUCAS.

Pourquoi la garderiont-ils ? Une fille n'eſt bonne qu'à devenir femme, pis à rendre ſon mari .... que ſçais-je ?

LISETTE.

Malgré l'empire que j'ai ſur l'eſprit du pere & de la mere, je crains de voir échouer mon projet.

LUCAS.

Vous êtes trop craigneuſe ; tout ira bian.

LISETTE.

Sur quoi fondes-tu cette eſpérance ?

LUCAS.

Pargué, ſur la raiſon. Acoutez : Mamſelle Lucile n'a que ſeize ans, alle ſort du Couvent, où alle n'a pû faire d'inclination ; drès qu'alle verra Dorante, zeſte, alle en deviendra folle. Dorante ira & viendra ; il écrira, alle répondra ; le pere & la mere s'appercevront de queuque manigance ; ils eſpionneront leur fille, ils la ſurprendront cauſant, riant, folâtrant aveuc Dorante ; auſſi-tôt de faire tapage du côté des bonnes gens ; de l'autre, de pleurer, ſe lamenter, ſe déſeſperer. Qu'arrivera-t-il ? La peur de faire mourir de chagrin une fille

unique qu'ils aimont, les fra bailler dans le pagniau : on les mariera, pour faire taire les jaseurs, & je nous marierons de compagnie ; ça est clair comme le jour.

LISETTE, *riant.*

A merveille !

LUCAS.

N'en riais pas ; j'ons, morgué, sous ce chapiau-là, tout autant de çarvelle qu'y en a sous votre cornette. Ne laissons pas languir les choses, ma chere partendue ; allons faire à Lucile la preumiere ouvarture de l'amour de Dorante. Mais le vecy.

SCENE II.

DORANTE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

PARGUÉ, Monsieu Dorante, je parlions de votre affaire.

LISETTE.

Pourquoi paroissez-vous ici ?

DORANTE.

Je venois apprendre....

LISETTE.

Demeurez tranquille : vos intérêts sont en bonnes mains.

LUCAS, *tendant la main.*

Je vous sarvons de tout notre cœur.

DORANTE.

Je le crois. Mais en quel état ſont les choſes ?

LUCAS.

Tout comme ce matin.

DORANTE.

Mon impatience eſt extrême.

LUCAS.

J'allons doucement ; mais je ne nous arrêtons point.

LISETTE.

Vous ſçaurez aujourd'hui votre deſtinée.

DORANTE.

Puiſſe-t-elle s'accorder avec mes deſirs ! Je viens encore d'appércevoir Lucile ; qu'elle a de charmes ! Ah ! Liſette, ſi tu voulois, je pourrois moi-même lui déclarer que ſes beaux yeux ont fait naître dans mon cœur la paſſion la plus vive.

LISETTE.

Je lui dirai tout cela : ſortez, Monſieur, je vous en conjure.

LUCAS, *tendant la main.*

Tandis que vous nous amuſais, je n'avançons rian.

DORANTE.

Je pars ; mais, ma chere Liſette, puis-je me flatter de l'eſpérance que tu m'as fait concevoir ?

LUCAS.

N'en ayez point de doutance ; rian ne ſe fait dans la maiſon que par le canal de Liſette ; alle mene la fille, le bon-homme & la bonne femme par le nez ; alle eſt leur précepteur, leur intendant, leur maître enfin.

LISETTE.

De grace, sortez; si l'on nous surprenoit ensemble, cela nuiroit à vos affaires.

DORANTE.

Tu raisonnes sensément, Lisette; mais je crains que tu ne t'imagines que je te trompe.

LISETTE.

Je n'ai point ce soupçon.

LUCAS.

Je sommes tous deux coeffés de votre figure.

DORANTE.

Ma famille est très-connue de Monsieur & de Madame Mondor; si cette passion est agréable à la belle Lucile, je suis le plus heureux des hommes. Je ne veux devoir sa main qu'à ma tendresse: c'est ce qui m'oblige à me cacher. Mon pere sera charmé qu'en revenant d'Italie couvert de gloire, à deux lieues de Lyon, j'aie fait une conquête si digne de mon cœur.

LISETTE.

Encore une fois, sortez.

LUCAS.

Que l'zamoureux sont tenaces!

DORANTE.

Adieu; je viens d'arrêter des Chanteurs: ils préparent une Fête pour ce soir.

LISETTE.

Une Fête ! Que vous sçavez bien la façon de vous insinuer dans le cœur d'une fille !

LUCAS.

Tatigué ! que j'aurons de plaisir !

DORANTE.

Songez tous deux que votre fortune est faite, si. . .

LUCAS, *tendant la main.*

Morgué, j'y comptois bian.

(Dorante tire sa bourse.)

LISETTE.

J'entends quelqu'un.

LUCAS.

C'est notre vieille Maîtresse.

LISETTE.

Ciel ! Monsieur Mondor la suit.

LUCAS, *prenant la bourse & sortant avec Dorante.*

Et vîte, vîte, fuyais.

LISETTE, *examinant Monsieur & Madame Mondor.*

Ils me paroissent en conversation sérieuse : écoutons un moment.

SCENE III.

M. MONDOR, Madame MONDOR, LISETTE, *écoutant.*

M. MONDOR.

OUI, Madame, Lucile eſt en âge d'être pourvue.

Madame MONDOR.

C'eſt à ce deſſein-là, Monſieur, que je l'ai fait ſortir du Couvent.

M. MONDOR.

Toujours la ſympathie entre nous, ma chere petite Vieille.

Madame MONDOR.

Nous pouvons la pourvoir avantageuſement, & lui donner une dot conſidérable.

M. MONDOR.

Aſſurément. Depuis plus de quarante ans que nous ſommes enſemble, j'ai beaucoup augmenté notre fortune.

Madame MONDOR, *ſe fâchant.*

Mon œconomie n'y a pas mal contribué.

M. MONDOR.

Ne vous emportez point, m'amour : parlons d'autre choſe. Apprenez ſur qui j'ai jetté les yeux, pour en faire notre gendre.

Madame MONDOR.

N'en prenez pas la peine, ce soin me regarde ; mon choix est fait.

LISETTE, *à part.*

Je ne m'attendois pas à ce coup-là.

M. MONDOR.

Je pense que c'est moi qui dois lui choisir un époux, & celui que je lui destine, c'est notre ami Monsieur Dorimon.

Madame MONDOR.

Calmez-vous, mon poulet, c'est à lui que je l'ai promise. Mais ils sont deux freres, auquel comptez-vous la donner ?

M. MONDOR.

Au plus digne, à l'Elu.

Madame MONDOR.

Oh ! moi je la donne au Marquis ; c'est un garçon riche, galant, spirituel : je ne lui connois qu'un petit défaut, c'est d'être un peu trop prévenu en sa faveur.

M. MONDOR.

L'Elu sera mon gendre ; il n'est point fou comme votre Marquis. De plus je le regarde comme garçon ; car il ne reçoit point de nouvelles de son fils qui sert en Italie. Il est vrai qu'on prendroit l'Elu pour un bénêt ; mais je l'estime : vive les gens de robe, les richesses leur viennent en dormant.

Madame MONDOR.

Les gens de guerre sont fort au-dessus : s'ils gagnent

du bien, c'est en veillant toujours. Le Marquis a ma parole; il aura ma fille. Je suis surprise qu'il ne soit pas arrivé.

M. MONDOR.

J'attends l'Elu; c'est lui qui l'emportera.

Madame MONDOR.

Tarare.

LISETTE.

Tarare à mon tour. Vous ne sçavez tous deux ce que vous faites; c'est moi qui veux marier Mademoiselle votre Fille: elle est jeune, aimable: il lui faut un époux beau, bienfait, alerte, raisonnable; en un mot, un homme qui lui plaise. Je veux qu'elle soit sage & contente dans son ménage. Pourroit-elle l'être avec un vieux Petit-Maître, ou avec un Elu suranné, qui ne feroit auprès d'elle que ce qu'il fait à l'Audience?

M. MONDOR.

Ma mie, il y a long-tems que j'ai envie de réprimer vos impertinences.

Madame MONDOR.

Vos façons d'agir commencent à m'être à charge.

LISETTE.

Fâchez-vous tant qu'il vous plaira: je ne souffrirai point que vous fassiez des choses contre le bon sens.

M. MONDOR.

Nous vous donnerons votre congé.

LISETTE.

Vous m'en menacez; je l'accepte. Adieu.

Madame MONDOR.

Ne la renvoyons pas ; elle a du bon.

M. MONDOR.

Vous avez raiſon ; ſon affection pour nous veut que nous lui paſſions quelque choſe.

Madame MONDOR.

Oui, mon Fils ; car à notre âge nous avons beſoin auprès de nous de quelqu'un qui connoiſſe notre tempérament.

M. MONDOR.

Rappellez-la.

Madame MONDOR.

Liſette ?

LISETTE.

Plait-il, Madame ?

Madame MONDOR.

Venez-çà. Nous vous gardons : mais c'eſt à condition que vous ne vous mêlerez plus de nos affaires.

LISETTE.

Je ne reſterai qu'à condition du contraire.

M. MONDOR.

Liſette, vous.... Rentrons, ma Poule ; elle nous échaufferoit la bile.

✖

SCENE IV.

LISETTE, *seule.*

ME voilà rentrée en grace: mais je suis fort embarrassée; ces gens-ci voudront l'emporter. Dorante sera la dupe des promesses que je lui ai faites? Non. Il ne sera pas dit que Lisette aura cédé. Armons-nous de courage; n'abandonnons point Lucile: c'est une fille qui mérite d'être heureuse. La voici.

SCENE V.

LUCILE, LUCAS, LISETTE.

LUCAS.

OUI, Mamselle, j'ons queuque chose à vous apprendre qui vous rendra bian aise. Vous commençais à m'acouter. Tatigué! la douce nouvelle que j'allons vous dégoiser!

LUCILE.

Eh! bien? Qu'est ce, Lucas? Parle donc.

LUCAS.

Un gaillard bian torné, qu'an nomme un Amoureux, perd l'esprit en votre faveur.

LISETTE.

Ah ! Lucas, il y a bien d'autres nouvelles. Que je vous plains, ma chere Maîtresse ! Vous allez devenir la femme d'un époux ridicule ; Monsieur & Madame Mondor s'accordent sur ce point : ils ne sont en dispute que sur la préférence.

LUCAS.

Quelle trahison ! Oh ! pargué, la parférence est pour stilà que j'avons à vous bailler ! Dame ! c'est du nanan ; demandais à Lisette : j'ons tous deux commission de vous en marmoter queuques paroles.

LISETTE.

Oui, Mademoiselle, vous êtes adorée d'un Cavalier tout charmant, & je me suis chargée de vous faire agréer sa respectueuse passion.

LUCILE.

Vous êtes bien hardie, Lisette, de me faire une pareille proposition. Apprenez que ce seroit à mes parens à disposer de mon cœur.

LISETTE.

De la main passe ; le cœur n'est pas de leur compétence.

LUCILE.

Non ; puisque le mien s'est donné sans leur aveu.

LUCAS.

Adieu notre forteune.

LISETTE.

Mon étonnement est extrême ! Quoi ! depuis huit

jours que vous êtes ſortie du Couvent, vous avez toujours été renfermée dans cette campagne, vous n'y avez vû que vos parens ou vos domeſtiques, & votre cœur n'eſt plus à vous ?

LUCAS.

Bon ! Mamſelle aura fait queuque ſonge.

LUCILE.

L'aimable illuſion, ſi c'en eſt une ! Je ſoupire ſans ceſſe, je ſens de douces émotions ; mille idées charmantes rempliſſent mon eſprit ; mon ame eſt toujours agitée, & rien n'eſt ſi agréable que ſon agitation. Je m'imagine, Liſette, que tout cela ne peut être que l'effet d'une paſſion naiſſante.

LUCAS.

Pargué, vous rêvais bian farme.

LISETTE.

Une paſſion naiſſante ! (*A part.*) S'aviſeroit-elle d'aimer Lucas ? (*Haut.*) Daignez m'éclaircir ce myſtere.

LUCAS, *à part.*

Je ſommes aſſez biau garçon ; peut-être....

LUCILE.

Ma vûe s'eſt fixée ſur le jeune homme le plus aimable ; ſes yeux, en dépit de moi-même, ont enlevé mon cœur.

LISETTE, *à part.*

C'eſt Lucas.

LUCILE.

Il ignore mon amour ; mais il m'a fait comprendre le ſien par des regards ſi touchans, que je ne dois point douter de la violence de ſes feux.

LUCAS, *à part.*

J'ons toujours les yeux fur elle ; c'eft pour nous qu'alle en tiant.

LISETTE.

Faites-moi du moins le portrait de votre Amant.

LUCILE.

Il a la taille de Lucas.

LUCAS, *à part.*

Alle m'adore. (*Haut.*) Mamfelle, nommaïs-nous le fortuné mortel qui vous infpire tant d'amour ; morgué, je n'en ferons pas ingrat, je fçaurons nous taire.

LISETTE, *à part.*

L'aimeroit-il auffi ?

LUCILE.

Comment le nommerois-je ? Hier pour la premiere fois je le vis fe promener autour de notre maifon ; je l'ai revû ce matin : c'eft tout ce que je puis t'en apprendre.

LISETTE, *à part.*

Je refpire.

LUCAS, *à part.*

Que me v'là camus !

LISETTE.

Vous aimez Dorante, celui de qui nous avions à vous parler.

LUCILE.

Quoi ! ma chere Lifette, je ferois affez heureufe pour avoir le cœur prévenu pour celui qui te preffe de m'inftruire de fes feux !

LUCAS.

Il vous aime comme un pardu ; mais ce n'est pas tout, il faut bailler un croc-en-jambe à vos autres amoureux.

LUCILE.

Comment s'y prendre ?

LUCAS.

Ça n'est pas mal-aisé ; dites-leur que, si l'un d'eux est assez osé pour vous épouser maugré vous, vous l'y ferez var biau jeu ; que vous ferez ceci d'un côté, que vous ferez ça de l'autre ; que vous dépenserez par-ci, que vous aurez des Amans par-là. Bref, mentez-leur biaucoup, en attendant que vous pissiais rendre tout ça vrai.

LISETTE.

J'imagine un sûr moyen.

LUCAS.

Chut ; j'avise Monsieur Dorante. (*A Dorante.*) Ja-fais tout votre bian-aise ; moi, je vas faire le guet de peur de surprise.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

DORANTE, LUCILE, LISETTE.

LUCILE, *bas à Lisette.*

AH ! Lisette, pourrai-je cacher mon trouble ?

DORANTE.

Madame, je ne ſerois pas excuſable de m'offrir à vos yeux, ſans avoir l'honneur d'être connu de vous, ſi je n'y étois amené par l'eſtime la plus parfaite, & l'amour le plus tendre.

LISETTE.

En faveur de vos ſentimens, on excuſe votre témérité.

DORANTE.

Hier, Madame, dès que mes regards eurent rencontré les vôtres, de ſi charmans tranſports s'emparerent de mon ame, que mon cœur fut auſſi-tôt plus à vous qu'à moi-même.

LISETTE.

On vous apperçut; on remarqua votre trouble, il en cauſa; vous n'êtes point à plaindre.

DORANTE.

Daignez, Madame, confirmer le bonheur dont me flatte Liſette; un mot de votre belle bouche, va me rendre le plus heureux des mortels.

LUCILE.

Monſieur, je ne ſuis point faite au langage des Amans; quand même je l'entendrois, mon devoir me défend d'y répondre: cependant je vous écoute, je laiſſe parler Liſette, & mon cœur....

✕

SCENE VII.

M. MONDOR, Madame MONDOR, DORANTE, LUCILE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

TOUT eſt pardu ! veci Monſieu & Madame Mondor. (*Il ſort.*)

LISETTE, *à Dorante & à Lucile.*

Ne paroiſſez point embarraſſés, je vous tirerai de ce pas-ci.

M. MONDOR.

Que demande Monſieur !

LISETTE, *bas à Monſieur & à Madame Mondor.*

Faites-lui des politeſſes ; c'eſt un homme d'importance. (*Haut.*) Monſieur eſt Philoſophe, Poëte, Muſicien, Robin, Officier, Médecin, Petit-Maître ; il eſt tour à tour poli, groſſier, galant, brutal, ſpirituel, ſot, amuſant, ennuyeux, doux, grondeur, généreux, ingrat, magnifique, avare, vertueux, débauché, Ecolier, Précepteur, Pere, Fils, Maître, Valet, &c.

M. MONDOR.

Quel diable d'homme eſt-ce donc là ?

LISETTE.

Un Comédien. On l'envoye vous donner une Fête ; vous devinez de quelle part ?

Madame MONDOR.

C'est de celle du Marquis ; cela n'est point douteux.

M. MONDOR.

Non, non, Madame ; c'est de celle de l'Elu. (*A Dorante.*) En quoi consistera votre divertissement ?

DORANTE.

En danses, en chants. (*A Lisette.*) Tu as de l'esprit.

Madame MONDOR.

Je voudrois quelque morceau tragique : j'ai du plaisir à pleurer.

M. MONDOR.

Oui : vive la Tragédie ! On y fait ronfler les vers ; les Acteurs ouvrent de grands bras, ils roulent les yeux, ils crient comme des possédés ; c'est-là ma fureur.

DORANTE.

Il m'est impossible, Monsieur, de vous contenter : je n'ai amené que des Danseurs, des Chanteurs, & des Symphonistes.

LISETTE.

On ne vous demande que quelques lambeaux.

Madame MONDOR.

Faites comme vous l'entendrez ; mais je veux du tragique.

M. MONDOR.

J'en veux aussi.

DORANTE, *à Lisette.*

Quel embarras !

LISETTE, *bas à Dorante.*

Voulez-vous les contredire ? C'est la premiere fois que je les vois d'accord. (*Haut.*)Donnez-nous l'enlevement d'Helene ; c'est une petite Tragédie en cinq Scenes, il ne faut que trois Acteurs pour la représenter ; d'ailleurs on vous passera bien des choses en faveur de l'impromptu.

DORANTE, *bas à Lisette.*

Y penses-tu ?

LISETTE, *bas.*

Vous devez connoître cette Piece.

DORANTE, *bas.*

Oui, mais....

LISETTE, *haut.*

Chargez-vous du rôle de Ménélas.

DORANTE.

Je n'ai point d'habit convenable, sans cela....

M. MONDOR.

Je vous en promets un ; j'ai encore celui qui me

ſervit jadis à repréſenter Samſon dans la Tragédie de mon Collége. (*A Madame Mondor.*) Je n'avois que quinze ans alors.

Madame MONDOR, *à Dorante.*

Vous ne pouvez plus reculer.

LISETTE.

Allez vous préparer.

SCENE VIII.

M. MONDOR, Mme. MONDOR, LUCILE, LISETTE.

M. MONDOR.

MOnſieur l'Elu veut nous prouver qu'il eſt encore galant.

Madame MONDOR.

Quelle erreur ! cela ne peut venir que du Marquis.

LISETTE.

Pour terminer le differend, accordez Mademoiſelle à celui qui donne le Cadeau.

M. MONDOR.

Je le veux bien. (*A part.*) Elle en ſera la dupe.

Madame MONDOR.

J'y conſens. (*A part.*) Qu'il eſt aveuglé ! (*A Lucile.*)

Le

Le Marquis triomphera ; préparez-vous, petite fille, à le bien recevoir.

LUCILE.

Vous ferez contente.

M. MONDOR, *à Lucile.*

Vous épouferez l'Elu, fongez que je le veux.

LUCILE.

Puifque je dois appartenir à celui qui donne la fête, foyez fûr de mon obéiffance.

M. MONDOR.

Fort bien.

Madame MONDOR.

L'évenement fera voir qui fe trompe de nous deux.

M. MONDOR.

C'eft bien dit ; rentrons, ma poule ; allons nous repofer en attendant le divertiffement.

SCENE IX.

LUCILE, LISETTE, LUCAS.

LUCAS.

VEcI venir un homme bian vétu, qui m'a l'air d'être un de vos époufeux.

LISETTE, *mettant fon tablier à Lucile.*

C'eft apparemment le Marquis ; il ne vous connoît pas ?

LUCILE.

Non. Mais comment l'éconduire?

LISETTE.

Laiſſez-moi faire. Vous êtes une novice ſans expérience ; mettez mon tablier, je paſſerai pour vous.

LUCAS.

Queulle manigance.

LUCILE.

Fais ce que tu voudras, je conſens à tout.

LISETTE.

Vous voilà ma Suivante. Liſette ! un miroir. Je ſuis bien mal coëffée aujourd'hui. Raccommodez ce ruban : vous ôtez mon rouge, vous me piquez : que vous êtes gauche ! il faut que je faſſe tout moi-même. Lucas, vas travailler à ton jardin.

LUCAS.

Nennin, morgué, je reſterons : vous avais biau faire la Maitreſſe, vous êtes toujours Liſette. L'original approche ; je voulons voir notre Comédie.

SCENE X.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE, LUCAS.

LE MARQUIS, *à Liſette.*

LA brillante perſonne ! quels yeux vifs ! Je ne comptois trouver qu'une figure bourgeoiſe, & je vois un air charmant, des graces, des manieres : par-

bleu ! je suis homme à bonnes fortunes jusques dans le mariage.

LUCAS.

Il contrefait à marveille le jeune homme.

LUCILE.

Vous êtes Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Oui, mon enfant. Tu es gentille.

LUCILE.

Vos façons nobles & galantes m'ont fait vous deviner d'abord.

LE MARQUIS, *tirant sa bourse.*

Tu m'as deviné, friponne ! Je dois récompenser ta pénétration ; j'aime les Soubrettes qu'on peut soupçonner d'avoir de l'esprit.

LUCAS.

J'ons itou queuque bon sens : drès qu'on vous a nommé, zeste, j'ons deviné que vous étiez Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS, *à Lucas.*

Pour un Paysan, tu as une assez jolie physionomie. (*A Lisette.*) Pardon, Madame, si je me suis distrait un moment du soin de vous admirer. Que vous m'annoncez de félicité ! Je sens couler dans mon cœur le doux poison de l'amour. (*Lisette fait des révérences*) Tout en vous m'enchante : mais j'ai un scrupule, c'est de vous épouser ; vous méritez d'être adorée.

LISETTE.

En vérité, Marquis, vos airs de cour, vos façons aisées, & ces jolis riens, que vous débitez si galamment, me divertissent. Vous comptiez ne trouver en moi qu'une simple bourgeoise, qu'une Agnès ; vous trouvez une fille qui joint de l'esprit à des charmes. Votre opinion gagne beaucoup à tout cela. Je suis fort du goût d'être adorée ; vous m'en trouvez digne : eh! bien, un hommage ne peut me déplaire ; je vous reçois au nombre de mes adorateurs.

LE MARQUIS.

Cet avantage me flatte infiniment.

LUCAS, *A Lisette.*

Veci l'autre épouseux ; je sommes pardus.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel sujet amene ici mon frere ? Éloignons-nous un peu pour l'apprendre.

LISETTE, *à part.*

J'ai besoin de tout mon esprit ; je forme un projet. (*A Lucile.*) Écoutez. (*Elle lui parle bas.*)

LUCILE.

Laisse-moi faire, je vais te seconder.



SCENE XI.

L'ELU, & *les Acteurs précédens.*

L'ELU.

LAQUELLE de vous deux est Mademoiselle Lucile ? que je lui fasse la révérence.

LUCAS.

Qu'il a l'air & le ton gniais !

LISETTE.

C'est moi, Monsieur ; peut-on s'y méprendre ? (*A Lucile.*) Lisette*, vas promptement où tu sçais.

(*Lucile sort.*)

L'ELU.

Oh ! je me doutois bien que c'étoit vous ; mais je voulois en être assuré par votre jolie bouche. Sans doute que vous ne me connoissez pas, puisque vous ne m'avez jamais vû. Je me nomme Monsieur Dorimon, Ecuyer, revétu de l'honorable charge d'Elu. (*Appercevant le Marquis.*) Oh ! oh ! n'est-ce pas là mon frere ? Eh ! oui : que faites-vous céans ?

LISETTE.

Cela se devine sans peine : Monsieur vient pour m'épouser.

L'ELU.

Pour vous épouser !

LE MARQUIS.

Quoi ! mon frere, cela vous étonne !

L'ELU.

Oui, vraiment ; car, ne vous déplaise, je viens aussi pour épouser Mademoiselle ; nous voilà deux : comment ferons-nous ?

LUCAS.

Pargué, Messieurs, tirez à la courte paille.

LE MARQUIS.

Je ne crois pas que vous osiez tenter de le disputer au Marquis de Bois-sec.

L'ELU.

Oh ! ne vous flattez pas de l'emporter sur le Doyen des Elus de Beaujeu ; je suis votre cadet, mon frere, mais ce n'est pas en mérite.

LUCAS.

Eh ! morguene, Messieus, point de brit ; ça ne seroit point bian que deux freres s'entremangissiont le blanc des yeux.

L'ELU, *à Lisette.*

Tel que vous me voyez, je suis un bon parti ; je n'ai qu'un fils qui sert en Italie, & comme depuis longtems il ne m'a point donné de ses nouvelles, je crains d'apprendre sa mort : que sa perte me coûteroit de pleurs !

LUCAS.

Je pense qu'ous devez faire bian rire, quand vous pleurez.

LE MARQUIS, *à Lisette.*

Moi, je suis garçon ; & comme l'aîné de la famille, je suis encore plus riche que mon frere. Considerez-moi bien : je joins au teint fleuri d'un Abbé, la santé d'un jeune Mousquetaire. Jusqu'ici l'on m'a vû, léger comme un papillon, changer tous les jours d'objet ; mais je veux me fixer, & je compte que vous aurez cette gloire-là.

LUCAS.

Je serions bian partagés ; v'là un biau merle !

LISETTE, *au Marquis.*

Je suis fort aise de vous voir dans ces sentimens-là.

L'ELU.

Ma charge vous rendra la premiere Dame du lieu.

LUCAS.

Et sa femme le rendra le plus hupé.

L'ELU.

Quand vous m'appartiendrez, je vous suivrai partout ; je serai l'ombre d'un si beau soleil.

LISETTE.

Que vous me donnez d'empressement de porter le glorieux nom de Madame l'Elue ! Je crois que nous vivrons bien ensemble. Je vous avertis que je ne serai point de ces femmes dociles par tempéramment, qui fuyent les plaisirs par régime ; de ces indolentes statues qui ne sortent point de chez elles & craignent le froid & le chaud ; je suis la vivacité même ; je ne puis rester en place. Je veux aller, venir, recevoir grand

monde, tenir table ouverte. Vous aurez soin qu'elle soit tous les jours servie des mets les plus délicats, & jamais deux fois la même chose ; l'uniformité me feroit mourir. Nous jouerons, nous danserons, nous rirons, nous chasserons, nous concerterons. Oh ! je ferai déguerpir votre humeur taciturne, je vous en réponds. Réveillez-vous, allons, allons, de la joie.

LUCAS.

Queulle babilleuse !

L'ELU.

Pour de la joie, vous en aurez avec moi ; l'on s'étouffe de rire, dès qu'on me regarde : on est fou de moi par-tout.

LISETTE.

Je le crois, & vous, Monsieur le Marquis ?

LE MARQUIS.

Votre caractere m'enchante ; je suis, comme vous, l'ennemi juré de la solitude ; le grand monde est mon élément. Quand votre bien, que je crois considérable, sera joint à mes revenus, nous ferons la plus belle figure de notre province. Décidez entre mon frere & moi ; je pense que vous ne balancerez pas à me donner la préférence.

LUCAS.

Le moyan de balancer entre vous deux !

LISETTE.

Vous me plaisez tous deux beaucoup. Un autre peut-être vous diroit que vous ne lui convenez pas : (*A l'Elu.*)

vous, parce que vous avez l'air niais; (*Au Marquis.*) vous, parce que vous êtes déjà ſurannés : mais tout cela, Meſſieurs, vous rend charmans à mes yeux. (*A l'Elu.*) On fait ce qu'on veut d'un mari comme vous.

LE MARQUIS *rit, en regardant l'Elu.*

Hé, hé, hé, hé.

LISETTE, *au Marquis.*

Et un époux bien avancé dans ſa carriere ne fait pas languir une jeune femme, elle eſt bientôt veuve.

L'ELU *rit, en regardant le Marquis.*

Hi, hi, hi, hi.

LUCAS, *riant.*

La bonne botte qu'alle viant de leur pouſſer ! Ho, ho, ho, ho.

(*Lucile revient.*)

LUCILE, *à Liſette.*

Madame, on vous demande.

LISETTE.

Que me veut-on ? (*Lucile lui parle bas.*) Parlez haut, je n'ai rien de caché pour ces Meſſieurs.

LUCILE.

C'eſt ce Lapidaire à qui vous devez dix mille francs à l'inſçu de Monſieur & de Madame Mondor.

L'ELU, *à part.*

Dix mille francs !

LE MARQUIS, *à part.*

Diable !

LISETTE.

Il eſt bien exact; ſon billet n'eſt échu que de ce matin.

LUCILE.

Votre Marchand d'étoffes est aussi là.

L'ELU, *à part.*

Quelle dépensiere ! elle me ruineroit en moins d'un an.

LISETTE.

Qu'ils attendent ; je n'ai point d'argent.

LE MARQUIS, *à part.*

Elle est née pour être femmme de condition.

LUCILE.

Ils disent qu'ils ne s'en iront point qu'ils ne soient payés.

LISETTE.

Dis-leur que je me marie demain, & qu'ils peuvent revenir dans deux jours.

LE MARQUIS, *à part.*

Peste !

L'ELU, *à part.*

J'aimerois autant aller prendre femme à Paris.

LUCILE.

Voici deux Lettres qu'on vient de recevoir pour vous.

LISETTE.

Celle-ci est de la Présidente. Elle me demande sans doute les deux cens louis qu'elle me gagna hier sur ma parole : elle est bien persécutante. Cette autre est de la Comtesse. Messieurs, permettez-moi de la lire.

(*Elle lit.*)

» Je donne ce soir à souper, je t'y invite, ma chere
» bonne ; la compagnie t'amusera. Cinq ou six de nos

» soupirans doivent s'y rendre. Au sortir de table, nous » irons au Bal chez la Marquise. On compte sur toi ; » ne te fais point attendre. » (*Au Marquis & à l'Elu.*) Je me flatte, Messieurs, que vous me donnerez la main, & que nous ne nous quitterons pas de la nuit.

LE MARQUIS.

Je le souhaiterois, Madame, m'ais j'ai compagnie chez moi.

L'ELU.

Le dû de ma charge ne me permet pas d'avoir cet honneur. Il faut que demain je siége dès sept heures du matin.

LISETTE.

En sortant du Bal on vous y conduira.

LE MARQUIS.

Madame, je suis votre très-humble serviteur. (*A part.*) Quelle commerce ! Je m'en tiens aux bonnes fortunes.

L'ELU.

Adieu, Madame. (*A part.*) Je ne crois pas qu'on m'y rattrape. Quelle dégourdie !

LUCAS.

Quand vous revarrons-je, mes gentilshommes ?

LE MARQUIS ET L'ELU, *s'en allant.*

Nos baise-mains à Monsieur & à Madame Mondor.

SCENE XII.

LUCILE, LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

NOus en voilà débarrassés. Eh! bien, Mademoiselle, êtes-vous contente de moi?

LUCILE.

Tu es une fille impayable. Mais je ne suis pas sans inquiétude : je crains la colere de mon pere & de ma mere.

LUCAS.

Rassurez-vous. Vous êtes sous notre protection.

LISETTE.

Je vais m'informer de ce qui se passe, & voir si Dorante est prêt.

LUCAS.

Allez. Jarnonbille, veci Monsieu & Madame Mondor qui accouront.

LUCILE.

Ah! je frémis.



SCENE XIII.

M. MONDOR, Madame MONDOR, LUCILE, LUCAS.

Madame MONDOR.

COMMENT avez-vous donc reçû ces Messieurs, petite fille ?

M. MONDOR.

Il faut que vous les ayez mécontentés ; ils s'en vont sans nous dire adieu.

LUCAS.

Ils avont tort ; Mamselle Lisette & moi, j'avons fait de notre mieux pour les bian recevoir.

LUCILE.

Je leur ai parlé suivant les sentimens de mon cœur.

Madame MONDOR.

Ce sont les miens qu'il faut suivre.

M. MONDOR.

C'est à moi que vous devez obéir.

LUCILE.

Je ne puis vous satisfaire tous deux.

Madame MONDOR.

Comment, petite sotte, vous raisonnez !

M. MONDOR.

Vous osez me contredire, petite ridicule !

LUCAS.

Morgué, pour des vieilles gens, vous avez encore de bonnes poitraines.

SCENE XIV.

Les Acteurs précédens, LISETTE.

LISETTE.

QUEL vacarme ! On vous entend du village. (*Bas à Lucas.*) Amuse-les un moment, j'ai deux mots à dire à Lucile.

LUCAS.

Place, place, v'là nos Tragédiens qui venont.

LISETTE, *bas à Lucile.*

Nos Vieillards sçavent que nous les avons joués.

LUCILE.

Ah ! que m'apprends-tu ?

LUCAS.

Que ces habits de Masque leux vont bian !

SCENE XV.

MENELAS, *ou* DORANTE, DORIS, *& les Acteurs précédens assis*, GARDES.

DORIS.

QUOI ! tandis que chacun s'abandonne aux plaisirs,
Que tout semble en ces lieux prévenir vos désirs,

Vous soupirez, Seigneur ! Une tristesse extrême
Ternit sur votre front l'éclat du Diadême.
Quelle sombre vapeur vous offusque aujourd'hui ?
Doit-on voir Ménélas, victime de l'ennui,
Les génoux tremblotans, les yeux baignés de larmes ;
La main sur le visage, & le cœur plein d'allarmes ?

MÉNÉLAS, *dans l'attitude où il vient d'être peint.*

Hélas !

DORIS.

Ne tardez plus à m'ouvrir votre cœur.

MÉNÉLAS.

Daignez, ô justes Dieux, détourner ce malheur.

DORIS.

Quel malheur ? Tout ici seconde votre envie.
Dans votre heureuse Cour le Prince de Phrygie,
Pâris, mene avec lui les Plaisirs & les Jeux ;
Tous les jours sont marqués par ses soins généreux.
Aujourd'hui même encor vous sçavez qu'une Fête
Dans les vaisseaux Troyens par son ordre s'apprête :
La Reine, votre épouse, & sa mere Léda
Y doivent assister.

MÉNÉLAS.

Ciel ! que me dis-tu là ?
C'est tout ce que je crains.

DORIS.

Eh ! calmez votre peine.

MÉNÉLAS.

Ecoute, & tu verras si ma frayeur est vaine.

Tu sçais que quelquefois, las des soins de la Cour,
J'aime à me dérober à l'éclat du grand jour.

DORIS.

Je le sçais.

MÉNÉLAS.

Ce matin, dans la Forêt prochaine;
Je tenois, en rêvant, une route incertaine,
Lorsqu'un cerf en fureur, venant fondre sur moi,
Pour la premiere fois m'a fait sentir l'effroi.
J'ai frémi. Mais bien-tôt, rappellant mon courage,
J'ai saisi par le front cet animal sauvage.
Je frappe; il se débat; long-tems entre nous deux
La victoire balance, & le sort est douteux.
Il m'attaque trois fois, trois fois je le repousse,
Le sang coule à longs flots sur l'herbe & sur la mousse.
Enfin par mes efforts, prêt d'être culbuté,
Le cerf a pris la fuite, & son bois m'est resté.

DORIS.

Quoi! Vous vous arrêtez à ce foible présage!
Que la raison chez vous reprenne son usage,
Seigneur. De vains soupçons votre cœur combattu
D'Hélene, sans sujet, attaque la Vertu.
Tant d'attraits, dont le Ciel vous combla sans mesure,
Ce teint vif & brillant, cette aimable figure,
Cette taille charmante, & cet air enchanteur,
Vous rendent pour jamais le maître de son cœur.

MÉNÉLAS.

Je l'avouerai, Doris; oui, sans que je me flatte,
Certain air de grandeur dans ma personne éclate;

Le Ciel me fut propice, & les Dieux bienfaisans
Prodiguerent chez moi leurs plus rares présens :
Mais de ton sexe enfin tu connois le caprice,
Au mérite souvent il ne rend pas justice.
Pâris ! à ce nom seul mon cœur frémit d'effroi ;
Pâris s'est, par les yeux, expliqué devant moi ;
J'ai surpris ses regards attachés sur ma femme.
Doris, pour appaiser le trouble de mon ame,
Vas, cours, dis à Léda qu'elle se garde bien
Daller avec Hélene aux Vaisseaux du Troyen.

SCENE XVI.

MÉNÉLAS, *seul.*

J'Aurois mieux fait, je crois, de prendre cette peine;
Mais il est à propos qu'en Héros de la Scene,
Dans un court monologue exhalant mon dépit,
J'attende dans ce lieu qu'on me fasse un récit.
Ainsi pour quelque tems parlons-nous à nous-même.
Insensé Ménélas, quelle folie extrême
De te persuader, sur un vain incident,
Que ton honneur doit craindre un péril évident !
Mais, quoi ! dans ce moment, par un effet étrange ;
Ma tête devient lourde, & le front me demange.
Je ne puis plus douter du malheur que je crains :
Tu m'en donnes, ô Ciel, des signes trop certains.

SCENE XVII.

MÉNÉLAS, DORIS.

MÉNÉLAS.

QUoi ! déjà de retour ! Doris, quelle nouvelle ?

DORIS.

Qu'elle est terrible, hélas ! votre épouse fidelle
Dans les bras du Troyen.......

MÉNÉLAS.

Quoi ! ma femme auroit pû !...

DORIS.

Oui, Seigneur, & Pâris vous a fait....

MÉNÉLAS.

Que dis-tu ?

DORIS.

Je ne puis achever ce récit trop funeste.....
Mais j'apperçois Léda, qui vous dira le reste.

SCENE XVIII.

LÉDA, MÉNÉLAS, DORIS.

MÉNÉLAS.

O ! Noirs pressentimens ! malheur trop avéré !
Ah ! Léda, qu'avez-vous ? Sur quel ton vous pleurez !

LÉDA.

Jugez, à ce mouchoir tout trempé de mes larmes,
Du triste événement qui cause mes allarmes.
L'avez-vous pû souffrir, ô Dieux, ô justes Dieux ?
Ecoutez, en voici le détail odieux.
Le Soleil....

MÉNÉLAS.

Attendez un peu que je m'ajuste ;
Car il faut que je sois dans l'attitude auguste
D'un Monarque attentif. M'y voilà. Commencez.

LÉDA.

Le Soleil conduisoit ses chevaux harassés
Dans le sein de Thétis. La nuit avec ses voiles
Descendoit dans un char environné d'étoiles,
Quand votre épouse & moi, conduites par l'espoir
D'assister à des jeux qu'on nous pressoit de voir,
Nous allâmes au Port. Quelle image riante !
Quel spectacle flatteur nous ravit, nous enchante !
Pâris, d'un air galant, vient au-devant de nous :
Belle Reine, dit-il, cette fête est pour vous.
Venez sur mes vaisseaux ; l'Amour & la Victoire
D'un triomphe éclatant vous promettent la gloire.
Sans craintes, sans soupçons, nous y portons nos pas.
Ma fille la premiere y monte ; mais hélas !
Lorsque je veux la suivre, une main criminelle
M'arrête brusquement & me sépare d'elle.
Hélene, toute en pleurs dans les bras de Pâris,
S'agite, se débat, remplit l'air de ses cris.

MÉNÉLAS.

Qu'entends-je ? Juſte ciel ! Continuez, Madame.

LÉDA.

Une ſeconde fois pour ſauver votre femme,
Je cherche à la rejoindre. Inutiles efforts !
Un barbare Troyen, me prenant par le corps,
Me rejette à vingt pas. De ma Simarre bleue
L'inſolent, ſans reſpect, a déchiré la queue.
Ma fille cependant veut fuir, on la ſaiſit ;
Elle crie, on eſt ſourd ; elle pleure, on en rit.
Sa force l'abandonne, elle tombe abattue ;
Son raviſſeur l'enleve, & je la perds de vue.
Enfin pour le départ le ſignal eſt donné.
Déjà loin de la rive, aux vents abandonné,
Le vaiſſeau fend les flots, & le Prince de Troye,
A la honte des Dieux, y tranſporte ſa proie.

MÉNÉLAS.

Je n'ai donc plus d'épouſe ! un perfide ennemi
Poſſede en liberté le bien qu'il m'a ravi !
Tandis que pénétré d'une mortelle peine,
Je forme vainement des regrets pour Hélene :
Pâris eſt à ſes pieds ; le traître, le bourreau,
Eſt maître ... ſur mes yeux, Dieux, mettez un bandeau.

LÉDA.

Je ſens de mon côté pareille inquiétude.

MÉNÉLAS.

Peut-on à cet excès pouſſer l'ingratitude ?

Depuis l'inſtant fatal que tu vins à ma Cour,
Pour toi ma complaiſance a paru chaque jour ;
Mille égards t'ont prouvé mon amitié ſincere,
Pâris ! ingrat Pâris ! en voilà le ſalaire.

LÉDA.

N'en ſoyez point ſurpris : de ces retours piquans
La nature produit des exemples fréquens.
L'enfant devenu fort, mord le ſein qui l'alaitte ;
Le ver ronge le bois qui lui ſert de retraite,
Le lierre & le pampre étouffent leur appui ;
C'eſt-là le vrai portrait des hommes d'aujourd'hui.

MÉNÉLAS.

Encor ſi, dans l'affront qui cauſe mon ſupplice,
Le Prince des Troyens n'avoit point de complice ;
Je pourrois, à la fin, ralentir mon courroux ;
Mais, hélas ! le dirai-je ? Oui, Madame, entre nous
J'ai certaine frayeur, un noir ſoupçon m'agite.

LÉDA.

Ce diſcours, Ménélas, rend mon ame interdite.

MÉNÉLAS.

Si je puis vous parler avec ſincérité,
J'entrevois un complot, le coup fut concerté.

LÉDA.

Seigneur, vous concevez un ridicule ombrage ;
Ma fille fut toujours & vertueuſe & ſage.

MÉNÉLAS.

Comme vous, n'eſt-ce pas ?

LÉDA.

Par vos ſoupçons jaloux ;

Vous m'accusez à tort.

MÉNÉLAS.

Eh ! Léda, taisez-vous.
On sçait que Jupiter sous la forme d'un Cygne....

LÉDA.

Que me reprochez-vous ? C'est vous, époux indigne,
Qui, malgré vos sermens, tant de fois répétés,
Pour elle n'eûtes pas les égards mérités.
Si ma fille & Pâris furent d'intelligence,
Vous devez votre honte à votre indifférence.
D'un tendre & doux objet impérieux Tyran,
Vous êtes de vos maux vous-même l'artisan.
Non, non ; n'imputez point à d'autres cet outrage ;
De vos brusques humeurs c'est le funeste ouvrage.
Falloit-il, oubliant ce qu'on doit à l'amour,
Avec cette colombe en agir en vautour ?
Pour cette jeune fleur, digne d'être adorée,
Que n'etiez-vous Zéphire au lieu d'être Borée.
Voilà, traîtres époux, comme vous êtes faits,
Vous prêchez la douceur, sans l'employer jamais ;
Vous voulez être aimés, sans devenir aimables ;
Qu'on soit ange avec vous, quand vous êtes des diables.
Perfide ! sur vous-même ouvrez enfin les yeux,
Connoissez....

MÉNÉLAS, *à part.*

Le débat deviendroit sérieux.
J'ai la colere prompte ; elle a l'humeur hautaine.

AUX GARDES.

Dans son appartement, Gardes, menez la Reine.

SCENE XIX.

MÉNÉLAS, *seul.*

QUE faire dans le trouble où je sens mes esprits?
La vengeance à la main, poursuivrai-je Pâris ?
Faut-il couvrir les Mers d'une flotte nombreuse,
Interesser vingt Rois dans une guerre affreuse ?
Irai-je avec Ajax, Ulysse, Agamemnon,
Mettre Pergame en feu, tout ravager ? Non, non.
Ma honte, par l'éclat, deviendroit éternelle.
Faisons voir que notre ame est généreuse & belle.
Pour ne survivre pas à notre deshonneur,
Tuons-nous. C'est bien dit. Allons, ferme, mon cœur;
Il faut que ton secours à cet effort m'exhorte.
De son fourreau poudreux que cette lame sorte,
Frappons. Mais à propos, je suis un imprudent;
Dans cet instant je n'ai Gardes ni Confident,
Pour retènir mon bras, & saisir mon épée :
Ma trame, tout de bon, pourroit être coupée.
Rengaine, Ménélas; laisse Hélene à Pâris,
Et change prudemment ta colere en mépris.



SCENE XX. & derniere.

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS, L'ÉLU.

LE MARQUIS.

OUI, mon frere, c'eſt la Soubrette qui nous a joués ſous le nom de ſa Maitreſſe, pour favoriſer un Rival.

L'ÉLU.

Eclairciſſons-nous du fait. (*Appercevant Dorante.*) Ciel! que vois-je? Mon Fils!

LE MARQUIS.

Mon neveu! eh! en quel équipage!

M. MONDOR.

Qu'entends-je?

LUCAS.

La drôle d'aventure!

L'ÉLU.

Je te trouve, quel bonheur!

LE MARQUIS.

Apprends-nous ce que tout ceci ſignifie.

DORANTE.

Je revenois d'Italie preſſé du déſir de vous revoir. Hier paſſant par ici, j'apperçus la charmante Lucile, ſes attraits m'ont fixé, je ne puis vivre ſans la poſſeder.

LISETTE.

LISETTE.

Moi, je l'ai fait passer pour Comédien : il achevoit son rôle, quand vous êtes entrés.

LE MARQUIS, *à Lisette.*

Nous sçavons de tes nouvelles. (*A Dorante.*) Ton pere & moi nous avions, l'un à l'insçu de l'autre, formé le dessein d'épouser Lucile ; mais nous sacrifions notre plaisir à celui de te rendre heureux. Je crois que personne ne m'en dédira.

M. MONDOR.

Je consens à tout.

Madame MONDOR.

Et moi de même.

LISETTE, *à l'Elu.*

Répondez-donc.

L'ÉLU.

Je suis de l'avis de la compagnie.

DORANTE, *prenant la main de Lucile.*

Belle Lucile, rien n'égale ma félicité.

LUCILE.

Croyez qu'elle fait la mienne.

LUCAS, *à Lisette.*

Marions-nous itou, Mamselle Lisette.

LISETTE.

Tu te moques. Il me faut vraiment bien un autre mari que toi.

DORANTE.

Allons, que la Fête s'exécute.

DIVERTISSEMENT.

AIR.

En tous lieux, c'eſt la mode aujourd'hui
De jouer le rôle d'autrui.
La Soubrette fait la Maîtreſſe ;
La Bourgeoiſe, la Ducheſſe ;
Le Commis
Tranche du Marquis :
On voit prendre à la Vieilleſſe
Le ton badin de la Jeuneſſe.
En tous lieux, c'eſt la mode aujourd'hui
De jouer le rôle d'autrui.

(On danſe.)

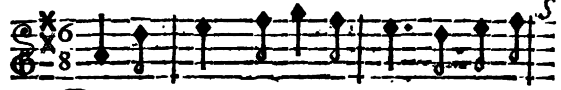
AUTRE.

L'ENFANT de Venus, chaque jour
Double l'Hymen, & fait ſon perſonnage ;
Mais par malheur ce n'eſt guères l'uſage,
Que l'Hymen à ſon tour
Faſſe le rôle de l'Amour.

✕



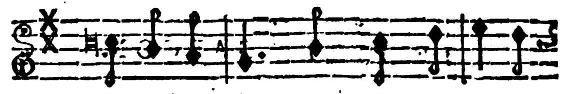
VAUDEVILLE.



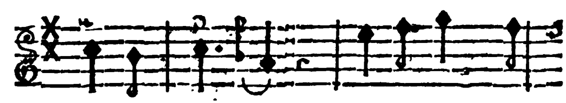
PAr-tout comme en ces cli-mats, Les Mortels



ont l'ame in-conſ- tan- te : D'un rôle on



eſt bien-tôt las, Quand long-tems on le



re- pré- ſen- te ; On ſe meurt d'en-



nui : Ce- lui d'au- trui Nous ten- te.

✠

A la toilette rends-toi,
Jeune Abbé, que l'amour captive ;
De galant fais-y l'emploi :

Mais quand le Colonel arrive,
Prends-vîte manteau,
Canne & chapeau,
Dérive.

Mlle. DANGEVILLE.

L'autre jour Colin disoit,
Que depis qu'il est en minage,
Près de sa Nicole il fait
Toujours le même personnage;
Quand jentends manti,
Par la mordi,
J'enrage.

LE PETIT GARÇON.

Avec mes petits talens
J'ai tâché de vous satisfaire,
Mais à l'âge de sept ans
Un tel rôle ne convient guère;
Peut-on, comme il faut,
Faire si-tôt
Le pere?

LA PETITE FILLE.

Avant d'avoir un Epoux,
De Maman j'ai le caractere.
Critiques, passez-le nous,
C'est un rôle assez ordinaire:
Souvent, sans mari,
L'on fait ici
La mere.

X

Pour quelqu'Objet obligeant ;
Financier, si l'amour t'exhorte,
Ne mets pas là ton argent :
Quand on le place de la sorte,
Le repentir est
Tout l'intérêt
Qu'il porte.

✕

Froids mortels, qui n'aimez rien,
Je n'ai garde de vous en croire ;
Aimer me paroît un bien,
J'en ai fait jusqu'ici ma gloire.
Oui, toujours mon sort
Fut d'aimer fort
A boire.

✕

Les pas légers & brillans
Qu'au Théâtre on fait en cadence ;
Mieux que les plus beaux talens,
Font venir l'or en abondance.
Combien dans un Char
Ont monté par
La danse !

✕

Quand un Soupirant nous dit :
Loin de vous le chagrin me ronge,
Votre beauté me ravit ;
Belle Iris, nuit & jour j'y songe :

Comment nomme-t-on
Ce doux jargon ?
Mensonge.

M. POISSON.

Sous la figure d'Amant,
Si quelque Beauté me contrôle,
Elle a tort assurément ;
Car, ma foi, je suis un bon drôle :
Peu d'Acteurs, je croi,
Font mieux que moi
Ce rôle.

FIN

DIVERTISSEMENTS

DE

PIECES FRANÇOISES

ET ITALIENNES.



DIVERTISSEMENT DES PETITS HOMMES.

AIR.
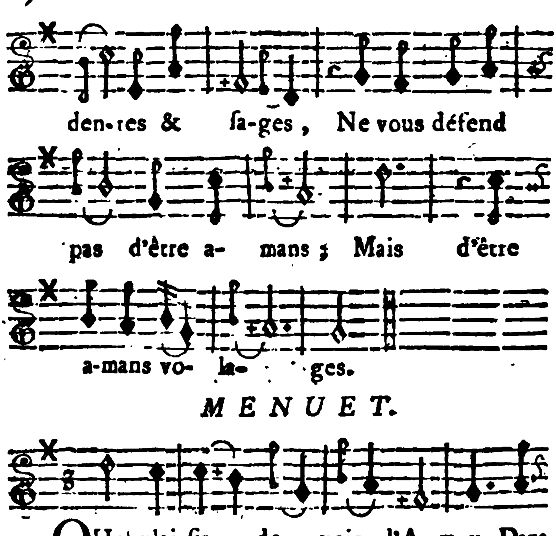
Lentement.

LIvrez vous, jeunes cœurs, au Dieu de

la ten- dreſ- ſe ; Vous pou- vez, ſans foi-
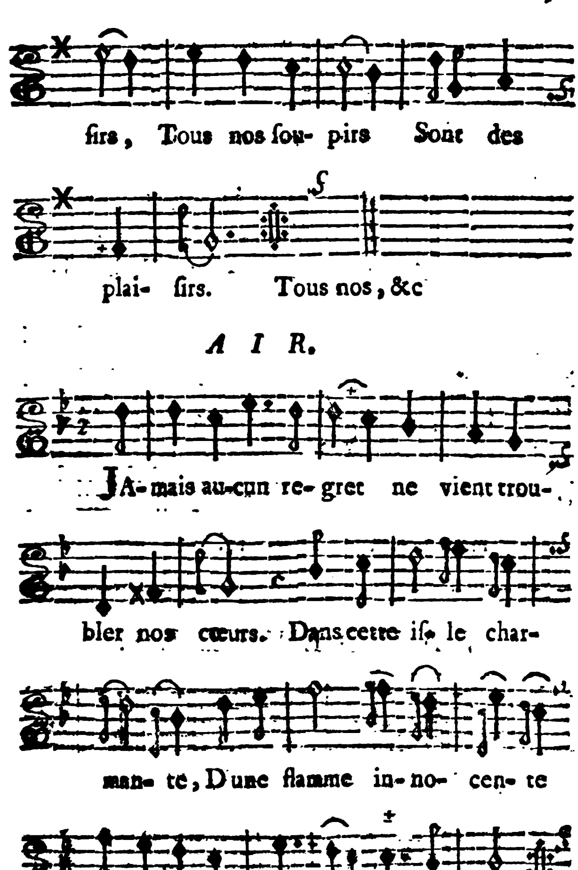
bleſ- ſe, For- mer d'amou- reux ſenti-

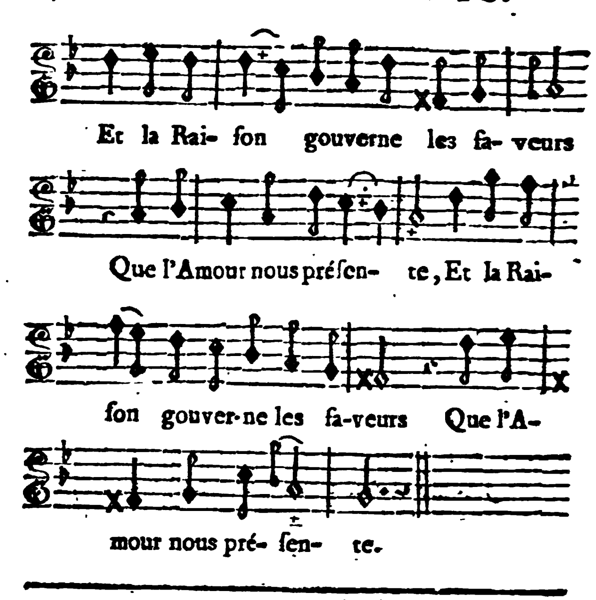
ments. La Rai- ſon, dont les loix ſont pru-


den-tres & sa-ges, Ne vous défend
pas d'être a- mans; Mais d'être
a-mans vo- la- ges.
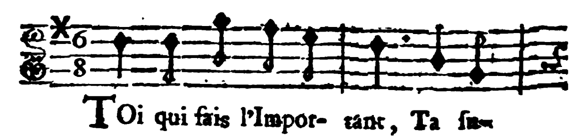
MENUET.

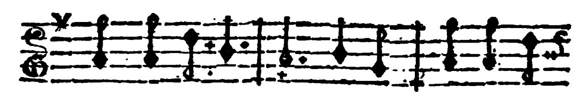

QUe plai-sir de voir l'A- mour, Dans
cet heu-reux sé- jour, A la Rai- son fai-
re sa cour! Que ses ar-mes,
Ont pour nous de char-mes! Tous nos de-


firs, Tous nos ſou- pirs Sont des
plai- ſirs. Tous nos, &c
A I R.
JA- mais au- cun re- gret ne vient trou-
bler nos cœurs. Dans cette iſ- le char-
man- te, D'une flamme in- no- cen- te
Nous éprouvons tous les ar- deurs;


Et la Rai- fon gouverne les fa- veurs
Que l'Amour nous préfen- te, Et la Rai-
fon gouver-ne les fa-veurs Que l'A-
mour nous pré- fen- te.

VAUDEVILLE.


TOi qui fais l'Impor- tant, Ta fu-


perbe appa- ren- ce, Tes grands airs, ta dé-

pen- ſe, Sé-duiſent un peuple i-gnorant;

Tu lui parois un Coloſſe, un Gé- ant.

I-ci ta grandeur ceſſe; On voit ta

pe-ti- teſſe, Ton néant, ta baſſeſſe:

Tu n'es en-fin chez la Raiſon, Qu'un pe-

tit gar- çon, Qu'un embri- on,

Qu'un Mirmi- don.

Philosophe arrogant,
Qui te moques sans cesse
De l'humaine foiblesse,
Tu t'applaudis d'en être exempt.
Dans l'univers tu te crois un géant.
Par la moindre disgrace,
Ton courage se passe,
Ta fermeté se lasse;
Tu n'es plus, avec ta raison,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embrion,
Qu'un Mirmidon.

✠

Mortel indifférent,
Qui sans cesse déclames
Contre les douces flammes
Que fait sentir le tendre enfant;
Auprès de lui, tu te crois un géant.
Qu'un bel œil se présente,
Sa douceur séduisante
Rend ta force impuissante.
Tu n'es plus, contre Cupidon,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embrion,
Qu'un Mirmidon.

✠

Qu'un nain soit opulent,
Malgré son air grotesque,

Et sa taille burlesque,
Grace à Plutus, il paroît grand ;
L'or & l'argent de lui font un géant.
Mais, sans leur assistance,
La plus belle prestance
Perd son crédit en France :
Et l'on n'est, quand Plutus dit non ;
Qu'un petit garçon,
Qu'un embrion,
Qu'un Mirmidon.

✕

Que tu semblois ardent,
Mari, quand tu pris femme !
De l'excès de ta flamme
Tu lui parlois à chaque instant.
Avant l'hymen, tu te croyois géant ;
Six mois de mariage,
De ce hardi langage
T'ont fait perdre l'usage.
Tu n'es plus, pauvre fanfaron,
Qu'un petit garçon,
Qu'un embrion,
Qu'un Mirmidon.

UN PAYSAN.

Il n'y a pas longtemps
Que j'avois la barlue.
Ma foi, j'étois bian grue !
Chez vous, Messieurs les courtisans,

Je croyois voir les plus grands des géans ;
Aujourd'hui sa lunette,
Que la Raison me prête,
Rend ma visiere nette.
Je vois dans toutes vos façons,
De petits garçons,
Des embrions,
Des Mirmidons.

AU PARTERRE.

Partisans du bon sens,
Vous, dont l'heureux génie
Fut formé par Thalie,
Nous en croirons vos jugemens.
Chez vous, des nains ne sont point des géans.
Si notre Comédie
Par vous est applaudie,
Nous craindrons peu l'envie ;
Vous contiendrez par vos leçons,
Les petits garçons,
Les embrions,
Les Mirmidons.



DIVERTISSEMENTS DE L'HEUREUX RETOUR.

I.
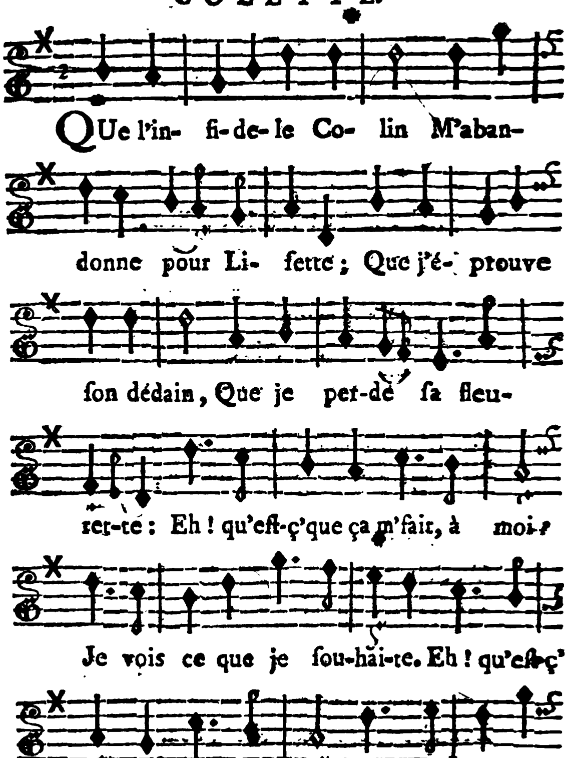
LE CARILLONNEUR.

AIR.

C'Est moi qui fais le carillon,
Je chante de cette façon:
Din, din, don, don; din, din, don, don.
Dès le matin,
Tin, tin, tin, tin,
Sur ce beau ton,
Tin, tin, ton, ton,
A mon carillon je fais dire:
Vive à jamais le grand Bourbon;
Bon, bon.
Pour sa valeur, tout le monde l'admire;
On l'aime, parce qu'il est bon,
Bon, bon, bon, bon, bon, bon,
Bon, bon:
Pour sa valeur, tout le monde l'admire;
On l'aime parce qu'il est bon,
Bon, bon, bon, bon, bon, bon.

VAUDEVILLE.


COLETTE.


QUe l'in- fi-de-le Co- lin M'aban-
donne pour Li- sette ; Que j'é- prouve
son dédain, Que je per-de sa fleu-
ret-te : Eh ! qu'est-ç'que ça m'fait, à moi ?
Je vois ce que je sou-hai-te. Eh ! qu'est-ç'
que ça m'fait, à moi, Quand je vois no-



UN JEUNE GARÇON.

Que facile à mes Rivaux,
Lison soit pour moi farouche ;
A mes soupirs, à mes maux,
Que son oreille se bouche :
Eh ! qu'est-ç'que ça m'fait, à moi ?
Plus qu'elle mon Roi me touche.
Eh ! qu'est-ç'que ça m'fait, à moi,
Quand je vois notre bon Roi ?

LISETTE.

Que la noce de ma sœur
Dans le Carnaval soit faite ;
Que l'on fasse son bonheur,
Sans songer à la cadette ;
Eh ! qu'est-ç'que ça m'fait, à moi ?
Je n'en suis point inquiette.
Eh ! qu'est-ç'que ça m'fait, à moi,
Quand je vois notre bon Roi ?

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Que tout mon champ soit battu
Par les vents & par la grêle ;
Que l'on trouve la vertu

De notre femme un peu grêle;
Eh! qu'est-ç' que ça m'fait, à moi?
Ma foi, très-peu je m'en mêle.
Eh! qu'est-ç' que ça m'fait, à moi,
Quand je vois notre bon Roi?

UNE VIEILLE.

Bien loin de mes jeunes ans,
Je sens que mon terme arrive:
Sans doute, dans peu de tems,
J'irai voir la sombre rive:
Mais qu'est-ç' que ça m'fait, à moi,
Pourvû que mon Prince vive?
Mais qu'est-ç' que ça m'fait, à moi,
Quand je vois notre bon Roi?

II.

Plusieurs Bergers & Bergeres vêtus de blanc, tenant des couronnes de laurier d'une main, & des lys de l'autre.

UNE BERGERE.

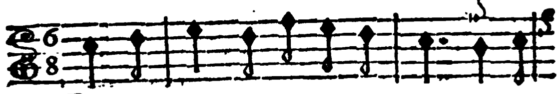
AIR: *Voulez-vous sçavoir, Mesdames?*

TOUT annonce notre Maître,
Nous n'aurons plus de soucis.
Son aspect fera renaître
Les doux Plaisirs & les Ris:
C'est par lui que l'on voit croître
Les Lauriers parmi les Lys.

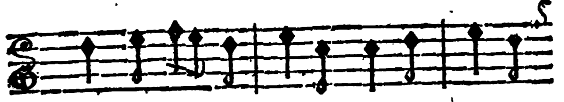
UNE AUTRE BERGERE.

Près de lui nous pourrons être ;
Tous nos vœux ſeront remplis.
Si-tôt qu'on l'a vû paroître,
Ces lieux ſe ſont embellis :
C'eſt par lui que l'on voit croître
Les Lauriers parmi les Lys.
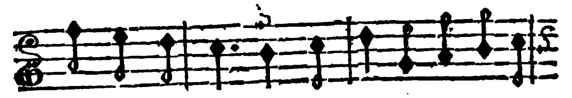
VAUDEVILLE.



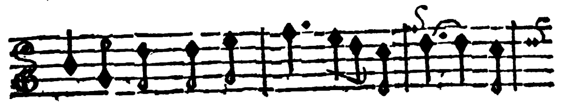
PAr nos jeux & par nos chanſons, Témoi-
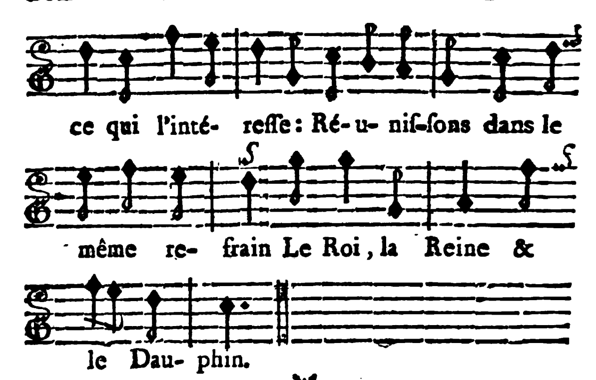


gnons notre al- le- greſſe. Le Roi charmant



que nous ſervons Pour nous eſt rempli de ten-



dreſſe. Dans ce beau jour, cé- lé- brons Tout



Chez notre Roi, tout est grandeur,
Noble orgueil, feu guerrier, vaillance ;
Chez la Reine tout est douceur,
Agrément, bonté, bienveillance ;
Chez le Fils tout est ardeur,
Respect & déférence.
Que de raisons pour célébrer sans fin
Le Roi, la Reine & le Dauphin !

Les jours de ce Roi généreux
Intéressent l'Europe entiere ;
Son sort ne pouvoit être heureux
Sans une Compagne si chere :
Au bonheur de tous les deux
Le Fils est nécessaire.
Dieux immortels, faites vivre sans fin,
Le Roi, la Reine & le Dauphin.

III.

Des Jardiniers arrivent d'un côté, & de l'autre des Jardinieres tenant des cerceaux de fleurs.

DEUX JARDINIERES.

DUO.

Guidés par le Dieu de Cythere,
Nous faisons ce qu'il nous prescrit ;
Son feu divin nous éclaire,
Et sa chaîne nous réunit.

CHŒUR.

Son feu divin, &c.

✕

O devoir, souvent tu nous causes
De l'amertume & du dépit ;
Mais les chaînes sont de roses,
Quand c'est l'Amour qui nous conduit.

CHŒUR.

Mais les chaînes, &c.

(*On danse, & les cerceaux forment des berceaux, des portiques & des galleries.*)

UNE JARDINIERE
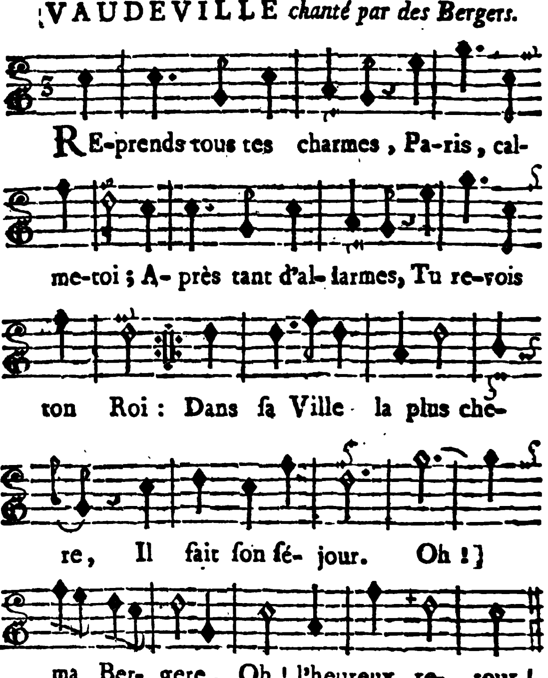
C'est en vain que les fleurs, les moissons & les fruits
Nous rendent trois saisons aimables ;
Hyver, nous te devons un présent plus exquis,
Et des plaisirs plus délectables.

UNE AUTRE JARDINIERE.

Volez, Plaisirs, que rien ne vous arrête,
Volez, secondez nos ardeurs,
Brillez, animez notre Fête;
C'est la Fête de tous les cœurs.

IV.

VAUDEVILLE *chanté par des Bergers.*



Que

Que nos Militaires
Vont dompter de cœurs !
On ne tiendra gueres
Contre leurs ardeurs ;
Ils vaincront tout à Cythere,
Comme dans Fribourg.
Oh ! . . . ma Bergere,
Oh ! l'heureux retour !

✱

L'Enfant de Cythere,
Qui, depuis ſix mois,
Triſte & ſolitaire,
Paroit aux abois,
Va bientôt, ſur la fougere,
Chanter à ſon tour :
Oh ! . . . ma Bergere,
Oh ! l'heureux retour !

✱

Pour faire des hommes,
Maint guerrier revient.
La ville où nous ſommes,
Très-fort leur convient ;
Car il eſt aiſé d'en faire
Dans ce grand ſéjour.
Oh ! . . . ma Bergere,
Oh ! l'heureux retour !

✱

AU PARTERRE.

La fête nouvelle
Ne réussira
Qu'autant que le zele
La protégera.
Comme nous, il vous inspire :
Il doit, en ce jour,
Vous faire dire :
Oh ! l'heureux retour !

DIVERTISSEMENTS DU TOUR DE CARNAVAL.

I.

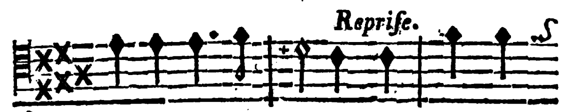
SANS-QUARTIER.

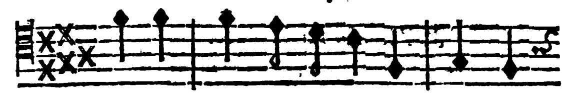
AIR.
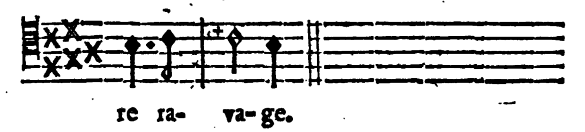
CEDEZ, cedez, jeunes Beautés,
L'Amour vous somme de vous rendre ;
Soumettez lui vos libertés,
Et ne le faites pas attendre.
De son pouvoir ce Dieu jaloux,
Récompense les cœurs qui lui rendent hommage ;
Mais quand on résiste à ses coups,
Semblable à Mars, ce vainqueur en courroux
Livre l'assaut, & met tout au pillage.

VAUDEVILLE.









Quand je vais au combat,
Ti, ta, ta,
Pour moi c'eſt une fête;
Quand je monte à l'aſſaut,
Tôt, tôt, tôt,
Jamais rien m'arrête.

Aussi-tôt que j'entends
Patapan,
La gloire m'aiguillonne ;
Et d'un air résolu,
Tu, tu, tu,
Sur l'ennemi je donne.



Il a beau faire feu,
Ventrebleu,
Je ris de sa menace ;
S'il ne se rend d'abord,
Par la mort,
Je l'étends sur la place.



Pour devenir vainqueurs,
Tendres cœurs,
Prenez-moi pour modéle ;
A grands coups de canon,
Patapon,
Battez la Citadelle.



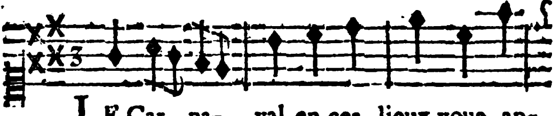
Allez, près d'un objet,
Vîte au fait,
Devenez téméraires.
Quand les dehors sont pris,
Biribi,
La place ne tient gueres.

I I.

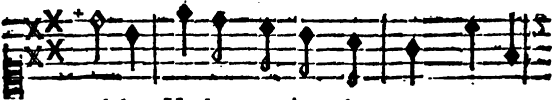
Pluſieurs Maſques entrent & danſent.
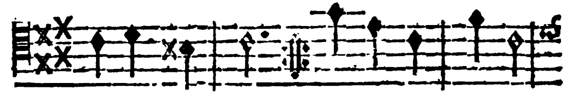


MENUET.



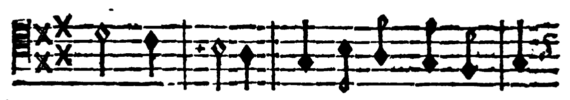
LE Car- na- val en ces lieux vous ap-
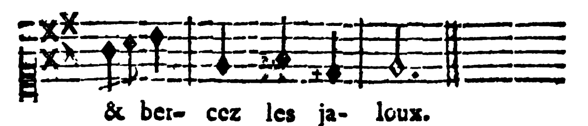


pel-le, Vo-lez, tendres A- mours, venez
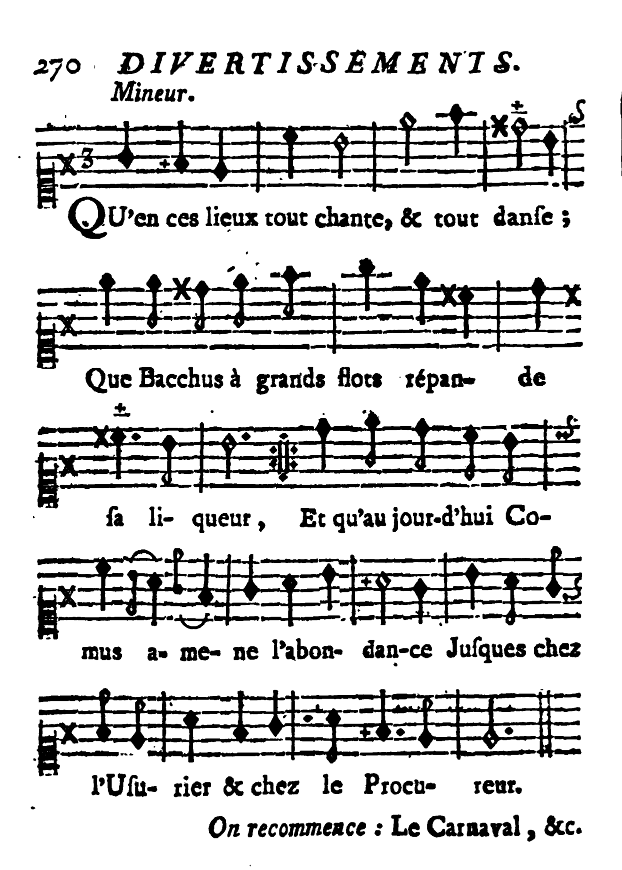


regner ſur nous; Enchaînez la Rai-



ſon cru- el-le, Endormez les Argus,
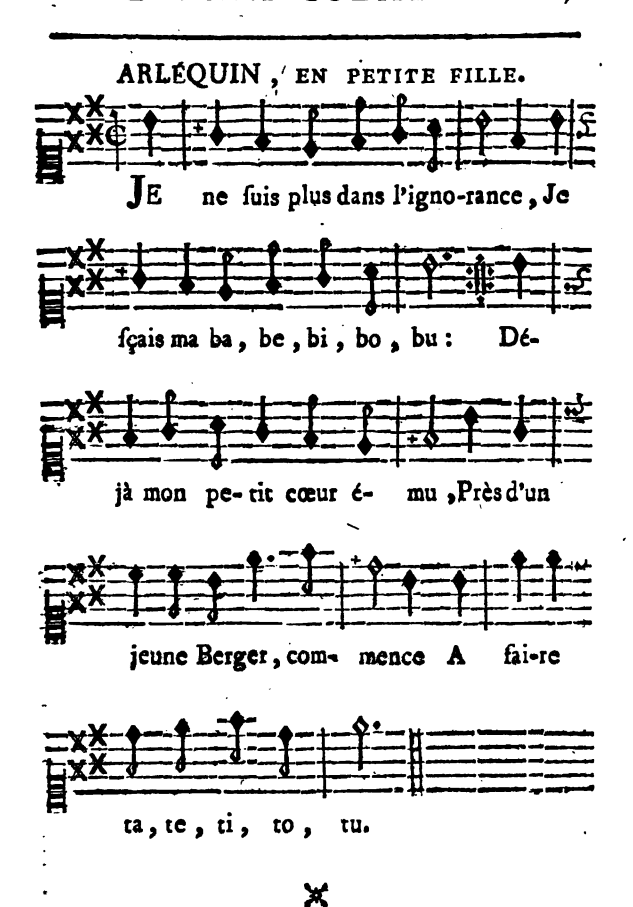


& ber- cez les ja- loux.



On recommence : Le Carnaval, &c.

ARLÉQUIN, EN PETITE FILLE.
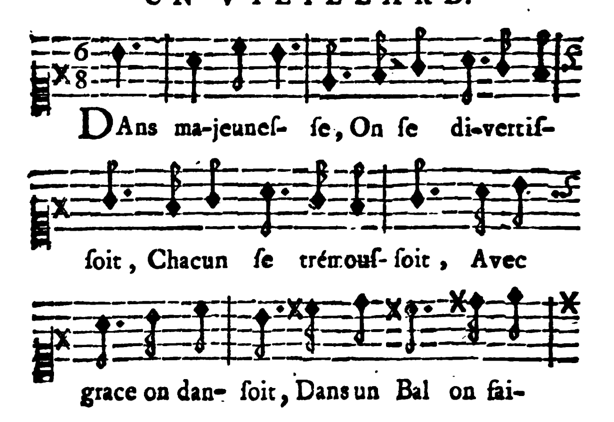


Faites-moi donc présent, ma mere,
D'un mari da, de, di, do, du,
Qui soit sémillant, vif & dru,
Surtout d'un âge à pouvoir plaire ;
Car un vieux pa, pe, pi, po, pu!

✕

Si pour moi sa tendresse dure,
J'aurai toujours de la vertu ;
Mais s'il est brutal & bourru,
Ma bonne Maman, je vous jure
Qu'il sera ca, ce, ci, co, cu.

DANSE DE VIEILLARDS.

UN VIEILLARD.



soit Admi- rer son a- dres- se.

Aujourd'hui ce n'est plus ce- la : Ce

n'est qu'in-do- lence, Langueur, négli-

gence : Les graces, la danse, Sont en dé-ca-

dance, Et le Bal va Cahin, ca-

ha, Et le Bal va Ca- hin, ca- ha,

Et le Bal va Ca-hin, ca- ha.

UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse,
La vérité regnoit,
La vertu dominoit,
La constance brilloit;
La bonne foi regloit
L'Amant & la Maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changemens, caprice;
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse,
Les Veuves, les Mineurs
Avoient des défenseurs,
Avocats, Procureurs,
Juges & Rapporteurs,
Soutenoient leur foiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
L'on gruge, l'on pille
La Veuve, la Fille,
Majeur & pupille;
Sur tout on grapille;
Et Thémis va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse,
Quand deux cœurs amoureux
S'unissoient tous les deux,
Ils sentoient mêmes feux;
De l'Hymen les doux nœuds
Augmentoient leur tendresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Quand l'Hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'est qu'une étincelle,
L'Amour bat de l'aîle,
Et l'Epoux va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse;
On voyoit des Auteurs,
Fertiles producteurs,
Enchanter les Lecteurs;
Charmer les Spectateurs
Par leur délicatesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Les Vers assoupissent,
Les Scenes languissent;
Les Muses gémissent,
Succombent, périssent;
Pégase va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeuneſſe,
Les Papas, les Mamans,
Séveres, vigilans,
En dépit des Amans,
De leurs tendrons charmans
Conſervoient la ſageſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
L'Amant eſt habile,
La Fille docile,
La Mere facile,
Le Pere imbécille,
Et l'honneur va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeuneſſe,
L'homme ſombre & prudent,
Au plaiſir moins ardent,
Se bornoit ſagement,
Et ce ménagement
Retardoit ſa vieilleſſe.
Aujourd'hui ce n'eſt plus cela :
Honteux d'être ſage,
Le libertinage
Dès quinze ans l'engage :
A vingt, il fait rage ;
A trente, il va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse,
Les femmes, dès vingt ans,
Renonçoient aux Amans ;
De leurs engagemens,
Les devoirs importans
Les occupoient sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Plus d'une Grand'mere
S'efforce de plaire,
Et veut encor faire
Un tour à Cythere ;
La Bonne y va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse,
Des riches partisans
Les thrésors séduisans,
Les fêtes, les présens,
N'étoient pas suffisans
Pour vaincre une maitresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela :
Un Commis sans peine
Gagne une Climene,
Et dès qu'à Vincenne
En fiacre il la mene,
La vertu va
Cahin, caha.

LA VIEILLE, *au* PARTERRE.

Dans ma jeunesse,
Le Spectacle chéri
Se voyoit applaudi ;
Le Théâtre garni,
Le Parterre rempli
Nous combloient d'allegresse.
Faites nous voir encor cela :
Qu'une ardeur nouvelle
Chez nous vous rappelle ;
Pour vous notre zele,
Constant & fidele,
Jamais n'ira
Cahin, caha.

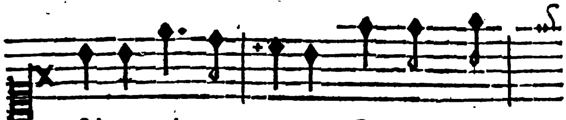


III.
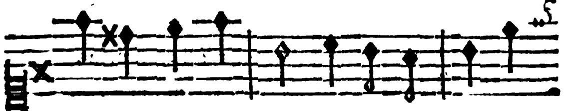
VAUDEVILLE.







fait accroire aux me- res ! Cenſeurs, n'en



di-tes point de mal ; Tout eſt per- mis en



Car-na- val.

L'homme de Robe eſt aujourd'hui
Bien attrapé, ſans qu'il y penſe ;
Les Amours s'ébattent chez lui,
Tandis qu'il dort à l'Audience.
Cenſeurs, n'en dites, &c.



Aujourd'hui plus d'un Amphion
D'Amour ſçachant ſa tablature,
Au noble métier d'Apollon
Réunit celui de Mercure.
Cenſeurs, n'en dites, &c.



Tandis que Monſieur Rigaudon
Répete en ville une Ecoliere,

Un Ecolier donne leçon
A sa femme, qui sçait lui plaire.
Censeurs, n'en dites, &c.



Contre ce docte Médecin
C'est à tort qu'en tous lieux on crie;
Lorsqu'il detruit le genre humain,
Son Epouse le multiplie.
Censeurs, n'en dites, &c.

Le Banquier sur son Ecusson
Met des Licornes apparentes;
Son Epouse a grand soin, dit-on,
De rendre ses armes parlantes.
Censeurs, n'en dites, &c.



Le jour que Martin s'est pourvu
D'une femme prude & sévere,
Il a trouvé plus qu'il n'a cru:
Avant d'être Epoux, il fut pere.
Censeurs, n'en dites, &c.



Qu'il fait bon chez Blaise aujourd'hui!
Il est tout cœur, il est tout ame;
Le bon-homme n'a rien à lui,
Son argent, son vin, ni sa femme.
Censeurs, n'en dites, &c.

Ces jours paſſés, on m'a fait voir
En ces lieux une étrange choſe ;
Une Veuve en grand déſeſpoir,
Grand déſeſpoir couleur de roſe.
Cenſeurs, n'en dites, &c.



Ma mere, du matin au ſoir,
Me cherche un tendre époux qui m'aime ;
Sous prétexte de me pourvoir,
Elle ſe pourvoit elle-même.
Cenſeurs, n'en dites, &c.

Mon Papa ſortant du logis,
Laiſſa Maman au lit malade ;
Le ſoir au Bal il fut ſurpris
De la trouver en maſcarade.
Cenſeurs, n'en dites, &c.
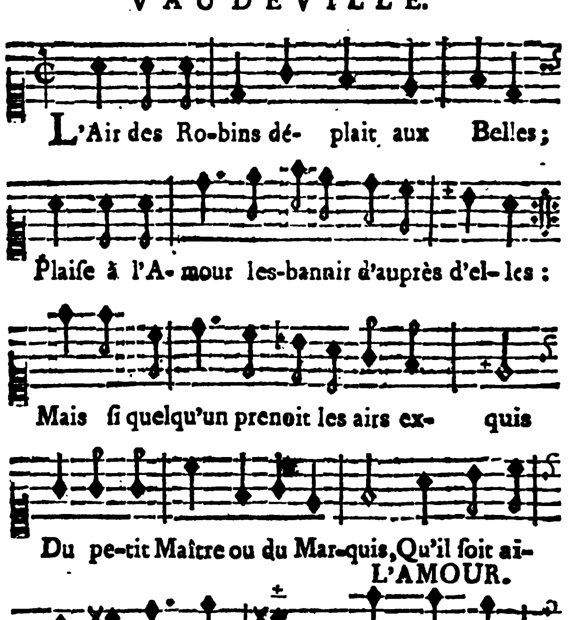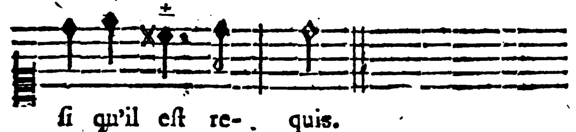


Pour nous rendre tous ſatisfaits ;
Venez voir la Piece nouvelle ;
C'eſt une bagatelle, mais
Elle vous prouve notre zele.
Cenſeurs, n'en dites point de mal ;
Tout eſt permis en Carnaval.



DIVERTISSEMENT DE LA VEUVE A LA MODE.

VAUDEVILLE.





UNE FEMME.

A mon époux je suis fidelle,
Mais à ses yeux je cesse d'être belle :
Grand Dieu d'Amour, qu'il me soit donc permis
De ménager quelques amis ;
Un mari par-là se rappelle.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UN CAISSIER.

Je suis Caissier, Philis me presse
De lui montrer jusqu'où va ma tendresse ;
Pour la meubler, & la mettre en habits,
Dieu d'Amour, qu'il me soit permis
D'altérer les fonds de la caisse.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UNE FILLE D'OPERA.

J'ai des talens, j'ai de la grace,
A l'Opera je remplis bien ma place ;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me soit donc permis ;
S'il me vient quelques étourdis,
De les réduire à la besace.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UN PETIT-MAITRE.

Pour un objet jeune & volage,
J'ai consommé trop-tôt mon héritage :
Grand Dieu d'Amour, qu'il me soit donc permis,
Si j'ai Maitresse à cheveux gris,
De gruger jusqu'à l'équipage

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UNE VIEILLE.

Soumise à toi dès mon enfance,
J'ai bien gagné le droit de vétérance ;
Puisqu'aujourd'hui mes beaux jours sont finis
Dieu d'Amour, qu'il me soit permis
De voir ma fille en survivance.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UN MOUSQUETAIRE.

Je suis un jeune Mousquetaire,
Frais & dispos, propre au tendre mystere :
Grand Dieu d'Amour, permettez qu'un bon vent
Me conduise sans accident
Jusqu'au rivage de Cythere.

L'AMOUR.

Soit : bon voyage au suppliant.

UN VIEILLARD.

Je veux, quoique sexagénaire,
Prendre une femme, & tâcher d'être pere :
Je sçais, Amour, que le risque en est grand ;

Que votre secours tout-puissant
Me fasse finir cette affaire,
Sans porter le croissant.

L'AMOUR.

Néant.

UNE FINANCIERE.

Un Sous-Fermier, dont je suis femme,
Va près d'une autre user toute sa flamme;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me soit donc permis
De recourir à son Commis;
D'autres le font, sans qu'on les blâme.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UN GASCON.

J'ai de l'intrigue & du génie,
Mais pas le sou; Bordeaux est ma patrie:
Grand Dieu d'Amour, qu'il me soit donc permis
D'en conter aux Belles *gratis*,
Et d'user de mon industrie.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

UNE COQUETTE.

Je suis jeune, je suis coquette;
Mais mon mari me défend la fleurette;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me soit donc permis
D'en imposer même à Themis,
Pour le faire mettre en retraite.

L'AMOUR.

Soit fait ainsi qu'il est requis.

L'OFFICIER.

Au Régiment je dois me rendre,
Il faut partir, je ne puis m'en défendre;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me ſoit donc permis
De bruſquer la jeune Philis,
Car je ne ſçaurois plus attendre.

L'AMOUR.

Soit fait ainſi qu'il eſt requis.

UNE PROCUREUSE.

Mon mari, Procureur habile,
Des biens d'autrui ſe réjouit en ville;
Grand Dieu d'Amour, qu'il me ſoit donc permis
De rogner ſur ce qu'il a pris,
Pour en aider quelque pupille,

L'AMOUR.

Soit fait ainſi qu'il eſt requis.
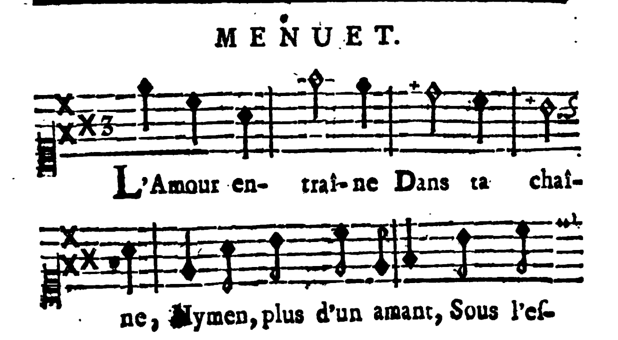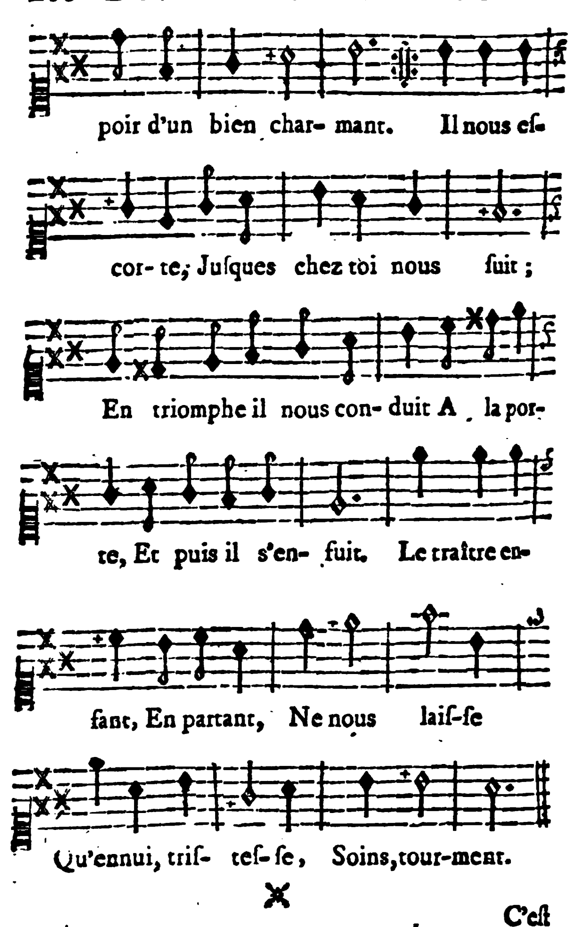


DIVERTISSEMENT
DU CONTRASTE DE L'HYMEN ET DE L'AMOUR.

UN MASQUE.
AIR.

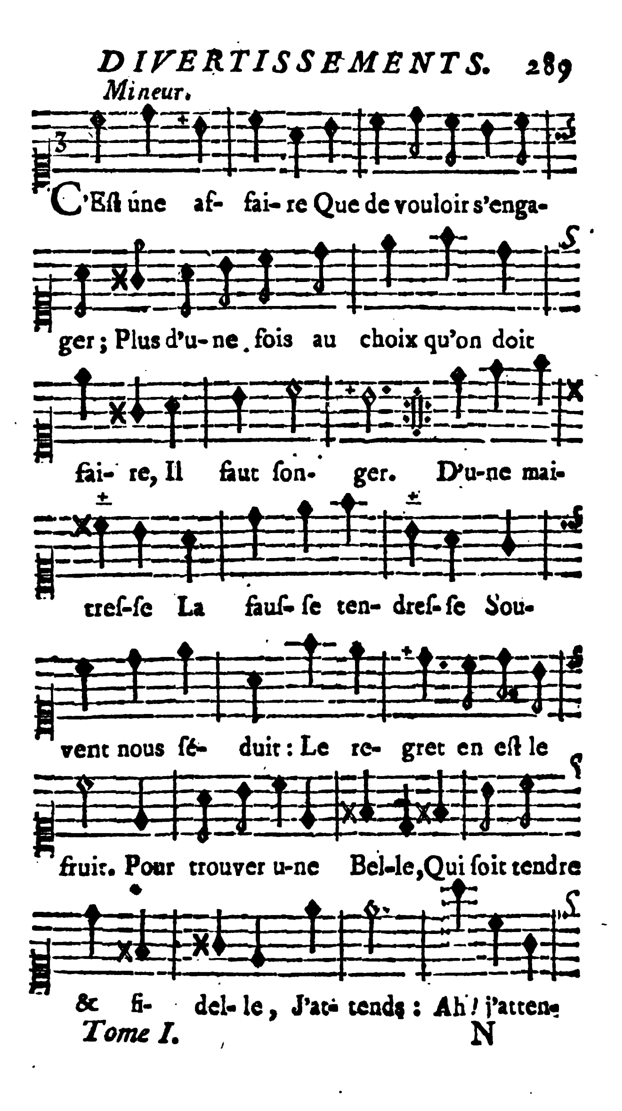
DIEU d'Amour, Dieu d'Hymen, trop funestes rivaux,
Ne verra-t-on jamais terminer votre guerre ?
Vous êtes destinés pour le bien de la terre,
Et vos ébats en causent tous les maux ;
Loin de ne former qu'une chaîne,
Vous êtes toûjours désunis,
Et vos sujets, hélas ! partageant votre haine,
Ne cessent d'être ennemis.

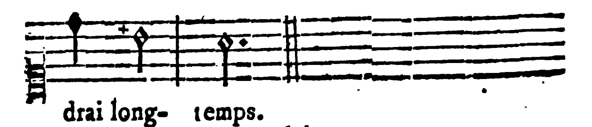
MENUET.




poir d'un bien char- mant. Il nous es-
cor- te; Jusques chez toi nous suit;
En triomphe il nous con- duit A la por-
te, Et puis il s'en- fuit. Le traître en-
fant, En partant, Ne nous lais-se
Qu'ennui, tris- tes- se, Soins, tour-ment.

C'est


Mineur.
C'Eſt une af- fai- re Que de vouloir ſ'enga-
ger ; Plus d'u- ne fois au choix qu'on doit
fai- re, Il faut ſon- ger. D'u-ne mai-
treſ-ſe La fauſ- ſe ten- dreſ- ſe Sou-
vent nous ſé- duit : Le re- gret en eſt le
fruit. Pour trouver u-ne Bel-le, Qui ſoit tendre
& fi- del- le, J'at- tends : Ah ! j'atten-
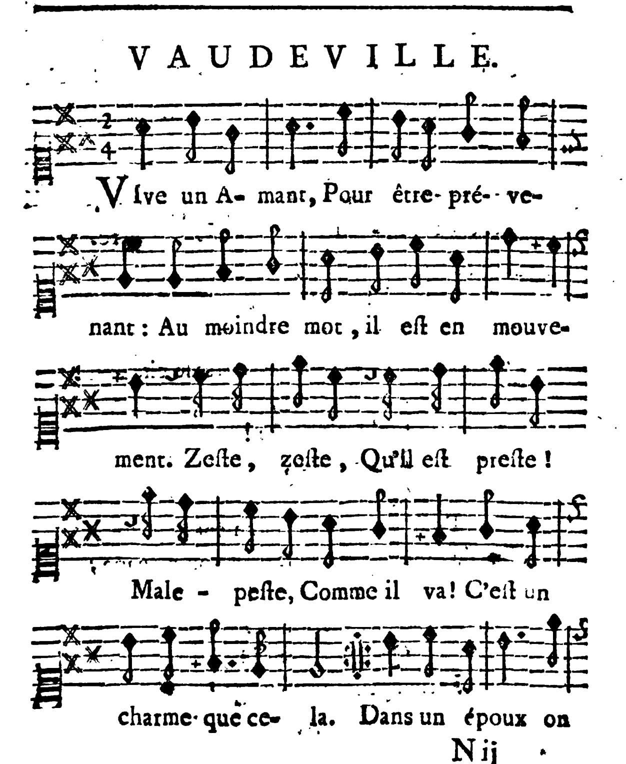


Ah ! que Sylvandre
Sembloit tendre,
Quand cet heureux Berger
A l'hymen sçut m'engager !
Son cœur sans cesse,
Par des soins amoureux,
Me prouvoit les plus beaux feux ;
Sa tendresse,
Combloit tous mes vœux.
Quel changement,
Etonnant !
Quel martyre !
Je n'ose dire
Mon tourment.
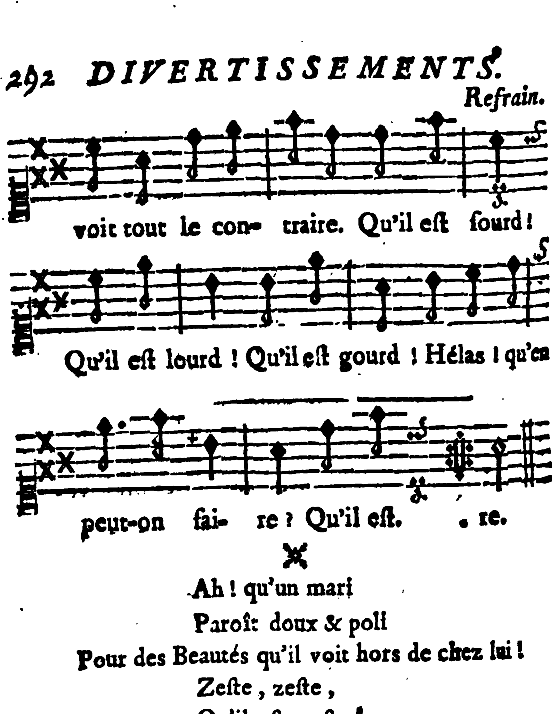
Mineur.

Dieu de Cythere,
Fais un prodige en ce jour ;
Redonne à mon époux, pour me plaire,
Tout son amour.
Si ta puissance,
Jointe à ma constance,
Ranime son cœur,

Quelle gloire & quel bonheur !
Pour le revoir encore
Me jurer qu'il m'adore,
J'attends :
Attendrai-je longtemps ?

VAUDEVILLE.





Ah! qu'un mari
Paroît doux & poli
Pour des Beautés qu'il voit hors de chez lui!
Zeſte, zeſte,
Qu'il eſt preſte!
Male-peſte,
Qu'il reſſent
Pour elles d'empreſſement!
Mais du moment qu'il eſt dans ſon ménage!
Qu'il eſt ſourd!
Qu'il eſt lourd!
Qu'il eſt gourd!
L'ennuyeux perſonnage!

Plus un Client
Se fait voir opulent,
Plus l'Avocat se fait voir éloquent.
Zeste, zeste,
Qu'il est preste !
Male-peste,
Comme il va !
Dès qu'il voit briller cela.
Mais si quelqu'un l'aborde sans finance ;
Qu'il est sourd !
Qu'il est lourd !
Qu'il est gourd !
Adieu son éloquence.

✕

Quand un Gascon
Découvre la maison
D'un bon patron, qui prête sans façon ;
Zeste, zeste,
Qu'il est preste !
Male-peste,
Comme il va !
Dans un instant l'y voilà.
Mais quand il faut rendre ce qu'on lui prête ;
Qu'il est sourd !
Qu'il est lourd !
Qu'il est gourd !
Bon soir, l'affaire est faite.

✕

Quand le Deſtin
Nous met en beau chemin,
De tous côtés il nous vient un couſin.
Zeſte, zeſte,
Qu'il eſt preſte,
Male-peſte,
Comme il va
Prôner par-tout ce nom-là !
Mais s'il nous voit menacé de l'orage ;
Quil eſt ſourd !
Qu'il eſt lourd !
Qu'il eſt gourd !
Adieu le parentage.

✕

Leſte & fringant ;
Le Conſeiller pimpant ;
Dès qu'il apprend que ſa Nymphe l'attend ;
Zeſte, zeſte,
Qu'il eſt preſte !
Male-peſte,
Comme il va !
Dans un moment l'y voilà.
Mais quand il faut aller à l'audience ;
Qu'il eſt ſourd !
Qu'il eſt lourd !
Qu'il eſt gourd !
Plaideur, prends patience.

✕

Lorſque Colin,
D'un air tendre & badin,
Veut me ſurprendre un amoureux larcin;
Zeſte, zeſte,
Qu'il eſt preſte!
Male-peſte,
Comme il va!
C'eſt un charme que cela:
Si je lui dis un mot du mariage,
Qu'il eſt ſourd!
Qu'il eſt lourd!
Qu'il eſt gourd!
Le badin devient ſage.

✠

Quand Arlequin
Voit le Parterre plein;
Ce doux aſpect d'abord le met en train:
Zeſte, zeſte,
Qu'il eſt preſte!
Male-peſte,
Que de ris!
Que de ſauts & de lazzis!
Mais quand il voit déſerter ſon école;
Qu'il eſt ſourd!
Qu'il eſt lourd!
Qu'il eſt gourd!
Adieu la capriole.



DIVERTISSEMENTS DE L'HOROSCOPE ACCOMPLI.

I.

DEUX ESCLAVES.
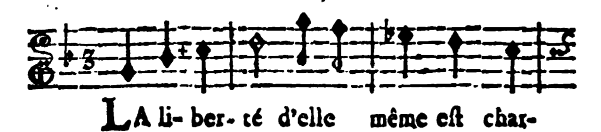
DUO.

DU bonheur des mortels, arbitre souveraine;
Liberté, douce liberté,
Que notre cœur est enchanté,
Du sort heureux qui vous ramene!

Dans les plaisirs faites couler nos jours;
Terminez à jamais nos peines,
Et qu'on ne porte plus en ces lieux d'autres chaînes
Que celles du Dieu des Amours.

UN ESCLAVE.

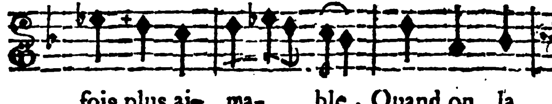
MENUET.
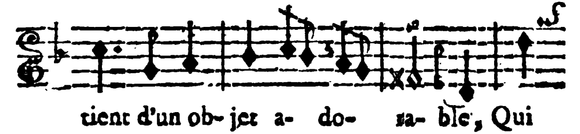


LA li- ber- té d'elle même est char-
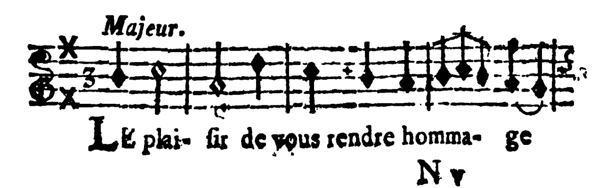




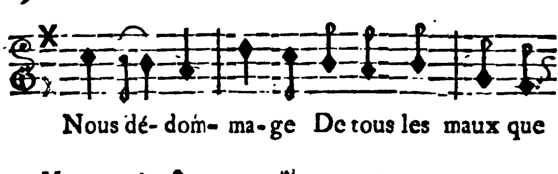


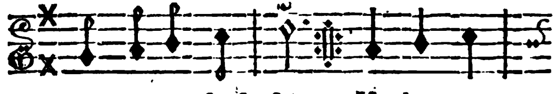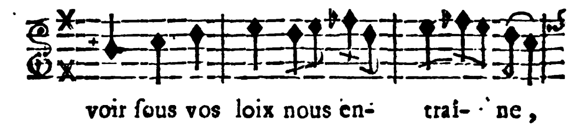




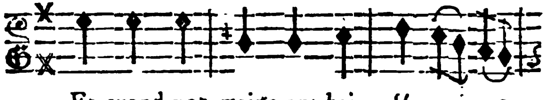
UN AUTRE ESCLAVE.

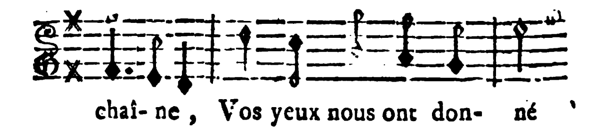


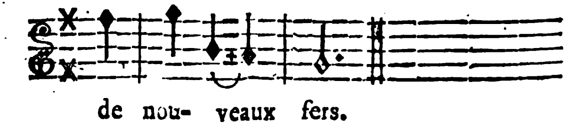

Nous dé- dom- ma-ge De tous les maux que


nous avons souf- ferts. Un doux pou-
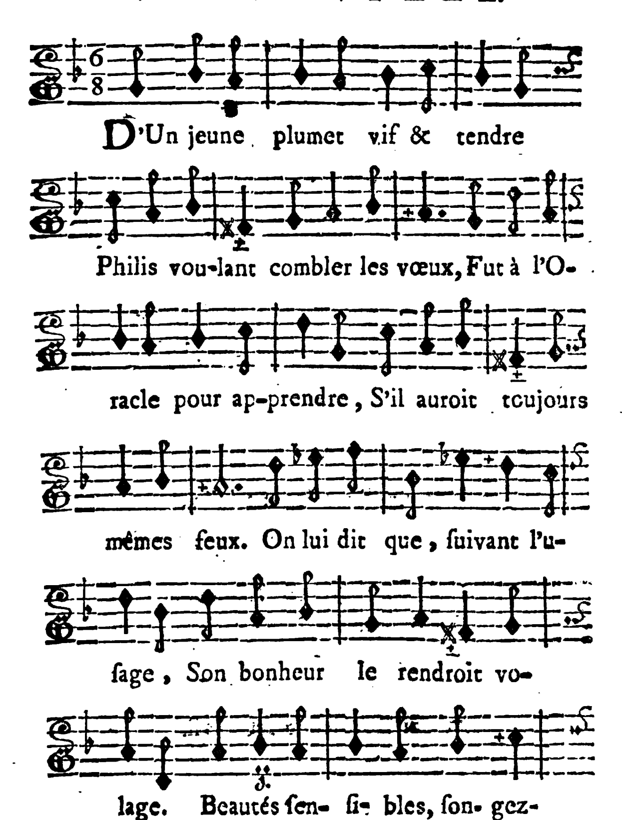

voir sous vos loix nous en- trai- ne,

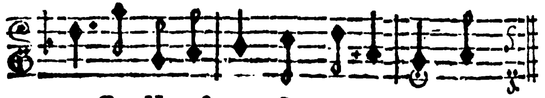

Et quand vos mains ont bri- sé no- tre


chaî- ne, Vos yeux nous ont don- né


de nou- veaux fers.

VAUDEVILLE.


D'Un jeune plumet vif & tendre
Philis vou-lant combler les vœux, Fut à l'O-
racle pour ap-prendre, S'il auroit toujours
mêmes feux. On lui dit que, ſuivant l'u-
ſage, Son bonheur le rendroit vo-
lage. Beautés ſen- ſi- bles, ſon- gez-



✕

Un mari languiſſant, débile,
D'héritiers étant dépourvu,
Pour en avoir, vit la Sibille ;
Voici ce qui fut répondu :
Le grand air te feroit utile,
Pour quelques mois quitte la ville.
Il eſt ſix jours hors de chez lui,
Et l'Horoſcope eſt accompli.

✕

L'époux d'une femme jolie,
Dans l'embarras d'un gros procès,
Eut recours à l'Aſtrologie,
Pour en apprendre le ſuccès :
On lui prédit victoire entiere,
Si Madame ſuivoit l'affaire.
Il le permit en bon mari,
Et vit l'Horoſcope accompli.

✕

On prédit à certaine prude,
Que l'Amour vaincroit sa rigueur ;
Elle redoubla son étude,
Pour rendre l'Oracle menteur :
Gens d'élite viennent chez elle ;
Aucun ne fléchit la cruelle :
Il se présente un étourdi,
Voilà l'Horoscope accompli.

✕

Un vieux & grave personnage
Dans l'hymen voulant s'engager,
L'Oracle lui dit qu'à son âge
On doit craindre certain danger.
Toujours rempli de sa folie,
Un beau matin il se marie :
Hélas ! avant le jour fini,
L'Horoscope étoit accompli.

✕

Sur le point de faire un voyage,
Damon voulut être éclairci,
Si l'objet de son tendre hommage
Ne le mettroit pas en oubli :
On lui prédit que sa Climene
L'oublieroit avant la quinzaine.
Il part Dimanche, & le Lundi
L'Horoscope étoit accompli.

ARLEQUIN.

Quand on nous fit venir en France,
L'Oracle nous dit qu'en ces lieux
Rien n'échappe à la connoissançe
Des Spectateurs judicieux;
Mais que souvent votre indulgence,
Ranimeroit notre espérance.
Puissions-nous encore aujourd'hui
Voir cet Horoscope accompli!

II.

UN ESCLAVE.

AIR.

DANS l'univers
Rien n'est exempt de fers:
Un Héros qui suit la victoire
Se rend esclave de la gloire;
Au Dieu de l'Or, immolant son repos,
Le commerçant s'expose à la fureur des flots;
Le mortel même le plus sage,
Dans les liens de la Raison sauvage,
Souffre la gêne nuit & jour.
Puisqu'il faut subir l'esclavage,
Je choisis celui de l'Amour.

✕

VAUDEVILLE.



QUand une me- re trop ſau- va-ge

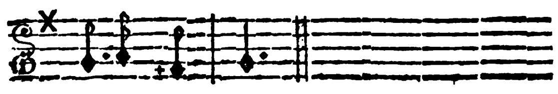
Vous tient en cage, Jeunes Beau-tés, je

vous plains fort. Quel eſcla- vage! C'eſt u-ne

mort. Mais quand la mere moins cha-

grine, Chez la voi- ſine Laiſſe al- ler

par fois ſon ten- dron, Hon, hon,





Quand un Mari d'un caractere
Brusque & févere
Toujours veille & jamais ne sort,
Quelle misere !
C'est une mort.
Mais quand un époux débonnaire,
Peu sédentaire,
Veut qu'on soit libre en sa maison;
Hon, hon,
Encor vit-on.

✠

Lorsque l'on sert une Climene
Trop inhumaine,
Qui s'effarouche à notre abord;
Ah ! quelle peine !
C'est une mort.
Mais quand Iris, devant sa Bonne,
Fait la dragonne,
Et qu'en secret elle est mouton,
Hon, hon,
Encor vit-on.

✠

Quand une fillette jolie
Fait la folie
De prendre un vieux qui toujours dort,
La triste vie !
C'est une mort.
Mais pendant le temps qu'il sommeille,
Si l'Amant veille,
Pour la consoler du grison,
Hon, hon,
Encor vit-on.



Quand un objet sexagenaire,
Qui cherche à plaire,
Veut qu'on lui marque un doux transport;
Quelle misere !
C'est une mort.
Mais lorsque la Nymphe à lunette
A pour Soubrette
Une jeune & fraîche Dondon;
Hon, hon,
Encor vit-on.



Quand il faut souffrir la présence,
Et la licence
Du Traitant qui fait le Milord,
Quelle souffrance !
C'est une mort.
Mais quand le riche personnage

Nous dédommage
Des mauvais tours du Pharaon;
Hon, hon,
Encor vit-on.

✕

Quand un Amant ſous notre empire
Toujours ſoupire,
Et par ſes plaintes nous endort,
Ah! quel martyre!
C'eſt une mort.
Mais quand un galant ſçait nous dire
Le mot pour rire,
Avec la petite chanſon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

ARLEQUIN.

Lorſqu'en ces lieux l'Echo réſonne;
Et que perſonne
N'y vient, malgré tout notre effort;
Ah! j'en friſſonne!
C'eſt une mort.
Mais quand il faut que l'on ſe ſerre
Dans le Parterre,
Et que l'on garnit le balcon,
Hon, hon,
Encor vit-on.



DIVERTISSEMENTS
DU TRIOMPHE DE PLUTUS.

I.

AIR.

DIEU des amans, ne crains plus désormais
Qu'on puisse échapper à tes armes ;
Je vois dans ce séjour un objet plein de charmes ;
Où tu pourras trouver d'inévitables traits.
Que de triomphes & d'hommages
Tu vas devoir à ses beaux yeux !
On ne verra plus dans ces lieux
D'indifférens, ni de volages.

AUTRE.

Viens dans ces lieux ;
Doux vainqueur des Dieux,
Lance tes plus beaux feux :
La Beauté qui reçoit notre hommage,
Fuit ton doux esclavage ;
Tu l'embellis de mille attraits :
Viens lui montrer l'usage
Qu'à son âge
L'on doit faire de tes bienfaits.

X

AUTRE.

Suivez l'Amour qui vous appelle ;
D'un Amant tendre & fidéle
Que votre cœur
Récompense l'ardeur.
C'est être à vous-même inhumaine ;
Que de ne pas répondre à son désir.
En lui causant la plus sensible peine ;
Vous vous privez du plus charmant plaisir.

II.

UNE SUIVANTE DE PLUTUS.

AIR.

DIEU des trésors, quelle est ta gloire !
Tout l'Univers encense tes Autels ;
Tes attraits sur tes pas font voler la victoire ;
Et tu fais à ton gré le destin des mortels.
Que le Dieu de la guerre
Soit prêt à lancer son tonnerre ;
Il s'arrête à ta voix ;
Et si l'Amour regne encor sur la terre ;
Il doit à ton secours sa gloire & ses exploits.

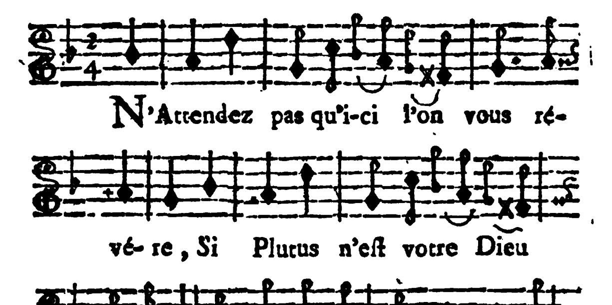
UNE AUTRE SUIVANTE.

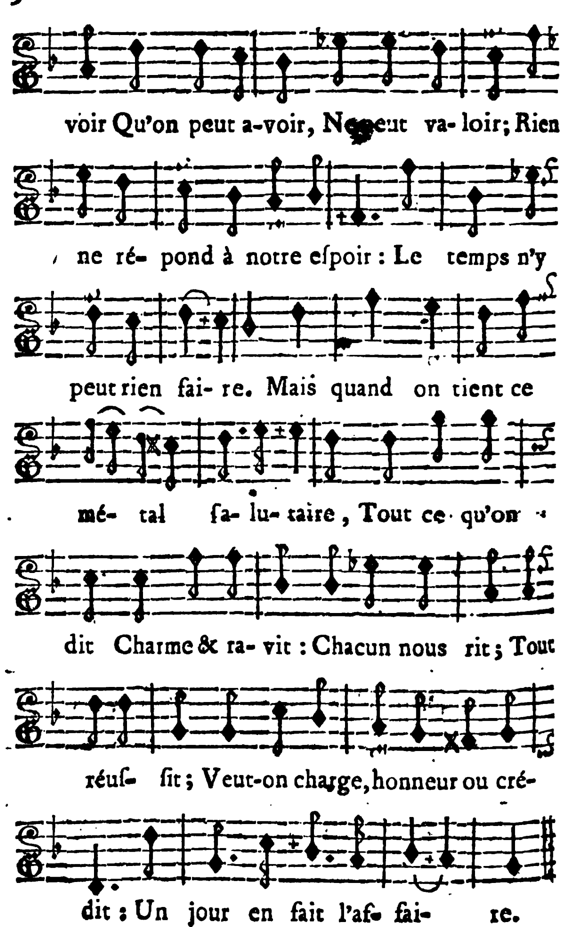
AIR.

Pour le Dieu de la richesse,
Que sans cesse

Notre amour s'empreſſe :
Si pour nous il s'intéreſſe,
Ah ! que nos cœurs ſeront contens !
Nous aurons un éternel printemps.
C'eſt ſa puiſſance
Qui diſpoſe de l'abondance.
Avec Plutus
On a Bacchus,
On a Comus,
On a Vénus.
Sous ſa loi toujours ſouveraine ;
Tout fléchit même dans les cieux ;
Il entraîne
Les ſuffrages de tous les Dieux.

VAUDEVILLE.




voir Qu'on peut a-voir, N[illegible]eut va- loir; Rien
ne ré- pond à notre efpoir : Le temps n'y
peut rien fai- re. Mais quand on tient ce
mé- tal fa- lu- taire, Tout ce qu'on
dit Charme & ra- vit : Chacun nous rit; Tout
réuf- fit; Veut-on charge, honneur ou cré-
dit : Un jour en fait l'af- fai- re.

Dans ce séjour, on met tout à l'enchere :
Rien ne s'y fait sans l'appas du salaire ;
Valets, Portier,
Clercs & Greffier ;
Commis, Fermier,
Sont sans quartier ;
On a beau gémir & crier,
Le temps n'y peut rien faire.
Mais si l'on joint l'argent à la priere,
Le plus retif,
Le plus tardif,
Devient actif,
Expéditif :
Tout marche, tout est attentif ;
Un jour finit l'affaire.

✕

Loin de ces lieux, une tendre Bergere
S'en tient au choix que son cœur lui suggere :
Fût-ce un Midas
Pour les ducats,
S'il ne plaît pas,
Il perd ses pas ;
De tous ses biens on ne fait cas :
Le temps n'y peut rien faire.
De nos Beautés la maxime est contraire ;
Fût-ce un Pallot,
Un Idiot,
Un maître sot,

Un Oftrogot,
S'il eft pourvû d'un bon magot,
Un jour finit l'affaire.

✕

Loin de ces lieux, une riche héritiere
N'eft point l'objet qu'un Amant confidere :
Sageffe, honneur,
Vertu, douceur,
Sont de fon cœur
L'attrait vainqueur ;
Ses feux ont toujours même ardeur :
Le temps n'y peut rien faire.
De nos amans la maxime eft contraire ;
Bons revenus,
Contrats, écus,
Sur les vertus
Ont le deffus ;
De tels nœuds font bientôt rompus :
Un jour en fait l'affaire.

✕

Sans dépenfer, c'eft en vain qu'on efpere
De s'avancer au pays de Cythere :
Mari jaloux,
Femme en courroux,
Ferment fur nous
Grille & verroux ;
Le chien nous pourfuit comme loups :

Le

Le temps n'y peut rien faire.
Mais si Plutus entre dans le mystere,
Grille & ressort
S'ouvrent d'abord;
Le Mari sort,
Le Chien s'endort,
Femme & Soubrette sont d'accord:
Un jour finit l'affaire.

✖

Tant que Philis eut un destin prospere;
Plus d'un Amant lui dit d'un air sincere:
Que vos beaux yeux
Sont gracieux!
L'amour pour eux
Fixe mes vœux;
Chaque instant redouble mes feux:
Le temps n'y peut rien faire.
Plutus parti, Philis parut grand'mere:
Plus de trésor,
Plus de Médor;
Flamme & transport
Prirent l'essor,
L'Amour s'enfuit & court encor:
Un jour finit l'affaire.

✖

Lorsqu'un Auteur, instruit dans l'art de plaire;
Trouve des traits ignorés du Vulgaire,

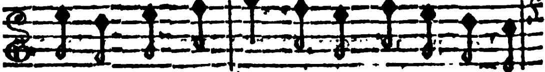
On l'applaudit,
On le chérit :
Grand & petit
En font récit ;
J'amais l'ouvrage ne périt :
Le temps n'y peut rien faire.
Si l'on ne suit qu'une route ordinaire,
Le Spectateur,
Fin connoisseur,
Contre l'Auteur
Est en rumeur ;
La Piece meurt malgré l'Acteur :
Un jour finit l'affaire.

DIVERTISSEMENT
DE L'ITALIEN MARIÉ A PARIS.



MUSETTE.

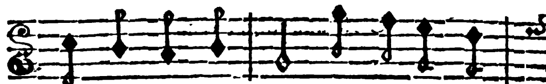




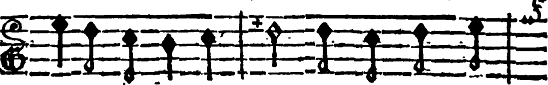
Ne pourront ja-mais M'éblouir par leurs at-

traits. A la douce i- vresse De la ten-
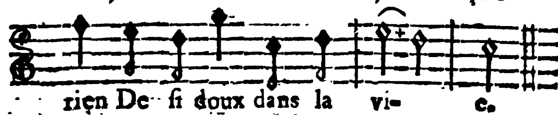
dresse, Je livre mon cœur, Et j'en



fais tout mon bon-heur. C'est u- ne fo-



li-e, Je le sens bien: Mais je ne sçais
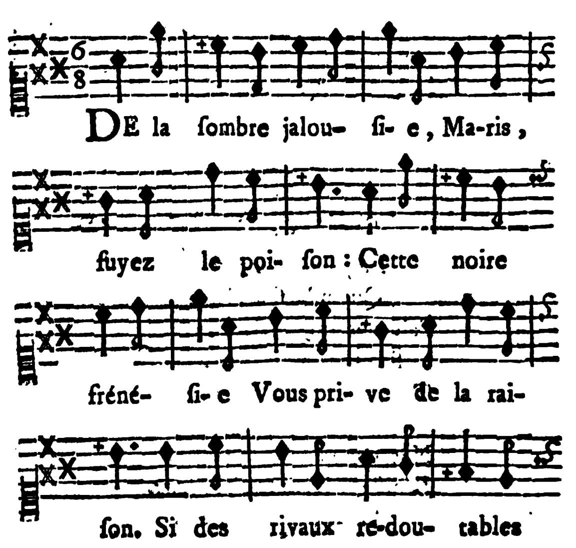


rien De si doux dans la vi- e.

La jeune Bergere
Qui m'a sçû plaire
Fait tous mes plaisirs,
Et fixe tous mes desirs.
Tant que le jour dure,
Sur la verdure,
Nos cœurs amoureux
Bénissent leurs tendres feux.
C'est une folie, &c.

Toute la ſcience,
La connoiſſance
Qui peut me charmer;
C'eſt l'art de plaire & d'aimer.
La Philoſophie
Que j'étudie,
Se prend dans les yeux
Du cher objet de mes vœux.
C'eſt une folie, &c.



VAUDEVILLE.





Pour l'objet qui vous engage
Devenez plus complaisans ;
Par un gracieux langage,
Méritez des soins constans.
L'époux qui gronde & murmure ;
Sur le Livre du Destin,
Est mis, en grosse écriture ;
Au Chapitre de Vulcain.

Si votre épouse est fidelle ;
A tort vous vous allarmez ;
Si l'amour ailleurs l'appelle ;
En vain vous vous gendarmez.
Par douceur, vous pourriez être
Excepté du sort commun ;

Mais si vous parlez en maître,
Je parierai cent contre un.

✻

Argus, auprès d'une Belle,
Eut beau veiller nuit & jour;
Malgré sa garde éternelle,
Il fut dupé par l'Amour.
Si ce gardien si févere
Ne put rien avec cent yeux;
Hélas! que pourriez-vous faire,
Vous qui n'en avez que deux?

✻

La contrainte dont on use
Par un jaloux mouvement,
D'une femme accroît la ruse,
Et les desirs d'un amant.
Souvent même on ne s'engage
Dans un commerce galant,
Que pour goûter l'avantage
De tromper un surveillant.

✻

Pour trop user de remede,
Bien souvent on se détruit;
De l'erreur qui vous possede;
Jaloux, c'est-là tout le fruit.
Vos précautions féveres
Avancent l'instant fatal,
Et vos peurs imaginaires
Réalisent votre mal.

✻

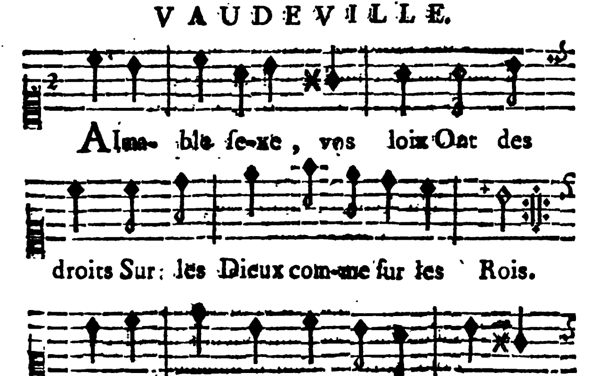
AU PARTERRE.

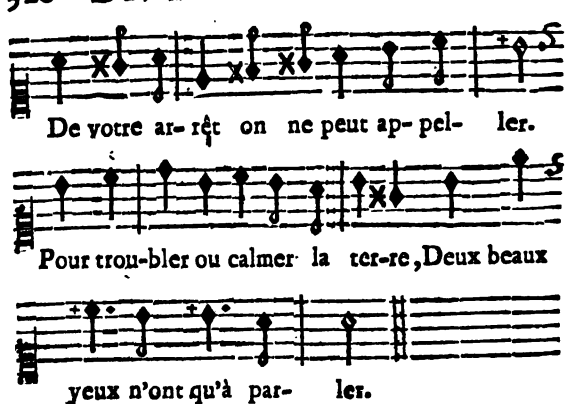
L'ardeur de vous satisfaire
Nous rendra toujours jaloux ;
Si nos soins peuvent vous plaire ;
Notre sort est assez doux.
Notre zele nous fait croire
Que, par des efforts nouveaux ;
Nous aurons du moins la gloire
De balancer nos rivaux.

DIVERTISSEMENT

DE LA COLONIE NOUVELLE.

VAUDEVILLE.





✕

Tout est possible à votre art ;
Un Vieillard
Rajeunit par votre regard :
Pour dompter le cœur d'un Achille ;
Pour engager un Hercule à filer,
Et pour rendre un Sage imbécille ;
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

✕

Un Avocat, bon Latin,
Cite en vain
Cujas, Barthole & Dumoulin ;
On est sourd à son éloquence,
Dès qu'au Barreau Philis vient s'installer :
Pour faire pencher la balance,
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

✕

Pour avoir, à votre choix,
Des emplois,
D'une Belle empruntez la voix.
Un sujet que Philis présente,
Sans rien sçavoir, pourra bientôt briller :
Pour en faire l'un des Quarante,
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

✠

Je ne vais point au Vallon
D'Apollon,
Quand je veux faire une chanson.
Le beau feu qu'Aminte m'inspire,
Vaut bien celui dont ce Dieu fait brûler ;
Et pour faire parler ma lyre,
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

✠

Si j'avois un inconstant
Pour Amant,
Je craindrois peu son changement :
J'aurois tort de m'en mettre en peine ;
Il en est cent que je puis enrôler.
D'ici j'en vois une douzaine,
Et mes yeux n'ont qu'à parler.
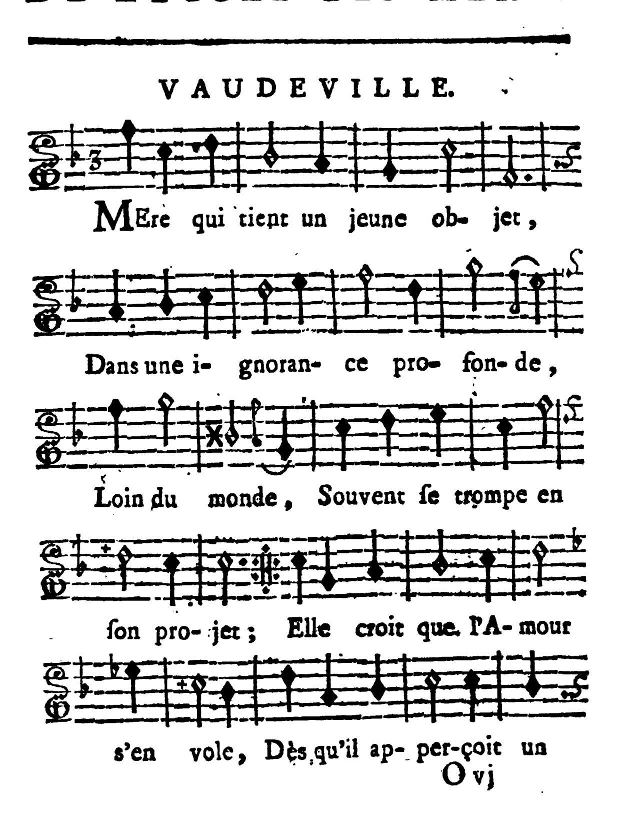
✠

Auteurs, soyez désormais
Plus discrets ;
N'attaquez plus ces doux objets.
En vain l'on vante votre ouvrage ;
D'un feu divin il a beau petiller :
Pour vous causer un prompt naufrage ;
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

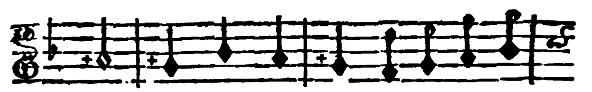
ARLEQUIN.
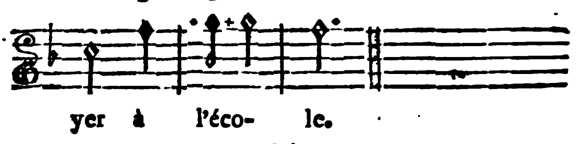
Si vous voulez qu'Arlequin
Soit en train,
Venez, Belles, tout sera plein.
Je capriole pour vous plaire ;
Applaudissez, je sçaurai redoubler :
Un *bis* ne m'embarrasse guere ;
Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.

DIVERTISSEMENT
DE L'ÉCOLE DES MERES.

VAUDEVILLE.







✕

La Beauté qui charme Damon ;
Se rit des peines qu'il endure ;
Il murmure :
Moi je trouve qu'elle a raiſon.
C'eſt un conteur de faribole,
Qui n'ouvre point ſon coffre fort :
Le butor !
Il faut l'envoyer à l'école.

✕

Si mes ſoins pouvoient vous toucher ;
Me dit un jour le beau Silvandre,
D'un air tendre....
Que feriez-vous, dis-je, au Berger ?
Il demeura comme une idole,
Et ne répondit pas un mot ;
Le grand ſot !
Il faut l'envoyer à l'école.

✕

Claudine un jour dit à Lucas :
J'irai ce soir à la prairie ;
Je vous prie,
De ne point y suivre mes pas.
Il le promit, & tint parole.
Oh ! qu'il entend peu ce que c'est
Le benêt !
Il faut l'envoyer à l'école.

✕

L'autre jour, à Nicole il prit
Une vapeur, auprès de Blaise ;
Sur sa chaise,
La pauvre enfant s'évanouit.
Blaise, pour secourir Nicole,
Fut chercher du monde aussitôt :
Le nigaud !
Il faut l'envoyer à l'école.

✕

L'Amant de la jeune Philis,
Étant prêt à s'éloigner d'elle
Chez la Belle
Il envoye un de ses amis.
Vas-y, dit-il, & la console.
Il se fie à son confident ;
L'imprudent !
Il faut l'envoyer à l'école.

✕

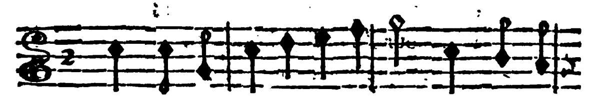
Aminte, aux yeux de son barbon ;
A son grand neveu cherche noise ;
La matoise
Veut le chasser de la maison.
L'époux la flatte & la cajole,
Pour faire rester son parent ;
L'ignorant !
Il faut l'envoyer à l'école.

DIVERTISSEMENT
DES ENNUIS DE THALIE.

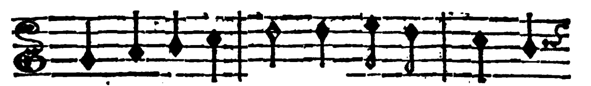
AIR.

LANCEZ, lancez vos traits ;
Critique salutaire :
Mais que votre aigreur se modere ;
Lancez, lancez vos traits :
Mais ne blessez jamais.
D'un sel piquant vous devez faire usage :
Mais l'excès devient un défaut ;
N'en mettez qu'autant qu'il en faut ;
Pour l'assaisonnement d'un léger badinage.

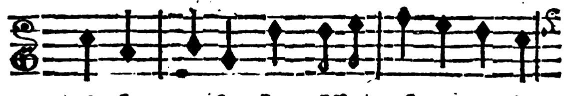
VAUDEVILLE.



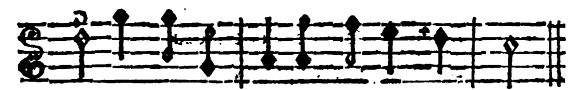
LA critique afflige un auteur; Mais souvent



il en est meil- leur. Pour li- mer ses vers



& sa prose, Le siflet est un aiguil-



lon. A quelque chose Malheur est bon.



Damon, dans un poste brillant,
Étoit bourru, fier, insolent;
La chance tourne, on le dépose;
Le voilà doux comme un mouton.
A quelque chose, &c.



Climene, avant certain écart,
Médisoit du tiers & du quart :
Sa langue aujourd'hui se repose ;
L'Amour l'a mise à la raison.
A quelque chose, &c.



Un ennemi nous rend prudents ;
Un rival nous rend plus ardents ;
Souvent un mal d'un bien est cause :
Une faute sert de leçon.
A quelque chose, &c.



Lise, un jour, par le tendre enfant,
Se trouva prise en folâtrant ;
Depuis ce moment elle n'ose
Badiner avec Cupidon.
A quelque chose, &c.



Femme qui n'est point en défaut,
A son mari parle bien haut ;
Celle dont la Satyre cause,
File doux avec le patron.
A quelque chose, &c.



Maris dont on charge le front,
Consolez vous de cet affront ;
Il est vrai que sur vous l'on glose ;
Mais l'or chez vous pleut à foison.
A quelque chose, &c.



Fille d'un commerce galant ;
Sçait mettre à profit son talent ;
Aux dépens du Dinde, elle arrose
Le gosier d'un jeune Pinçon.
A quelque chose, &c.



Un soir, en allant chez Laïs ;
On vola le jeune Damis ;
Ce vol à ses amours s'oppose :
Il est sage, grace au larron.
A quelque chose, &c.

✕

Sortant un jour de Saint Bonnet ;
Notre fiacre rompit tout net ;
Il nous fallut faire une pause
Et vuider encore un flaccon.
A quelque chose, &c.



Depuis qu'un malheureux procès
De ma table a borné les frais,
Ma porte au parasite est close;
Et je ne vois plus de Gascon.
A quelque chose, &c.

Depuis qu'au rosier de l'Amour
Je me suis piqué l'autre jour,
Quand je veux cueillir une rose,
J'y vais avec précaution.
A quelque chose, &c.

De rhubarbe un vaisseau rempli,
Dans les flots vient d'être englouti:
Ce naufrage-là sera cause
Qu'on vivra sans purgation.
A quelque chose, &c.
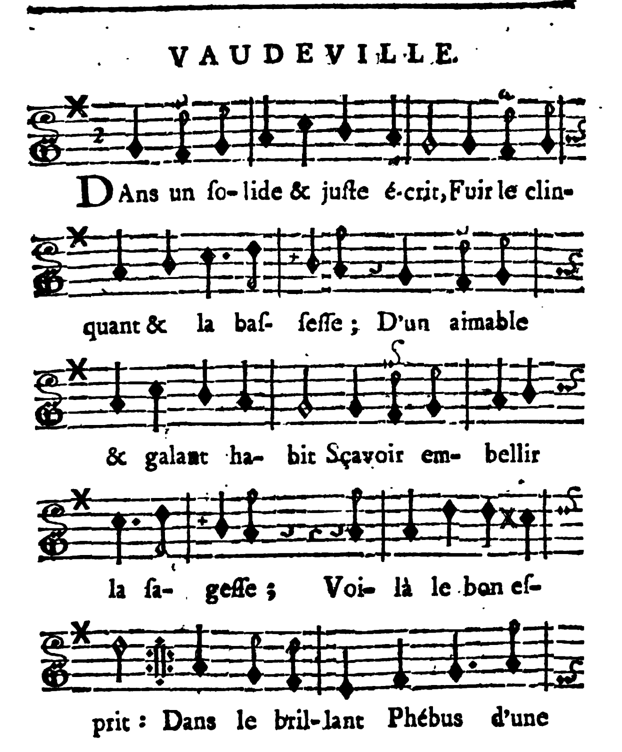
AU PUBLIC.

Le beau tems est mauvais pour nous;
Messieurs, il nous prive de vous.
Un tems disgracieux nous cause
Du plaisir & de la moisson.
A quelque chose
Malheur est bon.

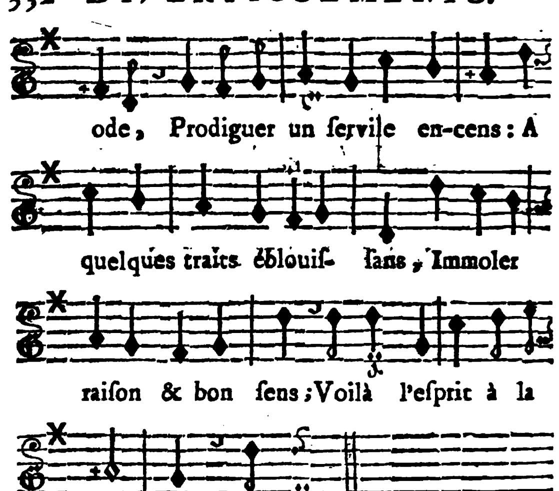


DIVERTISSEMENT DE LA CABALE.

VAUDEVILLE.







mo- de. Voilà.

✠

Des autres goûter le récit,
Vouloir que tout le monde plaiſe
Se prêter à tout ce qu'on dit,
Et mettre chacun à ſon aiſe ;
Voilà le bon eſprit.
Du cercle cenſeur incommode,
S'emparer de tout l'entretien,
Ne trouver brillant que le ſien,
Parler beaucoup, ne dire rien
Voilà l'eſprit à la mode.

✠

Tenir avec gens qu'on choiſit,
De doux propos qu'on aſſaiſonne ;
Rèpandre un ſel qui divertit,
Sans jamais offenſer perſonne ;
Voilà le bon eſprit.
Dans une hiſtoire que l'on brode,
Charger vivement les portraits.
D'Iris mettre au jour les ſecrets ;
Accabler les abſens de traits ;
Voilà l'eſprit à la mode.

✕

Vivre comme un cœur noble vit,
Et volontiers ouvrir ſa bourſe :
Mais pour le tems où l'on vieillit
Se ménager une reſſource ;
Voilà le bon eſprit.
Juſqu'à leur dernier période,
Pouſſer la dépenſe & les frais ;
Se livrer aux plus grands excès,
Pour manquer & languir après ;
Voilà l'eſprit à la mode.

✕

Comme au grand, parler au petit,
Au foible, comme au fort complaire ;
Généreux ſans faſte & ſans bruit,
Faire des plaiſirs & les taire ;
Voilà le bon eſprit.

Fuir ceux que la peine incommode,
Chercher ceux de qui l'on attend ;
Du moindre ſervice qu'on rend,
Faire le Public confident ;
Voilà l'eſprit à la mode.

Avant de ſe rendre érudit,
Se mettre au fait de ſa patrie ;
Sçavoir Paris avant Madrid,
Sçavoir l'Europe avant l'Aſie ;
Voilà le bon eſprit.
Connoître le peuple antipode,
Sans ſçavoir où Londre eſt placé ;
Dans l'hiſtoire Grecque verſé,
Sur la nôtre être à l'A-B-C ;
Voilà l'eſprit à la mode.

Sans regarder comme on conduit
La barque de la république,
Vivre en repos dans ſon réduit,
Et bien régler ſon domeſtique ;
Voilà le bon eſprit.
Des grands cenſurer la méthode,
Fronder tout haut les Potentats ;
Pour arranger tous les Etats,
A ſon chez ſoi ne penſer pas ;
Voilà l'eſprit à la mode.



Pour la probité qui languit,
Pour les clients dans l'indigence,
Des Loix employer le crédit,
A peu de frais, en diligence;
Voilà le bon esprit.
En dépit du Droit & du Code,
Faire jouir des héritiers,
A la barbe des créanciers,
Pendant des quarante ans entiers;
Voilà l'esprit à la mode.



Veiller, lorsque le soleil luit;
Dormir, quand il faut qu'on repose;
Faire tout dans le tems prescrit;
Placer en son lieu chaque chose;
Voilà le bon esprit.
Vivre sans regle & sans méthode:
Brusquer, quand il faut réfléchir;
Prolonger, quand il faut finir;
Raisonner, quand il faut agir;
Voilà l'esprit à la mode.

Quand par hazard on réussit,
Ne point s'enivrer du suffrage;
Sur les ouvrages que l'on fit,
Tenir un modeste langage;
Voilà le bon esprit.

Pour quelques vers qu'on raccommode ;
Pour quelque diſtique ou Rondeau,
Se mettre à côté de Boileau,
Diſputer le pas à Rouſſeau ;
Voilà l'eſprit à la mode.

✱

Par un agréable débit
De Contes, bons mots, Epigrammes ;
Par un diſcours qui réjouit,
Trouver l'art d'amuſer les Dames ;
Voilà le bon eſprit.
Du jeu poſſéder la méthode,
Sçavoir Lanſquenet, Biribi,
Brelan, Pharaon, Réverſi,
Comete, Quadrille & Tritri :
Voilà l'eſprit à la mode.

✱

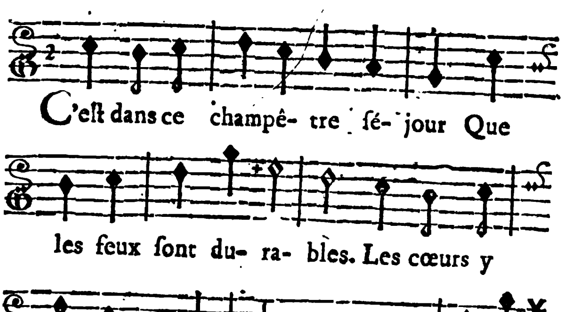
Du gain ſubjuguer l'appétit ;
Dans les emplois que l'on exerce ;
Faire un légitime profit,
Dans la finance ou le commerce ;
Voilà le bon eſprit.
Se fonder un état commode ;
Par un équivoque butin,
Dont on achette, un beau matin ;
De grands titres ſur parchemin ;
Voilà l'eſprit à la mode.

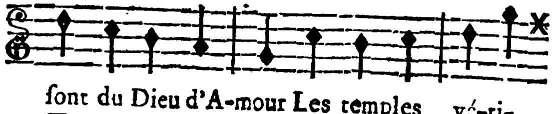
✱

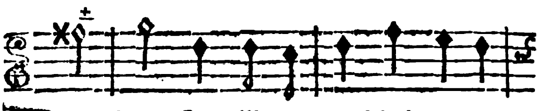
Vivre

Vivre ſans noiſe & ſans dépit ;
N'être jamais, en mariage,
Contrediſant, ni contredit ;
Borner ſes ſoins à ſon ménage :
Voilà le bon eſprit.
Toujours l'un à l'autre incommode ;
N'avoir, en rien, même vouloir ;
Loger enſemble ſans ſe voir ;
Jamais ni bon jour, ni bon ſoir :
Voilà l'eſprit à la mode.

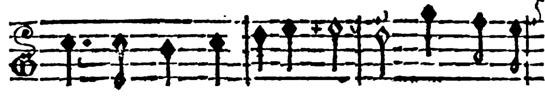
DIVERTISSEMENT
DE ZEPHIRE ET FLEURETTE.



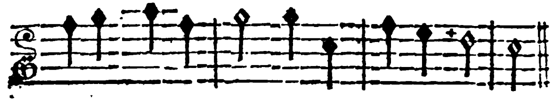




ta- bles. La ville au-jourd'hui ne pro-



duit Que quelques amouret-tes, Qu'un jour fait



éclore, & dé- truit, Comme les fleuret- tes.



L'amour délicat est toujours
Fidele à la nature ;
Dans le maintien, dans les atours,
Trop d'art lui fait injure.
Loin des jardins les plus brillans,
Souvent il fait retraite,
Pour aller cueillir, dans les champs,
La simple fleurette.

✕

Par un jargon vif & galant,
Nos Amans nous abusent ;
D'amuser ils ont le talent :
Mais toujours ils amusent ;

Ce sont d'agréables trompeurs
Au métier d'amourette ;
Qui sçavent, pour cueillir des fleurs,
Semer la fleurette.

✠

Du Petit-Maître sémillant
Redoutez la tendresse ;
Plus il paroît vif & brillant,
Plus sa flamme est traîtresse.
Belles, ne vous y fiez pas,
Ce papillon vous guette,
Pour flétrir vos jeunes appas,
Comme une fleurette.

✠

Dans l'amarante & dans le lys,
Je vois trop d'étalage,
Des œillets d'inde & des soucis
Je ne puis faire usage.
La tubereuse a trop d'odeur ;
La pensée est discrette.
Non, rien ne flatte plus mon cœur,
Que cette fleurette.

✠

Vous vous perdez, maris coquets,
Par vos ardeurs follettes ;

Ne vous déferez-vous jamais
De l'erreur où vous êtes ?
Vous laissez, dans votre jardin,
Périr des fleurs parfaites,
Pour cueillir, chez votre voisin,
De simples fleurettes.



N'écoutons point le vain jargon
Dont nous bercent les hommes :
Tout est zéphyr ou papillon
Dans le siecle où nous sommes.
Pareils, dans leur volage ardeur,
Aux abeilles coquettes,
Sitôt qu'ils ont pillé la fleur,
Adieu les fleurettes.

Notre esprit, dans notre printemps,
Abonde en fleurs nouvelles ;
Sans peine, l'été de nos ans
En produit d'assez belles.
Notre automne encor voit pousser
Quelque fleur joliette ;
Mais quand l'hyver vient nous glacer,
Adieu la fleurette.

Vous que l'avarice réduit
A trop d'économie,
Vainement l'Amour vous conduit
Chez une belle amie ;
Voulez-vous bientôt recevoir
Le doux fruit d'amourette ;
De Plutus penchez l'arrosoir
Sur votre fleurette.

✕

Chez nos Sçavans le froid pavot
Est une fleur commune ;
L'oreille d'ours est le vrai lot
Des hommes de fortune.
Le muguet, des petits Collets
Est l'image parfaite.
Tout est rose chez les Plumets ;
Vive leur fleurette.

AU PARTERRE.

Si vous nous avez accordé,
Messieurs, votre suffrage,
Doit-on se croire assez fondé
Pour en prendre avantage ?
Non, non, ce seroit se flatter
D'une gloire indiscrette.
Ce qu'on vient de vous présenter
N'est qu'une fleurette.

✕

Souvent à des morceaux pompeux
La fortune est cruelle ;
Mais quelquefois on est heureux
Dans une bagatelle.
Le vent qui brise les cyprès,
Et par terre les jette,
Respecte les foibles attraits
De l'humble fleurette.

Nota. Suivent les Vaudevilles détachés, parmi lesquels il y en a plusieurs qui ne sont point connus. L'ordre paroît exiger qu'on finisse par-là le premier Volume, avant que de passer au Théâtre Comique de l'Auteur.



VAUDEVILLE.
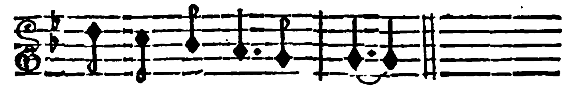
VOir une mere, au déclin de ses

ans, Plus que sa fille, à l'affut des a-

mans, C'est u-ne comé- di- e. Si

quelqu'un entre- prend de gué- rir sa fo-

li- e, Rare- ment il ré- ussi-





Voir un Vieillard amoureux d'un tendron,
S'adoniſer, faire le Céladon,
C'eſt une Comédie :
Qu'il ne s'expoſe pas à chanter en partie :
J'amais juſte il n'entonnera ;
C'eſt un Opera.



Voir une Nymphe en ſuperbes atours,
De ſon vernis faire parade au Cours,
C'eſt une Comédie.
Ne vous y trompez pas : ſa beauté recrépie
Avec le jour diſparoîtra ;
C'eſt un Opera.



Voir un Commis en ſurtout broché d'or ;
Lorgnette en main, trancher du matador,
C'eſt une Comédie.
Pour guérir ſon eſprit de cette frénéſie,
Vainement on le ſifflera ;
C'eſt un Opera.

✕

Lorſqu'un Amant ne forme que des vœux,
On le mépriſe, on ſe rit de ſes feux :

C'eſt une Comédie ;
Mais ſi pour ſon Iris ſa bourſe ſe délie ,
Juſqu'à la couliſſe il viendra ;
C'eſt un Opera.

Tant que deux cœurs ſont unis par l'amour ;
Au dénouement ils viſent nuit & jour :
C'eſt une Comédie ;
Mais ſi le Dieu d'Hymen par malheur les allie ,
Au ſecond Acte on bâillera ;
C'eſt un Opera.

Voir une femme adorer ſon époux ,
Le prévenir par les ſoins les plus doux ;
C'eſt une Comédie.
Que cet époux ſi cher vienne à perdre la vie ,
La veuve en chantant pleurera ;
C'eſt un Opera.
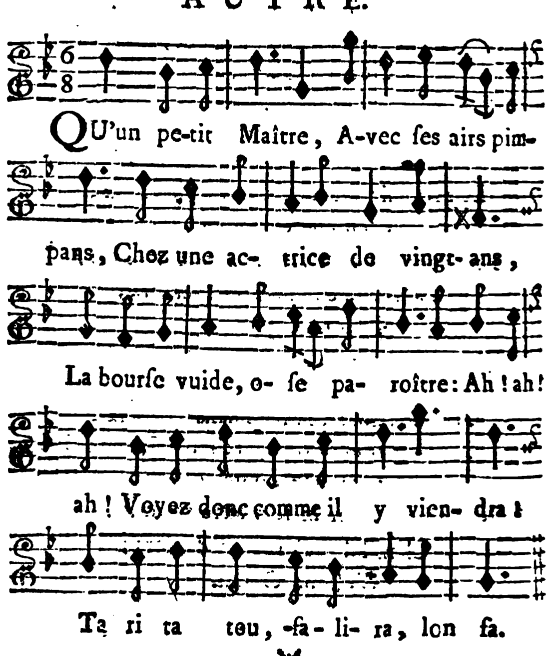
Voir un jaloux , la rage dans les yeux ;
Dans ſes tranſports quereller juſqu'aux Dieux ,
C'eſt une Comédie ;
Mais il a beau crier & ſe mettre en furie ,
Chez lui toujours on danſera ;
C'eſt un Opera.



Chacun, pour plaire, affecte un beau jargon;
Change à son gré de visage & de ton,
Comme à la Comédie.
La raison vainement blâme cette manie;
Toujours de mal en pis on va,
Comme à l'Opera.



AUTRE.



Qu'une Antiquaille,
Avec ses faux attraits;
Veuille avoir, sans payer les frais,
Un soupirant de belle taille:
Ah! voyez donc comme elle y viendra!
Ta ri ta tou, &c.

✕

Qu'un Robin lutte
Contre un jeune Plumet,
Et qu'il veuille avoir un objet
Qu'un Mousquetaire lui dispute:
Ah! voyez donc comme il y viendra!
Ta ri ta tou, &c.

✕

Qu'un Buraliste
Veuille être Directeur;
Sçût-il son Barême par cœur,
Si sa femme au Fermier résiste,
Ah! voyez donc comme il y viendra!
Ta ri ta tou, &c.

✕

Qu'un vieux Druide
De vigueur dépourvu,
Pour éviter d'être cocu,
Tienne sa jeune femme en bride:
Ah! voyez donc comme il y viendra!
Ta ri ta tou, &c.

✕

Que d'une Belle
Un Gaſcon ſoit féru ;
S'il faut, pour être bien reçu,
Par des préſens briller chez elle,
Ah ! voyez donc comme il y viendra !
Ta ri ta tou, &c.

✗

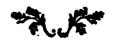
Qu'à l'Audience
Un plaideur indigent
Veuille avoir raiſon ſans argent,
Quand ſon adverſaire finance :
Ah ! voyez donc comme il y viendra !
Ta ri ta tou, &c.

✗

Qu'une Marchande
Veuille faire un gros gain,
Sans avoir, dans ſon magaſin,
Quelque Tendron qui l'achalande :
Ah ! voyez donc comme elle y viendra !
Ta ri ta tou, &c.

✗

Qu'un Aſtrologue
Veuille prévoir l'inſtant
Où l'influence du Croiſſant
Doit le mettre au grand catalogue :
Ah ! voyez donc comme il y viendra !
Ta ri ta tou, ſalira, lon ſa.



AUTRE.

Air : *De tous les Capucins du Monde.*

ON l'a dit, & je le répete :
L'homme est toujours à la bavette.
Mille puérils passetemps
Ne quittent jamais son idée :
On a des hochets en tout tems :
A tout âge on a sa poupée.



Médor, toujour à sa toilette
Pour ses habits seuls, s'inquiette.
De se voir, & se faire voir
Il a toujours l'ame occupée :
Son hochet est dans son miroir,
Et sa figure est sa poupée.



Harpagon sans cesse calcule
Ce que par mois il accumule ;
Gagner est l'unique souhait
Dont sa cervelle soit frappée.
Le beau métal est son hochet ;
Sa bourse lui sert de poupée.



Césarion n'a dans la tête
Que bataille, exploits & conquêtes;
Cet illustre & vaillant guerrier
Brave le salpêtre & l'épée.
Son hochet est dans le laurier;
La gloire devient sa poupée.



Gourmandin, fameux parasite;
Aux bonnes tables rend visite.
Son cœur, grand ami du buffet;
Ne cherche que franche lipée.
Le verre lui sert de hochet;
Et la bouteille est sa poupée.

✕

L'Abbé muguet souvent se mire,
Grimace, minaude; s'admire;
Tous ses soins sont pour son toupet,
Et sa perruque retapée.
Sa tabatiere est son hochet;
Sa tête lui sert de poupée.



AUTRE.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

QUAND d'un air soumis on m'aborde ;
Pour m'entretenir sans témoins ;
Quand on me flatte & qu'on m'accorde
La victoire sur tous les points ;
Quand sur mon habit que l'on frotte ;
On voit du noir qu'on veut ôter,
Je me doute alors de la botte
Qu'un emprunteur va me porter.

✠

Quand je verrois ma cave pleine
D'un breuvage digne des Dieux ;
Quand j'aurois le cœur de Climene ;
Quand je fixerois tous ses vœux ;
Quand je tiendrois dans ma cassette
Cinq cens marcs du riche métal,
Je serois moins gai qu'un Poëte
Qui voit écraser son rival.

✠

Quand on trouve le vestibule
Trop ennuyeux, trop fatigant ;
Quand, pour supplanter un Emule,
On n'est pas assez intrigant

Quand le manége sçait déplaire ;
Quand on refuse d'encenser ;
Quand on est trop vrai, trop sincere ;
A la Cour il faut renoncer.

Quand on veut voir quelque ménage ;
Où l'on n'entende point gronder ;
Quand on veut voir quelque partage ;
Où l'on s'arrange sans plaider ;
Quand on veut voir veuve jolie,
Que rien ne puisse consoler ;
Apprenez-moi, je vous supplie,
Dans quel pays il faut aller.

Quand un papa souvent en ville
Va porter ses feux inconstans ;
Quand au brelan, quand au quadrille
La maman donne tout son tems ;
Quand la gouvernante babille
Avec la Fleur & Bourguignon ;
C'est un grand hasard si la fille
Echappe aux traits de Cupidon.

Quand chez une fille jolie
Je vois quelqu'un donner le ton ;
Quand à lui plaire on s'étudie,
Quand jamais on ne lui dit, non

Quand tout, juſqu'au chien de la Belle,
Pour lui devient un vrai mouton,
Je ſçais qui c'eſt, & je l'appelle
Le pourvoyeur de la maiſon.



Quand vous voyez votre fillette
Bâiller en étendant les bras;
Quand elle eſt rêveuſe, diſtraite,
L'eſprit toujours dans l'embarras;
Quand elle court à la fenêtre
Chaque fois qu'elle entend ſonner,
Maman, cela vous fait connoître
Qu'au Notaire il faut la mener.

Quand verrons-nous, dans l'opulence,
Quelqu'un conſerver la douceur?
Quand verrons-nous dans le ſilence
Les Amans cacher leur bonheur?
Quand verrons-nous un eſprit ſage
Corriger tous nos étourdis?
Tout cela ſe verra, je gage,
La ſemaine des trois Jeudis.

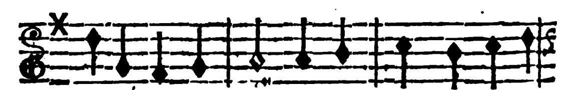
Quand Philis eſt-elle charmée?
Quand ſa rivale a du deſſous.

Quand Florise est-elle allarmée ?
Quand elle voit son vieux jaloux.
Quand un Auteur sçait-il produire ?
Quand la gaité sçait l'inspirer.
Quand voit-on les Medecins rire ?
Quand la fievre nous fait pleurer.
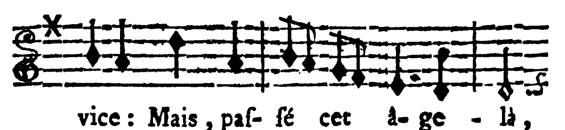
AUTRE.



ON peut encor dans ce tems, Avant



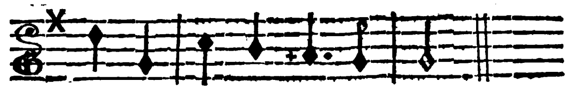
l'âge de quinze ans, Trouver quelque objet no-



vice : Mais, pas- sé cet â- ge - là,



On vous en ra-tis- se, tis- se, tisse,



✠

Vous qui fermez les verroux ;
Pour empêcher que chez vous
Le tendre Amour ne se glisse ,
C'est un abus que cela.
On vous en ratisse , &c.

✠

Dans l'absence des Plumets ;
On vous voit , gens du Palais ;
Briller dans la tendre lice ;
Mais quand l'Officier viendra ;
On vous en ratisse , &c.

✠

Tant que vous dépenserez ;
Amans , vous réussirez ;
L'Amour vous sera propice :
Mais quand l'argent manquera ;
On vous en ratisse , &c.

✠

Maris qui vous absentez ;
Vainement vous vous flattez

Que ſur la femme d'Ulyſſe
La votre ſe reglera.
On vous en ratiſſe, &c.

✕

Belles, déſabuſez-vous,
Si vous croyez qu'un époux,
Tel que celui d'Euridice,
Juſqu'aux Enfers vous ſuivra ;
On vous en ratiſſe, &c.

✕

Si vous cherchez aujourd'hui
Chez les Grands un ſûr appui ;
Au Palais, prompte juſtice ;
Des Agnès, à l'Opera,
On vous en ratiſſe, &c.

AUTRE.

Air : *Du Confiteor.*

POUR détruire le genre humain,
Les Dieux ont inondé la terre ;
C'eſt un témoignage certain
Que l'eau fait pis que le tonnerre.
Amis, ne buvons jamais d'eau ;
Des Dieux c'eſt le plus grand fléau.

✕

Phaëton, ce jeune éventé,
Qui voulut éclairer le Monde;
Par la foudre précipité,
Du Pô s'en alla boire l'onde.
Amis, &c.



Le modele fameux des sots;
Le fat & l'orgueilleux Narcisse,
Un jour se mirant dans les flots;
Y trouva son juste supplice.
Amis, &c.



Icare voulant jusqu'aux Cieux
Élever son vol téméraire,
De son projet audacieux,
Dans l'onde reçut le salaire.
Amis, &c.



Ce peuple où Latone en danger
Souffrit un si cruel outrage,
En grenouilles s'est vû changer;
L'onde fut son triste breuvage.
Amis, &c.

✕

Aux Enfers, un cruel destin
Fait soupirer les Danaïdes;

Elles versent de l'eau sans fin,
Pour expier leurs parricides.
Amis, ne buvons jamais d'eau,
Des Dieux c'est le plus grand fléau.

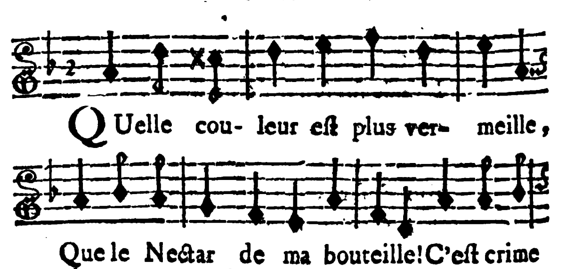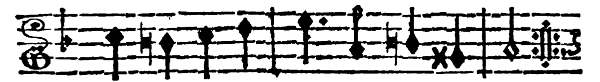
✕

Que les mortels étoient heureux
Dans l'âge où regnoit l'innocence !
Il ne manquoit rien à leurs vœux;
Le vin couloit en abondance.
Buvons de ce jus précieux;
C'est le plus beau présent des Cieux.

✕

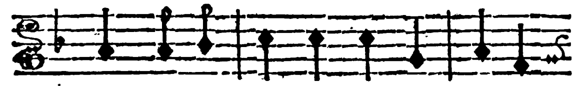
Pour prix de sa rare vertu,
Noé, ce fameux Patriarche,
Reçut du Ciel le bois tortu,
Sitôt qu'il fut sorti de l'Arche.
Buvons de ce jus précieux;
C'est le plus beau présent des Cieux.

AUTRE.

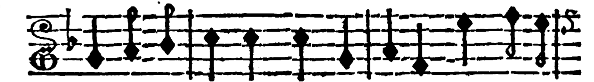




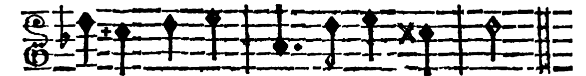
d'y mettre de l'eau; Rien n'eſt ſi beau.



Quand on en boit, ſa douce flamme



Chatouille juſqu'au fond de l'ame. Mes a-mis,



faites m'en rai- ſon ; Rien n'eſt ſi bon.



Ah ! que ma Climene eſt charmante !
Sa beauté naive & touchante
Surpaſſe tout l'art du pinceau ;
Rien n'eſt ſi beau.
Mais ce qui la rend adorable,
C'eſt ſon humeur toujours aimable :
Elle eſt plus douce qu'un mouton ;
Rien n'eſt ſi bon.

✠

Tout eſt charmant à cette table :
Mais la Maitreſſe incomparable
En eſt le plus friand morceau ;
Rien n'eſt ſi beau.
De mille attraits elle aſſaiſonne
Les mets exquis qu'elle nous donne.
Avec elle on eſt ſans façon ;
Rien n'eſt ſi bon.

Vive le Dieu de la Richeſſe,
Pour éblouir une Maîtreſſe !
Non, l'Amour, avec ſon flambeau,
N'eſt pas ſi beau.
Sans art, ſans eſprit, ſans adreſſe,
Il vient à bout d'une tigreſſe.
Non, tout le ſçavoir d'Apollon
N'eſt pas ſi bon.



Jeunes Beautés qui voulez rendre
Un cœur toujours ſoumis & tendre ;
Aujourd'hui c'eſt du fruit nouveau ;
Rien n'eſt ſi beau.
En marchant dans la tendre lice,
Gardez que le pied ne vous gliſſe :
Retenez bien cette leçon ;
Rien n'eſt ſi bon.



Un

Un Amant, pour fléchir ſa Belle,
Lui jure une ardeur éternelle,
Qui doit brûler juſqu'au tombeau;
Rien n'eſt ſi beau.
Mais, hélas! le trompeur la quitte,
Et comme Jaſon, prend la fuite,
Quand il a conquis la toiſon;
Rien n'en eſt bon.

Maris, voulez-vous que vos femmes
Vous conſervent toutes leurs flammes,
Et qu'aucun n'ait part au gâteau:
Rien n'eſt ſi beau;
Par une douce complaiſance,
Excitez-les à la conſtance.
Pour les ranger à la raiſon,
Rien n'eſt ſi bon.

D'un époux l'humeur eſt charmante,
Lorſque du logis il s'abſente;
Il eſt galant & damoiſeau:
Rien n'eſt ſi beau.
Mais chez lui toujours il murmure,
Toujours gronde, toujours cenſure.
Hélas! comment l'aimeroit-on?
Rien n'en eſt bon.



Avant les nœuds du mariage,
Une fillette douce & ſage,
Rougit à l'aſpect d'un chapeau ;
Rien n'eſt ſi beau.
Dès que le Contrat eſt en forme,
En Démon l'Ange ſe transforme,
Et la brebis devient dragon ;
Rien n'en eſt bon.

✠

Quand une Agnès ſort de la grille ;
Son Prétendu d'aiſe pétille ;
De la vertu c'eſt le tableau ;
Rien n'eſt ſi beau.
Mais ſouvent c'eſt la plus habile
A tromper un époux docile ;
Et pour en faire un Actéon,
Rien n'eſt ſi bon.

AUTRE.

Air : *Vous qui du Vulgaire ſtupide.*

SEPTEMBRE eſt le mois agréable
Où le tems eſt calme & ſerein :
Dans cette ſaiſon favorable,
De bonnes gens font le bon vin.

Pendant l'hyver on se rassemble,
Près du feu, joyeux & contens ;
On cause, on rit, on boit ensemble :
Le bon vin fait de bonnes gens.

✕

Des combats le Dieu redoutable
Jadis à Vénus fit sa cour ;
Pour lors, si l'on en croit la Fable,
Le plaisir engendra l'Amour.
Au doux auteur de sa naissance
Bornant sa gloire & son desir,
Tous les jours par reconnoissance,
L'Amour engendre le plaisir.

✕

Dans le tems où l'on voit éclore
De nos ans la premiere fleur,
Le scrupule nous parle encore,
La raison maîtrise le cœur ;
Mais quand le Tems, d'un vol rapide,
Nous mene à l'ardente saison,
Nos passions sont notre guide,
Le cœur maîtrise la raison.

✕

Dans un éternel esclavage
Quand la gloire tient un Seigneur ;
Quoiqu'il reçoive maint hommage,
Ce bien n'est-il pas un malheur ?

Loin de la Cour & de la Ville,
Quand le sort force un Citoyen
D'aller jouir d'un sort tranquille,
Ce malheur n'est-il pas un bien ?

✕

Quand un Seigneur paye ses dettes ;
Quand fidele à son premier choix
Il fuit toutes les amourettes ,
Ce Seigneur vit comme un Bourgeois ;
Quand un Bourgeois pour sa cuisine
Compte sur les fonds d'un prêteur ;
Quand une Actrice le ruine ,
Ce Bourgeois vit comme un Seigneur.

✕

Damon , pour fléchir sa Maitresse,
Lui promet un meuble complet ;
Il court acquitter sa promesse ,
Aussitôt dit , aussitôt fait.
En reçoit-il la récompense :
De n'en rien dire on lui prescrit ;
Mais , loin de garder le silence ,
Aussitôt fait , aussitôt dit.

✕

Quand j'examine tes ouvrages ;
Plutus , je m'étonne , & je dis :
Quel manége dans les ménages !
Que l'argent fait de bons maris !

Par une juste conséquence,
On m'entend crier à l'instant :
O trop heureuse complaisance !
Que les bons maris sont d'argent !

※

Un jeune Ecolier, près d'Ismene,
A beau se sentir émouvoir ;
Il tremble, il étouffe sa peine :
Chez lui pouvoir est sans sçavoir.
Quand un vieux soupirant s'engage
Sa langue fait bien son devoir ;
Mais à quoi sert son beau langage ?
Chez lui sçavoir est sans pouvoir.

※

Quand les mains vuides, l'on s'approche
De quelque lyrique tendron ;
Son cœur est plus dur qu'une roche,
Le mouton devient un dragon.
Mais quand le beau métal arrive,
A l'aspect de ce Factoton,
La Raison fuit, l'Honneur s'esquive,
Le dragon devient un mouton.

※

Belles, quelle est votre puissance !
Voulez-vous pousser un nigaud :
Dans un moment votre assistance
Le fait monter du bas en haut.

Quelqu'un a-t-il sçu vous déplaire :
Fût-il un Hercule, un Atlas,
Dans un moment votre colere
Le fait tomber du haut en bas.
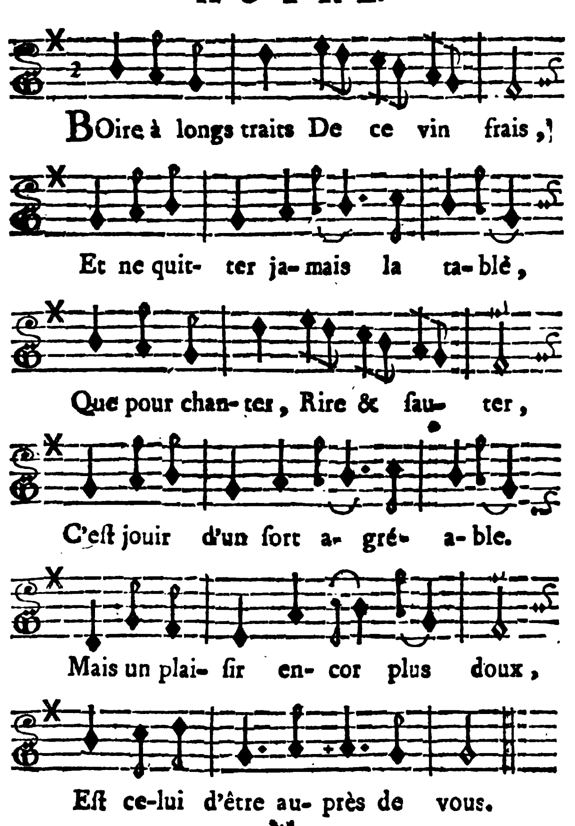


Sur le secret qu'on doit aux Belles ;
Sur la foi qu'on doit aux Maris ;
Sur la mode & les bagatelles,
Bordeaux le dispute à Paris.
Sur les apparences frivoles,
Sur les sermens trompeurs & faux ;
Sur l'enflure des hyperboles,
Paris le dispute à Bordeaux.

Le bon sens quelquefois éclaire
Des esprits sans arts, sans talens :
Tout ce que disent Jacque & Pierre,
C'est raison sans raisonnement.
L'erreur le plus souvent habite
Où regne clinquant & jargon :
Tout ce qu'un ergoteur débite ;
C'est raisonnement sans raison.



AUTRE.


BOire à longs traits De ce vin frais,
Et ne quitter jamais la table,
Que pour chanter, Rire & sauter,
C'est jouir d'un sort agréable.
Mais un plaisir encor plus doux,
Est celui d'être auprès de vous.

Quand je vous vois,
Au ſort des Rois,
Non, je ne porte point d'envie.
Vous obéir,
Et vous ſervir
Fait tout l'agrément de ma vie;
Mais un plaiſir encor plus doux,
Eſt celui d'être aimé de vous.

✕

Faſſe l'Amour
Que quelque jour
A mes feux votre ame réponde.
Ce doux bonheur
Flatte mon cœur,
Plus que tous les tréſors du Monde;
Mais un plaiſir encor plus doux,
Eſt celui de s'unir à vous.

✕

Ma flamme, hélas!
N'oſeroit pas
Se promettre un ſi beau partage:
Mais ſi jamais
A mes ſouhaits
Vous accordez cet avantage,
Ah! que mon plaiſir ſeroit doux!
Et que j'en aurois avec vous!

✕

AUTRE.

Air : *Nous nous marierons Dimanche.*

J'Ai toujours, Bacchus,
Célébré ton jus;
N'en perdons pas la coutume.
Seconde moi :
Que peut, ſans toi,
Ma plume ?
Coule, à longs traits,
Dans mon épais
Volume.
Viens, mon cher patron,
Sois mon Apollon :
Viens, mon cher ami, que j't'hume.

✠

Grace à la liqueur
Qui lave mon cœur,
Nul ſouci ne me conſume.
De ce vin gris
Que je chéris
L'écume !
Lorſque j'en boi,
Quel feu chez moi
S'allume !
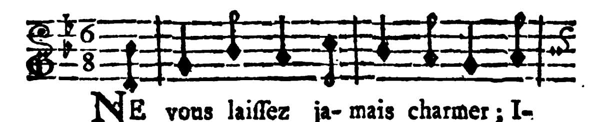
Nectar enchanteur,
Tu fais mon bonheur.
Viens, mon cher ami, que j't'hume.

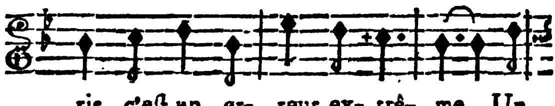
Champagne divin,
Du plus noir chagrin
Tu dissipes l'amertume.
Tu sçais mûrir,
Tu sçais guérir
Le rhume.
Quel goût flatteur!
Ta douce odeur
Parfume.
Pour tant de bienfaits,
Et pour tant d'attraits,
Viens, mon cher ami, que j't'hume.

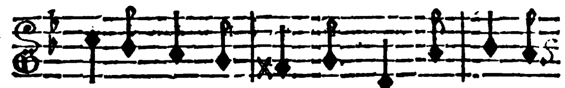
Mars, un beau matin,
Croyant que Vulcain
Travailloit sur son enclume;
Chez la Donna
Vint selon sa
Coutume.
Vulcain les voit,
Et vîte il boit,
Il fume.
Sur ce digne époux,
Cocus, reglez-vous,
Il faut humer comme il hume.
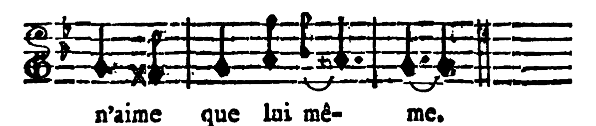
AUTRE.

CONSEILS.









✕

Quand il poursuit, c'est un chasseur
Qui brave les vents & la bise ;
Mais sitôt qu'il est possesseur,
Il court après une autre prise.

✕

Il eſt ſemblable au conquerant
Qu'entraînent la Gloire & Bellonne;
Et dans chaque place qu'il prend
Il met le feu, puis l'abandonne.

✕

Quand ſon deſir eſt ſatisfait,
Le froid s'empare de ſon ame;
Son feu n'eſt qu'un feu de mouſquet:
Quand le coup part, adieu la flamme.

✕

L'hymen reſſemble à ces tableaux
Où l'art fait briller ſon adreſſe:
En s'éloignant d'eux, ils ſont beaux;
Qu'on approche, leur beauté ceſſe.

✕

L'éclat des plus vives couleurs
S'efface dans le mariage,
Et le fruit fait tomber les fleurs,
Sitôt qu'en ſes nœuds on s'engage.

✕

Maris, vous vous fâchez à tort
De ce qu'on vous met à la mode;
Un logis dont votre ami ſort,
En eſt-il pour vous moins commode?

✕

Au Palais qu'habitent les Rois
La jeune coquette reſſemble:

Petits & Grands, Prince, Bourgeois,
Pêle-mêle, tout s'y rassemble.



Son cœur, pour le bien définir,
Est tel qu'une glace brillante,
Qui reçoit, sans rien retenir,
Tous les objets qu'on lui présente.

Les soupirs ne sont d'aucun poids,
Sans Bachus & la bonne chere;
Et c'est par le Port à l'Anglois
Qu'il faut s'embarquer pour Cythere.

AUTRE.

RONDE DE TABLE.

Air : *A Table je suis Grégoire.*

DESCENDS des Cieux, Dieu du verre;
Vole en ces lieux, tendre Amour :
Venez de myrthe & de lierre
Ceindre mon front tour à tour.
Pour prétendre à cette gloire,
Voici ma juste raison :
A table je suis Grégoire,
Et Tircis sur le gazon.

Grégoire, de ce breuvage
Chérit les puiſſans attraits ;
Tircis, ſous un verd ombrage ;
D'Amour goûte les bienfaits.
Moi, pour avoir la victoire,
De tous deux j'ai pris le ton.
A table, &c.

✕

Ma bouteille & ma Silvie
Rempliſſent tous mes momens ;
Les plaiſirs que l'on varie
N'en ont que plus d'agrémens ;
Pendant l'hyver je ſçais boire,
J'aime en la belle ſaiſon.
A table, &c.

✕

Je ne ſçais point, par des rimes ;
Polir un brillant jargon ;
J'ignore les traits ſublimes
De Deſcarte & de Newton ;
Mais pour aimer & pour boire ;
Je pourrois donner leçon.
A table, &c.

✕

Des favoris de la Gloire
J'eſtime fort les lauriers ;
Mais au Temple de Mémoire
Je vais par d'autres ſentiers.

Né pour aimer & pour boire,
Par-là j'illustre mon nom.
A table je suis, &c.



Si quelque chagrin vous frappe;
S'il trouble votre repos,
N'allez point chez Esculape
Chercher remede à vos maux;
Chers amis, de l'humeur noire
Voici le contrepoison :
A table soyez, &c.



Cette liqueur m'est bien chere :
Mais je vous aime encor mieux;
Jeune Iris, si pour vous plaire
Je puis être assez heureux,
Vous aurez tout lieu de croire
Que, fidele à ma chanson,
A table je suis, &c.



Qu'il est doux de satisfaire
Ses amis & ses amours!
De notre tems, pour leur plaire,
Partageons ainsi le cours;
Mettons une part pour boire,
Donnons l'autre à Cupidon,
A table soyons, &c.



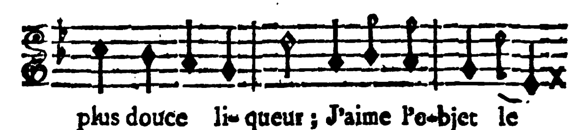
AUTRE.



AMi, dis-moi, ſuis-je blâ- mable,



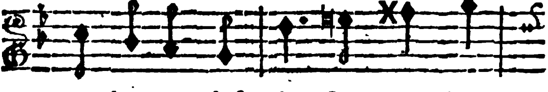
Et peut-on m'accuſer d'erreur ? Je bois la



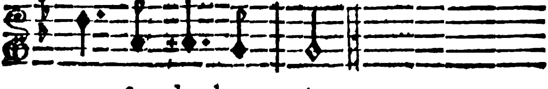
plus douce li- queur ; J'aime l'o-bjet le



plus ai- mable. Eh ! qui peut mieux faire



un heureux deſ- tin, Que deux beaux



yeux, & de bon vin ?

D'Amour je sçais porter les chaînes,
Sans qu'il m'en coûte aucuns soupirs ;
Iris m'en donne les plaisirs,
Bacchus m'en épargne les peines.
Eh ! qui peut mieux faire un heureux destin ;
Que deux beaux yeux & de bon vin ?

AUTRE

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

D'UNE faillite qu'il projette
Le fripon sort avec succès ;
A certains amis qu'il achette,
Il fait nombre de gros billets ;
La Contre-Lettre du Notaire
Sçait en secret le dégager.
Eh ! bon ! bon ! bon ! dans une affaire,
N'y a que façon de s'arranger.

✕

Trois amans sont fort ordinaires
Chez les coquettes de ce tems ;
Elles prennent l'Homme d'Affaires,
Pour subsister à ses dépens ;
Le jeune Officier, pour leur plaire ;
Le Robin, pour les proteger.
Eh ! bon ! bon ! bon ! dans ce mystere,
N'y a que façon de s'arranger.

✕

Par le micmac, mainte perſonne
Tient ſa maiſon ſur un bon pié,
La moitié de ſon bien qu'on donne
Met à l'abri l'autre moitié.
Thémis n'ignore pas qu'on triche;
Mais la voyons-nous s'en venger?
Eh! bon! bon! bon! pour être riche,
N'y a que façon de s'arranger.
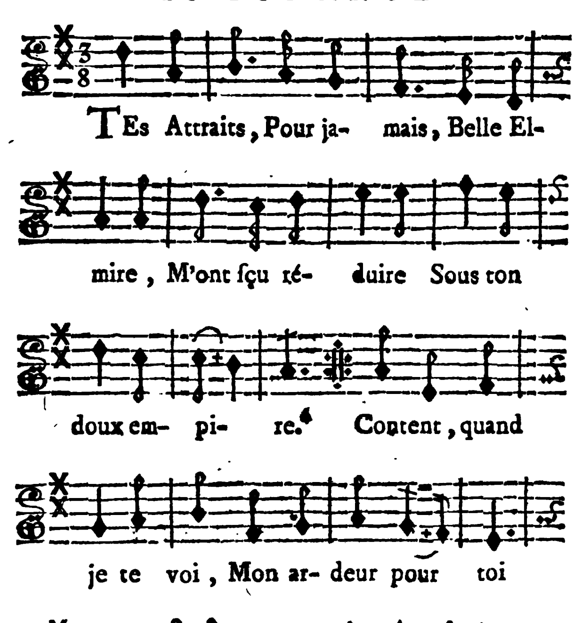
✱

Le vieux Amant d'une fillette
Partage avec elle ſon bien;
Médor à ſa vieille coquette
Vend cher une heure d'entretien;
Tout l'argent de la décrépite
Chez la jeune Iris va loger.
Eh! bon! bon! bon! chacun profite;
N'y a que façon de s'arranger.

✱

Voici la conduite commune
D'un jeune & puiſſant héritier;
De Liſette il fait la fortune,
Il enrichit un uſurier.
Le joueur adroit l'expédie,
Le flatteur y trouve à gruger.
Eh! bon! bon! bon! dans cette vie;
N'y a que façon de s'arranger.

AUTRE.

LES LOZANGES.



Ton
Jargon
Eſt d'un ton
Qui me laſſe :
Finis, de grace,
Ou quitte la place.
Lieu commun d'Opera
Jamais ne pourra
Me ſurprendre,
Me rendre
Tendre
Là.

✠

Si
J'ai fui
Juſqu'ici
La tendreſſe,
C'eſt que ſans ceſſe
L'on nous y redreſſe.
L'Amant, dès qu'un doux ſort
Paye ſon tranſport,
Prend la fuite,
Nous quitte,
Vîte
Sort.

✠

Quel
Mortel
Plus cruel
Qu'Alexandre ?
Près du Scamandre,
Il mit tout en cendre.
Comment nommerons-nous
Ces Rois dont les coups
Font tapage,
Ravage,
Rage ?
Foux.

✠

Les
Sonnets
Les mieux faits
Sont chimeres ;
Que font-ils faire ?
De l'eau toute claire.
Que font tant de nigauds
Dans leurs Madrigaux
Pour Cephise,
Belise,
Lise ?
Sots.

✠

Tous
Jaloux
Sont des foux
Que je blâme.
Fi d'une flamme
Qui nous ronge l'ame.
Fais, mon cher, comme moi,
Pour braver la loi
D'une Amante
Changeante;
Chante,
Boi.

Dans
Les champs,
Les Amans,
De leurs Belles
Gardiens fideles,
Sont toujours près d'elles:
Ici, même l'époux
Jamais n'est jaloux;
L'imbecille,
Tranquille,
File
Doux.



Tot,
Cataut,
Il me faut
Du Tonnerre :
Vîte, ma chere,
Remplis-en mon verre.
Fais-moi du bois tortu
Goûter la vertu ;
Ce commerce
Me berce :
Verſe
Drû.

✠

Non ;
Damon ;
Ce canton
De la terre,
Dit l'Angleterre ;
Ne me tente guere.
Qui par le Paquebot
Y paſſe, eſt un ſot.
Là, la goutte
Qu'on goûte ;
Coûte
Trop.



AUTRE.

Air : *Tout cela m'eſt indifferent.*

CELUI qui trompe eſt un fripon,
Celui qu'on trompe eſt un oiſon :
Tâchons de n'avoir point affaire
A tout Grec & Maître Gonin ;
N'être point dupe, & n'en point faire,
C'eſt à quoi viſe un eſprit ſain.

✠

Fuir la gloire & l'ambition,
Se plaire en ſa condition ;
Jamais en vain ne ſe repaître,
D'aucun eſpoir n'être bercé ;
Rendre content & toujours l'être ;
C'eſt le parti le plus ſenſé.

✠

Rien n'eſt pire que le chagrin :
Dans notre ame il porte un venin,
Qui nous fait à pas lents deſcendre
Dans les ténebres du tombeau.
N'en point donner & n'en point prendre,
C'eſt-là le deſtin le plus beau.

✠

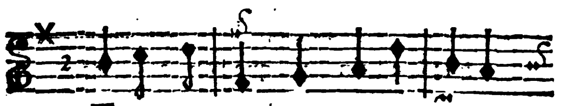
Les

Les termes durs & les gros mots
Ont souvent causé de grands maux ;
Dans les cœurs ils sçavent produire
Des haines qu'on n'éteint jamais.
N'en point entendre & n'en point dire,
C'est à quoi tendent mes souhaits.

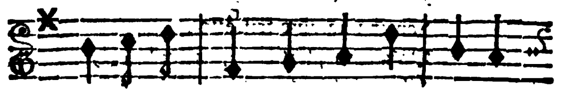
✕

Des procès l'usage fatal
Mene tout droit à l'Hôpital.
Nous perdons, par leur ministere,
Nos biens, notre tems, nos amis :
N'en point avoir & n'en point faire,
C'est le meilleur à mon avis.

AUTRE.



ETre sou- mis, tendre & sin- cere,



N'avoir d'au- tres soins que de plaire



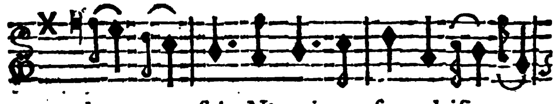
A l'objet qui ſçut nous charmer ; C'eſt ain-



ſi qu'on de vroit ai- mer. Ne conſi-



derer que ſoi- même, Renoncer à la



bon-ne foi, N'avoir que ſon plaiſir pour



loi; C'eſt ain- ſi que l'on ai- me.



Loin des beaux yeux de ſa maitreſſe ;
Sentir une vive triſteſſe,
Qu'aucun plaiſir ne peut calmer ;
C'eſt ainſi qu'on devroit aimer.
N'y penſer plus dès le jour même,
Se livrer à d'autres amours,

Et changer d'objet tous les jours,
C'eſt ainſi que l'on aime.

✕

Se plaire dans ſon doux martyre,
Reſſentir beaucoup & peu dire,
Par des ſoins conſtans s'exprimer;
C'eſt ainſi qu'on devroit aimer.
Affecter une peine extrême,
Feindre ſans ceſſe de languir,
Beaucoup dire & peu reſſentir;
C'eſt ainſi que l'on aime.

AUTRE.

Air : *Confiteor.*

LE vieux Silene à ſes amis,
Entre la poire & le fromage,
Un jour montra ſes cheveux gris,
Et leur adreſſa ce langage :
De vieux amis & du vin vieux
Sont les plus doux préſens des cieux.

✕

Malgré les maux & les tourmens
Que dans la vieilleſſe on éprouve,
Elle a de certains agrémens,
Et voici comme je le prouve :

De vieux amis & du vin vieux
Sont les plus doux présens des Cieux.

✠

Mon printems est bien loin de moi,
Et déjà mon été s'envole.
En faut-il pleurer ? Non, ma foi;
Par ce refrain je me console;
De vieux amis, &c.

✠

Contre le tems prompt à passer,
C'est mal à propos que l'on boude;
Quand la tête vient à baisser,
Pour boire on hausse mieux le coude.
De vieux amis, &c.

✠

Mes chers enfans, jusqu'au moment
Où nos yeux ne verront plus goutte,
Verre en main, voyons-nous souvent,
Et buvons la petite goutte.
De vieux amis, &c.

✠

Que des Dieux l'auguste pouvoir,
Jusqu'à la fin de ma carriere,
Me conserve un œil pour vous voir,
Une main pour porter mon verre.
De vieux amis, &c.
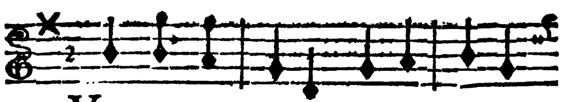
✠

Silene se tut à ces mots,
Et ses yeux pleuroient de tendresse ;
Tout ce qu'il dit est à propos,
Et j'y trouve de la sagesse.
De vieux amis, &c.
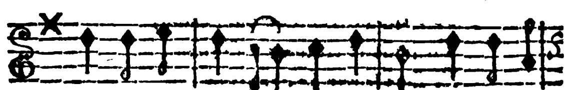
✕

Dans ce beau séjour, Dieu merci ;
Nous avons ce double avantage ;
Puissions-nous, ce siecle fini,
Répéter le même langage :
De vieux amis & du vin vieux
Sont les plus doux présens des cieux.

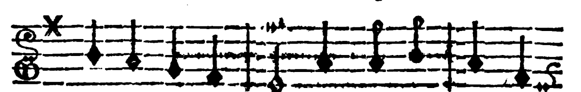
AUTRE.



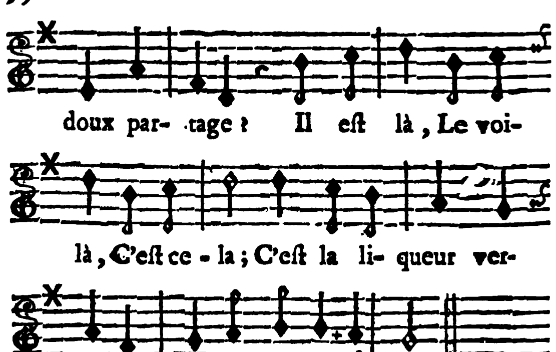
VOus qui vous li-vrez au nau- frage,



Vous ê-tes fou de tant risquer. Est- il be-



soin de s'embar-quer, Pour trouver le plus



Si Grégoire vit ſans allarmes ;
S'il ne connoît peine, ni ſoin,
Amis, ne cherchons pas plus loin
L'auteur d'un ſort ſi plein de charmes.
Il eſt là, &c.

Amant, pour te rendre tranquille,
Je ſçais un remede charmant ;
Tu peux le trouver aiſément,
Et ſans ſortir de cet aſyle.
Il eſt là, &c.

Mari, ſi ta femme coquette
Te fait redouter le croiſſant,
Je ſçais un moyen tout-puiſſant

Pour te consoler de l'aigrette.
Il est là, &c.

✠

Chassons la vapeur de la bile ;
Allons, morbleu, point de langueur :
Prenons une agréable humeur ;
Nous en avons le vrai mobile.
Il est là, &c.

AUTRE.

Air : *Ça fait toujours plaisir.*

LOIN des yeux de Nannette,
Je parle comme un Roi ;
Mais ma bouche est muette,
Quand elle est près de moi.
Je voudrois & je n'ose :
La peur me prend d'abord.
Y comprend-on queuqu' chose
Mais, mais, c'est pis qu'un sort.

✠

Lorsque Lubin m'offense
Dans l'instant je le hais
Je veux de ma présence
Le bannir pour jamais.

Dès qu'il revient, tout change ;
Ma colere s'endort.
Ça n'est-il pas étrange ?
Mais, mais, c'est pis qu'un fort.



Avant qu'une Bergere
Eût captivé Médor ;
Sans discours, sans maniere,
C'étoit un franc butor.
Aujourd'hui qu'il est tendre,
Il parle, il prend l'essor.
Y peut-on rien comprendre ?
Mais, mais c'est pis qu'un sort



Le vaillant fils d'Alcmene
Mit des Monstres à mort ;
Il triompha sans peine
Du Géant le plus fort.
Un Enfant foible & tendre
Lance un trait, & d'abord
Le Héros vient se rendre.
Mais, mais c'est pis qu'un sort.



Jaloux avec outrance,
Vulcain gronde bien fort ;

L'ardeur de la vengeance
Par les deux yeux lui sort.
De Vénus un sourire
Se fait voir, & d'abord
Toute colere expire.
Mais, mais, c'est pis qu'un sort.

AUTRE.

Air : *C'est chez vous*. Menuet des Comédiens Esclaves.

QUELS appas
Comblent nos vœux dans ce charmant repas !
Quels appas
Ce beau séjour n'a-t-il pas !
Les doux objets que j'y vois,
Le jus divin que j'y bois,
Sont les raisons qui me font vous chanter,
Et répéter :
Quels appas, &c.

✠

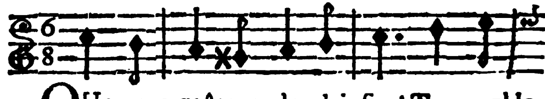
C'est chez vous
Qu'on fait couler le nectar le plus doux ;
C'est chez vous
Qu'on nous le verse à grands coups.
De ce breuvage, & d'amour
Enyvrons-nous tour à tour.
Non, ce n'est point à la table des Dieux

Qu'on est heureux ;
C'est chez vous, &c.

✕

Dans vos yeux
L'Amour paroît le plus charmant des Dieux ;
Dans vos yeux
Il semble rire à mes vœux.
Mais dans mon cœur, ce trompeur
Ne fait sentir que rigueur,
Ah ! que n'est-il aussi doux avec moi
Que je le voi
Dans vos yeux, &c.
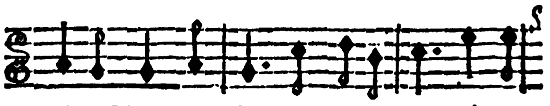
AUTRE.
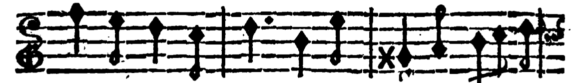


QUe nous goûtons de plai-sirs ! Tout comble



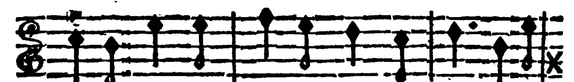
i-ci nos de- sirs. Jus di- vin, Beauté di-



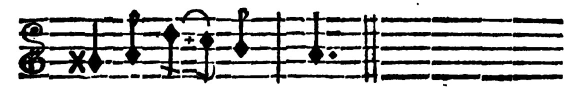
vine, Nous en- chantent tour à tour. Pour nous



donner de l'amour, Vive, vi-ve ma voi-



fine : Pour nous donner de bon vin, Vive,



vive mon voi- fin.



Au tendre enfant de Cypris
Bacchus dispute le prix ;
D'un côté, l'Amour domine :
Bacchus, de l'autre, a son tour.
Pour nous donner, &c.



Que chacun, le verre en main,
Fasse honneur à ce festin ;
Bannissez l'humeur chagrine ;
Et chantez à votre tour :
Pour nous donner, &c.



AUTRE.

Air : *De tout tems le jardinage.*

DE tout tems le jardinage
Fut l'amuſement du Sage,
J'en fais auſſi mon emploi ;
Il n'en eſt point, je vous jure,
Qui s'attache à la Nature,
Avec tant d'ardeur que moi.

✕

Je bannis de mon parterre
Deux fleurs qu'on n'eſtime guere ;
Le Pavot & le Souci.
Belles de nuit, Marguerite,
Chez moi ſont des fleurs d'élite ;
La Penſée y croît auſſi.

✕

Des plantes la plus tardive,
Sitôt que je la cultive,
Croît promptement & mûrit ;
En hyver, lorſque tout gêle,
Malgré la biſe cruelle ;
Mon Roſier toujours fleurit.

✕

Charmé de la jeune Rose,
Sans me lasser, je l'arrose
Le matin comme le soir ;
Mais pour la vieille Immortelle,
Sitôt que je suis près d'elle,
Je détourne l'arrosoir.



Je fais pommer la Laitue,
Je la fais grossir à vue
Dans la plus âpre saison.
D'un terroir sec & sterile
Je rends le produit fertile,
Le fruit y vient à foison.

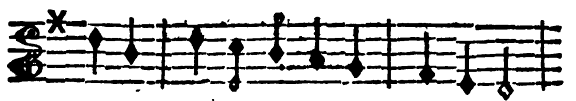
AUTRE.

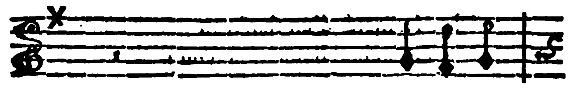
Air : *Pour aller jou, jou*, &c.

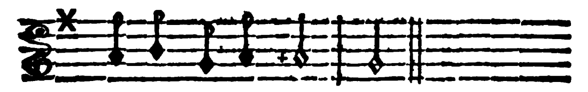
JADIS mes desirs inconstans
Erroient de fleurette en fleurette ;
Mais depuis que vos yeux touchans
Ont sur moi victoire complette,
Mes voeux se réunissent tous,
Pour aller jou, jou, jou, sur l'herbette,
Pour aller jou, jou, jouer avec vous.

AUTRE.


AUprès des Bel-les de ce temps,
On va grand train,(*Ici l'on rape du tabac.*)par
les pré- ſents. Leur fier- té, d'un
ſouffle, eſt (*Ici l'on en prend.*) vain-
cu- e. Mais quand on ne peut plus pour-
voir à leurs dépens, Leur ardeur di- mi-







✕

Belles, quand quelqu'un vous féduit,
Dans fa promeffe il fait grand bruit ;
Mais un rien la rend fuperflue.
Tout auffitôt qu'il a la Beauté qu'il pourfuit ;
Ailleurs il s'évertue ;
Et fon ardeur s'évanouit,
Atchit,
En moins de temps qu'on n'éternue.

✕

Un Etourdi, dans fon printems,
Mene grand train fes paffe-tems ;
Mais bientôt le plaifir le tue.
Souvent pour avoir trop tenu table à vingt ans,
A trente il s'exténue ;

La goutte vient, la ſanté fuit,
Atchit,
Auſſi vîte qu'on éternue.



La fermeté d'un fanfaron
N'eſt qu'une boule de ſavon ;
En ſoufflant, on la perd de vue.
Sitôt qu'un Grenadier parle d'un certain ton ;
Et que l'épée eſt nue,
Notre Héros s'évanouit,
Atchit,
En moins de temps qu'on n'éternue.

✠

La beauté, même en un Tendron,
Dure peu, ſi quelque Aquilon
Vient ſouffler à la boulevue.
Belles, quand on vous veut ſéduire, tenez bon.
Par les vents abattue,
La plus belle fleur ſe flétrit,
Atchit,
Auſſi vîte qu'on éternue.



AUTRE.

Air : *Tes beaux yeux.*

NICAISE étoit plus bête
Qu'un mangeur de chardon ;
En public, tête à tête,
C'étoit un vrai dindon.
Ses discours, de nous plaire
Ont aujourd'hui le don.
Quel maître ainsi l'éclaire ?
C'est le Dieu Cupidon.



Dans sa maigre cuisine,
Cléon vivoit de l'air :
Par crasse & par lésine ;
Tout lui paroissoit cher.
Depuis qu'il sert Climene,
Sa dépense fait bruit.
Amour, ce phénoméne
De ta flamme est le fruit.



Damon, timide Athlete ;
Sur le pré pâlissoit ;
A l'aspect d'une brette,
L'effroi le saisissoit.

Depuis qu'il aime Hortenfe,
C'eſt un vrai Scipion.
Tendre Amour, ta puiſſance
Change un liévre en lion.

X

Sans honte & ſans ſcrupule,
Mondor fut débauché ;
D'une affreuſe crapule
Longtemps il fut taché.
Depuis qu'Iris l'engage,
Il penſe ſagement.
Amour, c'eſt ton ouvrage
Que ce grand changement.

X

Une Bergére eſt Reine,
Quand tu le veux, Amour :
Un Héros, dans ta chaîne,
Eſt Berger à ſon tour.
Le beau feu que tu cauſes
Confond tous les Etats.
Quelles métamorphoſes,
Grand Dieu, ne fais-tu pas ?



AUTRE.

Air : *Nous jouissons dans nos hameaux.*

J'Aime à te voir, cher Medecin,
Goûter cette ambroisie ;
Je regarde comme un faquin
Quiconque la décrie.
Quoi qu'en dise la Faculté,
Bois-en tout comme un autre :
Tu trouveras de la santé,
Pour veiller sur la nôtre.

✠

Guerrier, ton métier fait honneur ;
Mais je n'en veux point être.
Le bruit du verre fait moins peur,
Que celui du salpêtre.
Et quand je décoeffe un flaccon,
Le liége qui pette,
Me fait entendre un plus beau son
Que tambour & trompette.

✠

Toi qui vas, pour me secourir,
Crier à l'audience,
Avocat, veux-tu voir fleurir
Ta bruyante éloquence ?

Qu'avec le bon jus du tonneau,
Ta voix se réconforte ;
Pour étourdir tout le Barreau,
Tu l'auras assez forte.



Si tu veux qu'un joyeux transport
Dans ton ame renaisse,
Financier, mets ce rouge bord
En dépôt dans ta caisse :
Tu pourras, après l'avoir bû,
Dire en toute assurance,
Que de tes jours tu n'as reçu
Meilleur droit de présence.
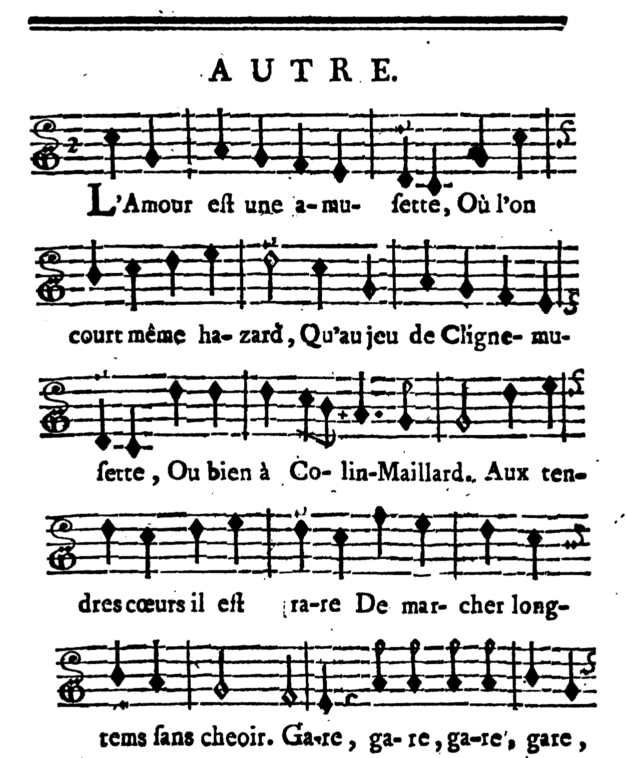


De ce jus, tu sçais la vertu ;
Sa bonté t'est connue :
Philosophe, pourquoi veux-tu
Porter plus loin ta vue ?
Son goût charmant nous satisfait ;
Nous faut-il autre chose ?
Quand je suis content de l'effet,
Que m'importe la cause ?

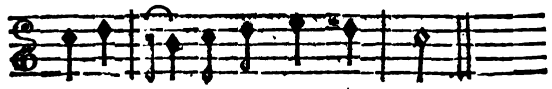


Vos yeux, Mesdames, sur nos cœurs
Lancent des traits de flamme ;

Mais vous ôtez par vos rigueurs
Tout eſpoir à notre ame.
Permettez-nous de recourir
A ce divin breuvage :
Vous ne voulez pas nous guérir ;
Souffrez qu'il nous ſoulage.

AUTRE.





gare, gare le pot au noir.

✠

Pour l'amoureuſe folie
Je n'ai que trop de penchant;
Près d'Iris & de Silvie,
Je ſens un amour preſſant:
Mais la raiſon me rembarre,
Et me dit, pour me raſſeoir,
Gare, gare, &c.

✠

Quand un tendre Amant nous preſſe
De ſoulager ſon tourment,
Aux effets de ſa tendreſſe
Oppoſons-nous dans l'inſtant.
Bientôt la raiſon s'égare;
Le cœur ſe laiſſe émouvoir.
Gare, gare, &c.

✠

Vous qu'aux rives du Permeſſe
Conduit un charme flatteur,
Moderez avec ſageſſe
Les tranſports de votre ardeur.
Si l'on veut ſuivre Pindare,
Sans conſulter ſon pouvoir,
Gare, gare, &c.

✠

C'eſt une chimere pure
De vouloir trop s'avancer ;
Qui ménage ſon allure,
Va bon train, ſans ſe laſſer :
Mais quand on veut, comme Icare,
Suivre un téméraire eſpoir,
Gare, gare, gare, gare
Le pot au noir.

AUTRE.

Air : *Tout roule aujourd'hui dans le Monde.*

QUI des deux eſt le plus à plaindre,
De la veuve ou de l'orphelin ?
Qui des deux eſt le plus à craindre,
De la fievre ou du medecin ?
Du Plumet ou de la coquette,
Lequel ſçait mieux l'art de changer ?
L'égalité ſemble parfaite :
L'affaire eſt encore à juger.

✠

Les gens de robe, & de finance
Dans leur métier ſont differens
Mais ils ont une reſſemblance,
C'eſt qu'ils vivent à nos dépens.

Qui des deux sçait mieux nous détruire ?
Qui des deux sçait mieux nous ronger ?
C'est ce que je ne puis vous dire :
L'affaire est encore à juger.

✕

Il est des chevaux qui promenent,
Il en est qui sont promenés ;
Combien en voyons-nous qui traînent ?
Combien en est-il de traînés ?
C'est un calcul qu'en cette ville
Maint chiffreur voudroit arranger ;
Mais l'ouvrage est trop difficile :
L'affaire est encore à juger.

✕

Lorsque, dans l'amoureux mystere,
Deux jeunes & tendres Amans,
D'un feu mutuel & sincere,
Ressentent les transports charmans,
Qui des deux goûte davantage
Le doux plaisir de s'engager ?
Sont-ils égaux dans leur partage ?
L'affaire est encore à juger.

✕

Trois suppôts, d'humeur mercénaire,
Huissier, Procureur & Greffier,
Furent par les Dieux en colere
Destinés pour nous châtier.

Qui des trois a la main plus libre,
Plus adroite pour vendanger ?
La balance est en équilibre :
L'affaire est encore à juger.

✠

De Canente & de Cytherée,
Philis réunit les attraits ;
Sa voix, en tous lieux admirée,
Nous enchante autant que ses traits.
Est-ce à la voir, est-ce à l'entendre
Que l'on court le plus de danger ?
C'est ce qu'aucun n'a pû m'apprendre :
L'affaire est encore à juger.

✠

De l'Orgueil ou bien de l'Envie,
Lequel dans notre ame est l'aîné ?
De l'Amour ou de la Folie,
Qui des deux le premier est né ?
De l'encens ou de la satyre,
Lequel sçait mieux nous outrager ?
J'aurois peine à vous en instruire :
L'affaire est encore à juger.

✠ ✠ ✠

Air : *Du Confiteor.*

OUI des deux a l'esprit plus fot,
La muette ou la babillarde ?
Qui d'un baudet qui ne dit mot,
Ou d'un Sçavantas qui bavarde,

Dans l'ennui sçait mieux nous plonger?
L'affaire est encore à juger.

✕

Si quelque arrêt ou quelque loi,
Pour la réforme des toilettes,
Des miroirs supprimoit l'emploi,
Qui, des Abbés ou des coquettes,
Sçauroient le plus s'en affliger?
L'affaire est encore à juger.

✕

Du Panégyriste Orateur,
Du Rimeur qui chante sa Belle,
Du Dentiste ou du Voyageur,
Lequel sur les autres excelle
En discours faux & mensonger?
L'affaire est encore à juger.
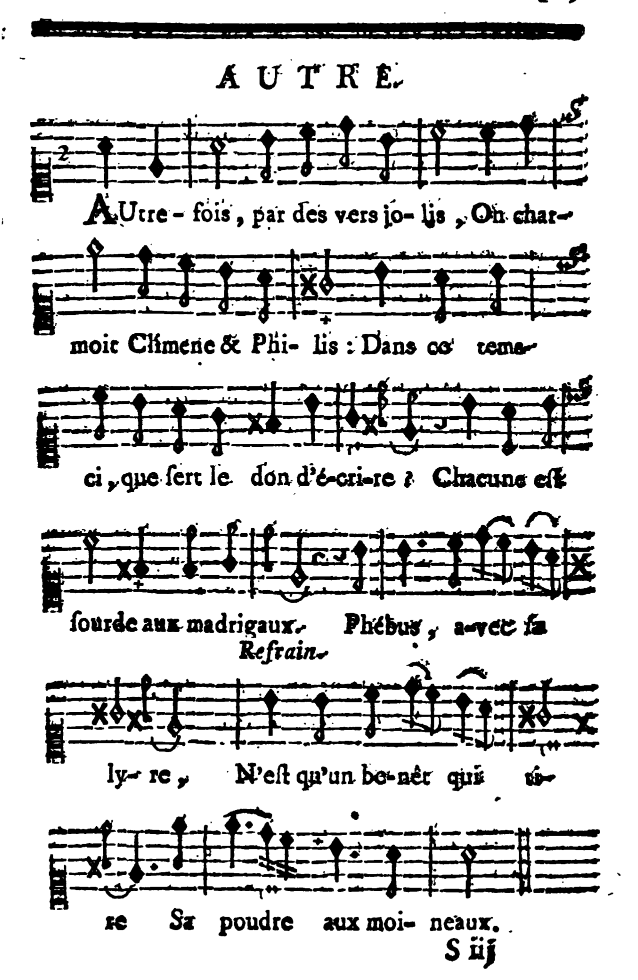
✕

Trois spectacles sont, dans Paris,
Votre amusement ordinaire;
Lequel des trois, à votre avis,
D'Acteurs capables de vous plaire,
A sçu le mieux se partager?
L'affaire est encore à juger.

✕

D'un Peintre ou d'un Acteur chantant,
Qui sable mieux le doux breuvage?
Qui du Papillon voltigeant,
Ou d'un amant dans son jeune âge,
Est plus inconstant & léger?
L'affaire est encore à juger.

✕

AUTRE.


AUtre - fois, par des vers jo- lis, On char-
moit Climene & Phi- lis: Dans ce tems-
ci, que sert le don d'é-cri-re? Chacune est
sourde aux madrigaux. Phébus, a-vec sa
Refrain.
ly- re, N'est qu'un be-nêt qui ti-
re Sa poudre aux moi- neaux.

On voit aujourd'hui peu d'amans
Réussir par les sentimens ;
Le ton craintif d'un Berger qui soupire,
N'intéresse plus à ses maux.
On écoute un Satyre :
Mais un Céladon tire
Sa poudre aux moineaux.

✠

Pour chercher fortune à Paris,
Clitandre a quitté son pays ;
Il est sçavant, pour l'esprit on l'admire :
Mais il n'est ni fourbe ni faux.
Quelqu'espoir qui l'attire,
Je crains fort qu'il ne tire
Sa poudre aux moineaux.

✠

A tout âge tout n'est pas bon ;
Chaque plaisir a sa saison ;
Qu'un jeune cœur ait un tendre délire ;
Je lui passe ses vertigots ;
Mais je ne puis, sans rire,
Voir un vieux fou qui tire
Sa poudre aux moineaux.

✠

Un bon chasseur doit consulter
Jusqu'où son fusil peut porter.
A bien viser qu'il ait soin de s'instruire ;
Il faut aussi qu'il soit dispos :

Trop de lenteur sçait nuire ;
Le gibier part, on tire
Sa poudre aux moineaux.

J'ai l'esprit folâtre & badin ;
Vive la joie, est mon refrain.
Si quelque sot, me voyant toujours rire,
S'alloit flatter mal à propos,
Amour, daigne lui dire
Qu'un galant chez moi tire
Sa poudre aux moineaux.
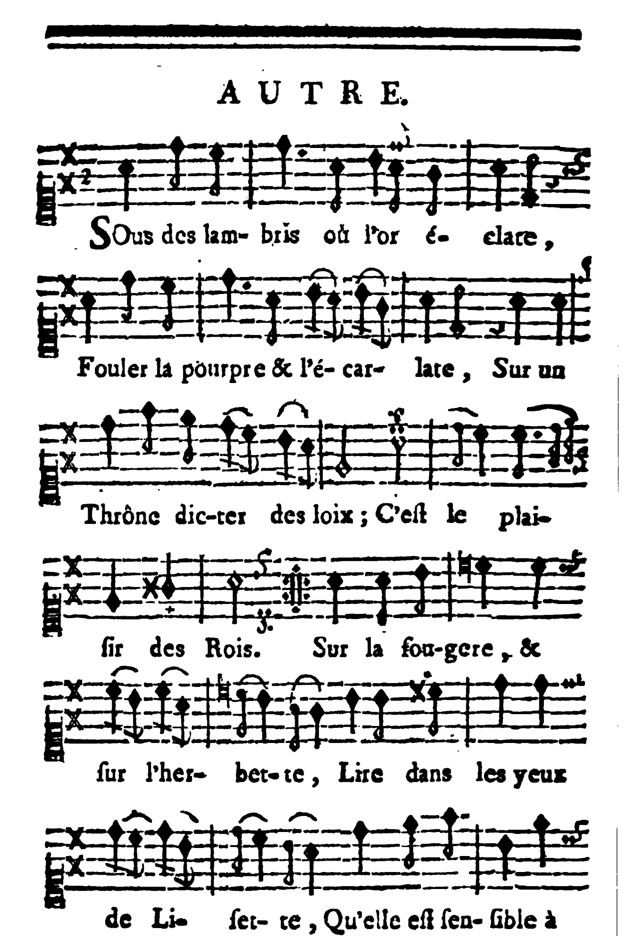
Mon mari, bon chasseur jadis,
M'apportoit becasse & perdrix ;
Mais aujourd'hui que son adresse expire,
Nous mangeons peu de bons morceaux.
Par fois le pauvre sire
Chasse encor : mais il tire
Sa poudre aux moineaux.
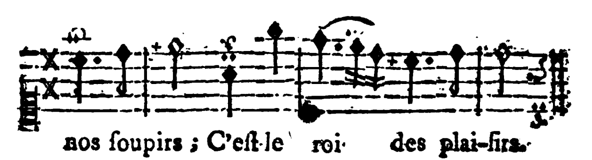


Coquettes, je vous connois bien ;
Vous aimez tout, & n'aimez rien.
De vingt amans soumis à votre empire
Aucun n'efface ses rivaux ;
Vous sçavez vous conduire
Si bien que chacun tire
Sa poudre aux moineaux.



AUTRE.


SOus des lam- bris où l'or é- clate,
Fouler la pourpre & l'é- car- late, Sur un
Thrône dic-ter des loix; C'est le plai-
sir des Rois. Sur la fou-gere, &
sur l'her- bet-te, Lire dans les yeux
de Li- set- te, Qu'elle est sen- sible à



✕

Quelque part où l'on se transporte ;
Etre entouré d'une cohorte,
Voir des curieux jusqu'aux toits ;
C'est le plaisir des Rois.
Quand on voyage avec Silvie,
N'avoir pour toute compagnie
Que les Amours & les Zéphyrs ;
C'est, &c.

✕

Posséder des thrésors immenses ;
Briller par de riches dépenses,
Commander & donner des loix ;
C'est le plaisir des Rois.
Toucher l'objet qui sçait nous plaire ;
Par un retour tendre & sincere,
La voir sensible à nos desirs ;
C'est, &c.

✕

Agir & commander en maître ;
Avec la poudre & le salpêtre,
Fortement appuyer ses droits ;
C'est le plaisir des Rois.

Quand le tendre enfant nous couronne,
Tenir du cœur ce qu'on nous donne,
Ne rien devoir qu'aux doux soupirs ;
C'est, &c.

Des plus beaux bijoux de l'Asie,
Parer une Beauté cherie,
En charger sa tête & ses doigts ;
C'est le plaisir des Rois.
Voir une petite fleurette
Toucher plus le cœur de Nannette,
Que perles, rubis & Saphirs ;
C'est, &c.

Quand on est heureux à la guerre,
En informer toute la terre,
Publier par-tout ses exploits ;
C'est le plaisir des Rois.
Lorsque l'Amour nous récompense,
Goûter, dans l'ombre & le silence,
Le fruit de nos tendres soupirs ;
C'est, &c.

Avec une meute bruyante,
Remplir les forêts d'épouvante,
Réduire des cerfs aux abois ;
C'est le plaisir des Rois.
Avec une troupe choisie,

Chasser, à grands coups d'ambroisie,
La douleur & les vains soupirs;
    C'est, &c.

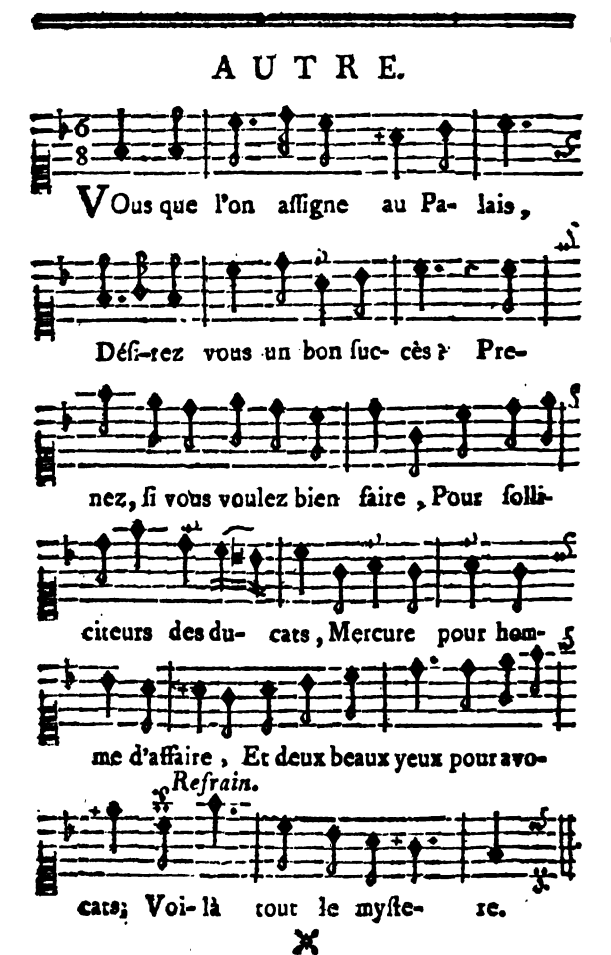
Donner, dans une grande fête,
Des concerts à rompre la tête,
Où l'on entend mugir cent voix;
    C'est le plaisir des Rois.
Dans un petit repas tranquille,
Par quelque gentil Vaudeville,
Du cœur exprimer les desirs;
    C'est, &c.



A des flatteurs dont la souplesse
S'avilit jusqu'à la bassesse,
Donner souvent les beaux emplois;
    C'est le plaisir des Rois.
Verre en main, près de ce qu'on aime,
Railler ceux qu'une erreur extrême
De l'ambition rend martyrs;
    C'est le Roi des plaisirs.



AUTRE.


VOus que l'on assigne au Pa- lais,
Désirez vous un bon suc- cès ? Pre-
nez, si vous voulez bien faire, Pour solli-
citeurs des du- cats, Mercure pour hom-
me d'affaire, Et deux beaux yeux pour avo-
Refrain.
cats; Voi- là tout le myste- re.

Jeunes rimeurs, qui ſouhaitez
Par vos écrits être goûtés,
Un beau détail eſt néceſſaire ;
Brillez par des portraits divers,
La tirade ſurtout ſçait plaire,
Quand on finit par deux beaux vers ;
Voilà tout le myſtere.
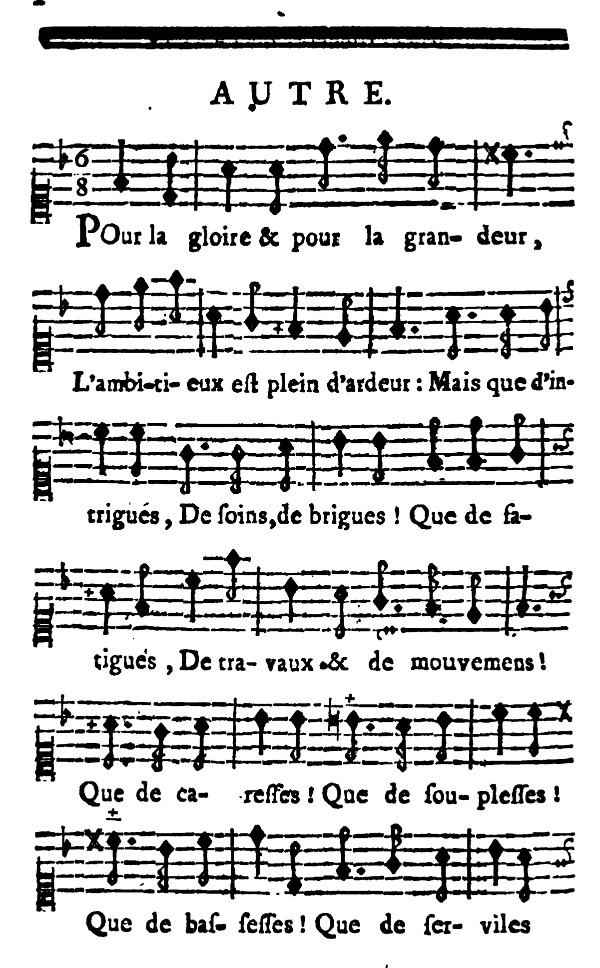
✗

Se comporter tout uniment ;
Faire ſon devoir rondement,
Sur ſes fonds regler l'ordinaire,
Peu s'attacher aux doux objets,
Tout voir, tout entendre, & ſe taire ;
Pour être heureux & vivre en paix ;
Voilà tout le myſtere.
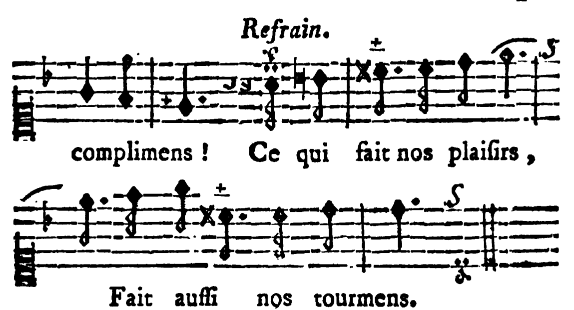
✗

Si vous voulez être goûtés
Du cercle que vous fréquentez ;
En mentant paroiſſez ſincere,
En bons mots ſoyez abondant,
Des préſents flattez la chimere,
Sur les abſents ſoyez mordant ;
Voilà tout le myſtere.



AUTRE.


6
8
Pour la gloire & pour la gran- deur,
L'ambi-ti- eux est plein d'ardeur : Mais que d'in-
trigués, De soins, de brigues ! Que de fa-
tigués, De tra- vaux & de mouvemens !
Que de ca- resses ! Que de sou- plesses !
Que de bas- sesses ! Que de ser- viles

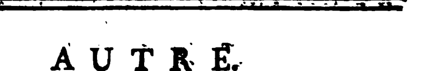


Près d'Iris, un jeune amoureux
Peut rencontrer un ſort heureux :
Mais que de craintes,
D'ennuis, de plaintes,
De larmes feintes !
Que de tranſports & de ſermens !
Que de caprices,
Que d'injuſtices,
Que d'artifices
Précedent quelques doux momens !
Ce qui fait nos plaiſirs, fait auſſi nos tourmens.
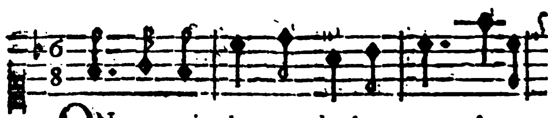


Nuit & jour, l'avide Créſus
Eſt occupé de ſes écus.
Quand il contemple,
Coffre très ample,
C'eſt-là ſon temple ;

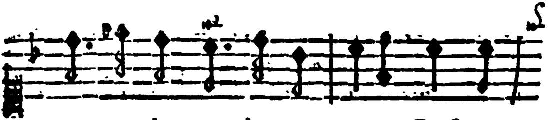
C'est-là qu'il offre son encens :
Mais quelle peine !
Dieux ! quelle gêne !
Plutus l'entraîne
Dans les soucis les plus cuisans.
Ce qui fait nos plaisirs, fait aussi nos tourmens.
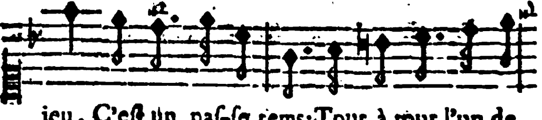


AUTRE.
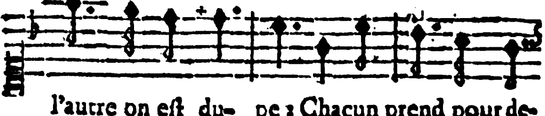


ON ne voit plus que charla- tans, A trom-
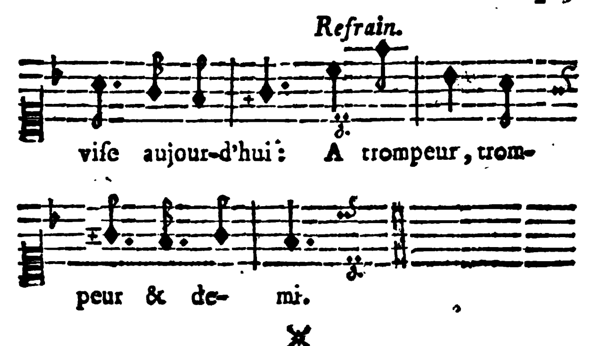


per tout le monde s'oc- cupe ; C'est un



jeu, C'est un pas-se tems ; Tour à tour l'un de



l'autre on est du- pe : Chacun prend pour de-



✕

Aux Provençaux ceux d'Avignon
Quelquefois font sentir leur adresse;
Le Normand qui dupe un Gascon,
Trouve au Mans quelqu'un qui le redresse;
En tous lieux on se comporte ainsi.
A trompeur, &c.

✕

Philis, veuve de six amans,
A Damon s'offre pour toute neuve:
Damon, coureur depuis dix ans,
Se déclare aussi neuf que la veuve;
C'est ainsi qu'on s'abuse aujourd'hui.
A trompeur, &c.

✕

Pour gagner un Grand de la Cour,
Un flatteur le berce de chimeres;
Le Grand lui promet à son tour
Des monts d'or qui n'arriveront gueres;

Voilà comme on agit aujourd'hui.
A trompeur, &c.

L'autre jour, en habit bourgeois,
Un manant sçut duper une fille;
La fille, en habit villageois,
Etoit une Agnès de la Courtille;
Voilà comme on s'engage aujourd'hui.
A trompeur, &c.

Lisandre aux champs porte ses pas;
Pour guérir, dit-il, un mal de tête;
Sa femme ne sortira pas,
Dans son lit la colique l'arrête;
Que je vois d'abus dans tout ceci!
A trompeur, &c.

Diaphorus au marchand de vin
Vend bien cher un extrait de riviere;
Le marchand vend au medecin
Du Champagne arrivé de Nanterre;
Ce qui prouve encor ce refrain-ci,
A trompeur, &c.



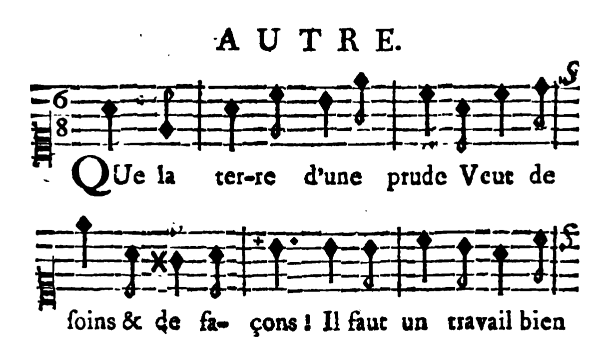
Certain époux, en se couchant,
Mit ses deux mollets sur sa tablette;
Sa femme, dans le même instant,
Déposa sa gorge à sa toilette:

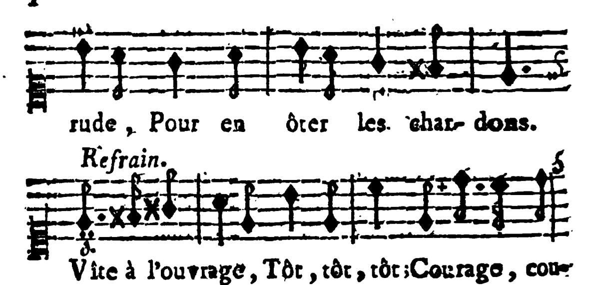
Que voit-on dans cet exemple-ci ?
A trompeur, &c.
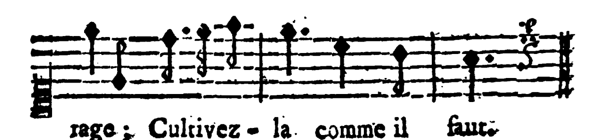
Deux chasseurs, près de mon quartier,
Ont tué, sur la fin de l'Automne,
L'un, six perdrix dans un grenier;
L'autre, trois lapins dans une tonne:
Que doit-on conclure de ceci?
A trompeur, &c.

Deux orphelins, chez un tuteur,
Ont un sort gracieux & tranquille;
La femme éleve le mineur,
Le mari prend soin de la pupille;
Voilà comme on s'arrange aujourd'hui.
A trompeur, trompeur & demi.

AUTRE.







✱

La terre de nos coquettes
Est d'un rapport excellent;
On y voit mille fleurettes,
Et des pêchers en plein vent.
Vîte à l'ouvrage, &c.

✱

D'une Agnès la terre est tendre;
Mais il y croît du chiendent.
Pour l'empêcher de s'étendre,
Il faut un travail ardent.
Vîte à l'ouvrage, &c.

✱

Dans la terre de la veuve,
Quoiqu'on ait fait la moisson,

Souvent mieux qu'en terre neuve,
Le grain y vient à foison.
Vîte à l'ouvrage, &c.

✠

La terre de la finance
Produit les fruits les plus beaux;
Petit arbre en diligence
Y devient arbre très gros.
Vîte à l'ouvrage, &c.

✠

Du Pinde autrefois la terre
Excelloit en fruits nouveaux;
Aujourd'hui maigre & légere,
Il n'y vient que des pavots.
Vîte à l'ouvrage, &c.

✠

Jadis ta terre étoit bonne,
Amour; la rose y brilloit:
A présent elle ne donne
Que narcisse & que muguet.
Vîte à l'ouvrage, &c.

✠

De l'Hymen la terre est forte:
Mais hélas! dans ce tems-ci
Souvent elle ne rapporte
Que rose pâle & souci.
Vîte à l'ouvrage, &c.



Marins, lorſque d'un long voyage
Vos navires reviennent pleins,
Sur le rivage,
Que de couſins!
Mais quand votre flotte en déſaſtre
Revient ſans piaſtre,
On vous renvoye à *Diavolos* :
Neſcio vos.

✖

Vous chez qui l'on boit & l'on mange,
Vos amis viennent fréquemment;
Baune & Coulange
Sont leur aimant:
Mais quand votre terre eſt ſaiſie,
La compagnie
Vous dit, en vous tournant le dos :
Neſcio vos.

✖

Combien aujourd'hui, dans la France,
Penſent que Héros & Seigneurs
De leur naiſſance
Sont les auteurs;
Qui quelque jour, au ſombre empire,
S'entendront dire
Par ces Seigneurs & ces Héros :
Neſcio vos.

✖

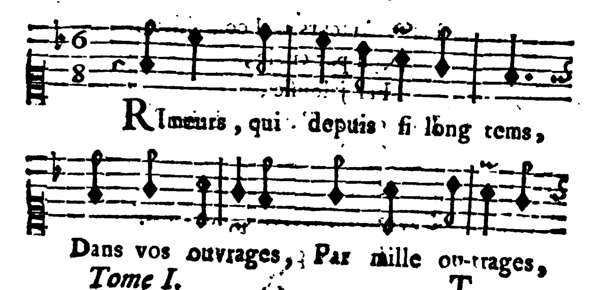
Veut-on
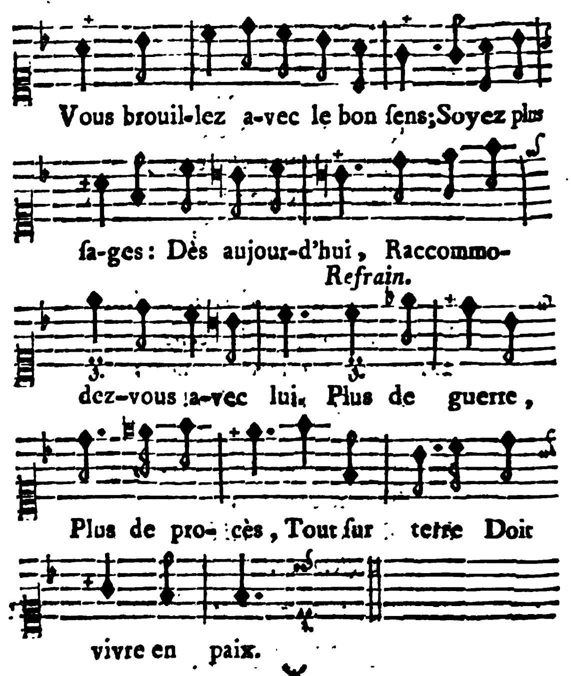
Veut-on emprunter quelque somme ;
Il faut voir avec quelle ardeur
On suit un homme
Qu'on croit bon cœur.
Sitôt que la somme est reçue,
Plus d'entrevûe ;
Vîte & tôt, *décampativos*,
Nescio vos.

AU PARTERRE.

Pour être goûté sur la Scene,
L'Auteur travaille assiduement ;
Dieux ! que de peine !
Ah ! quel tourment !
Quand on a bien reçu sa piece,
Tout le carresse ;
Mais si *procumbit humi bos*,
Nescio vos.

AUTRE.





Petits Auteurs mal confeillés,
Qui par envie,
Par jaloufie,
L'un contre l'autre cabalez;
Quelle folie
D'être ennemis!
Soyez tous freres, tous amis.
Plus de guerre; &c.

Vous qui toujours dans des caffés,
Pour des nouvelles ;
Des bagatelles,
Paroiffez fi fort échauffés ;
Dans vos querelles,
Temperez-vous :
Prenez, de grace, un ton plus doux.
Plus de guerre, &c.

✕

Vous qui fur deux fameux rivaux
En harmonie,
Paffez la vie
A difputer mal à propos ;
Quelle manie !
Vous feriez mieux
De les admirer tous les deux.
Plus de guerre, &c.
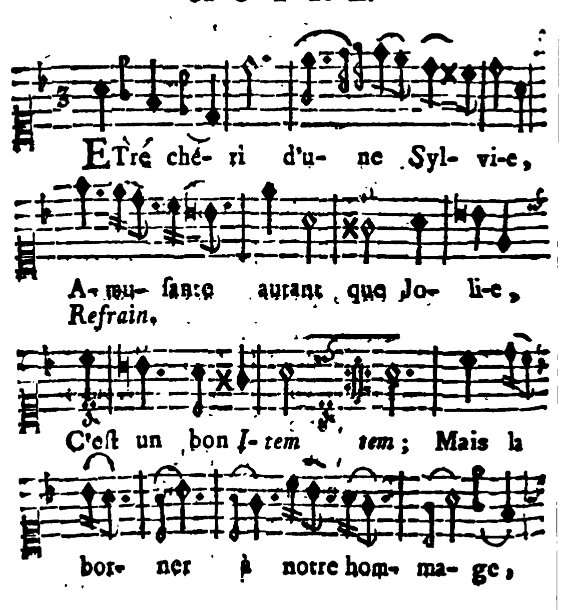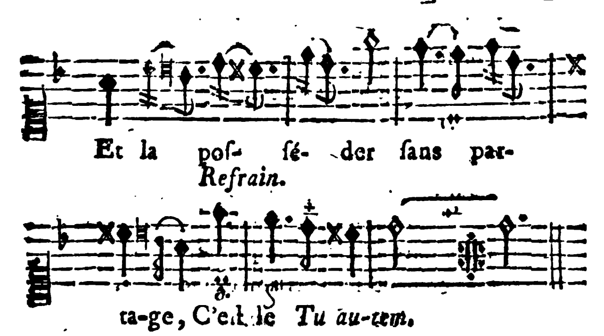
✕

Maris, qui ne venez chez vous
Que pour y faire,
D'un air févere,
Tonner votre bruyant courroux ;
Votre colere
Vous coeffe mal.
Prévenez un deftin fatal.
Plus de guerre, &c.

✕

Vous qui, pour mettre à découvert
Certain mystere
Qu'on devroit taire,
Payez des Avocats bien cher :
Quelle chimere !
Tristes plaideurs,
Ouvrez les yeux sur vos erreurs.
Plus de guerre, &c.

AUTRE.





✕

Avoir un amant jeune & tendre,
Qui ſçache au cœur ſe faire entendre,
C'eſt un bon *Item*;
Mais en trouver dont la prudence
Nous ménage par le ſilence,
C'eſt le *Tu autem*.

✕

Sçavoir éloigner de ſa Belle
Les Adonis en ſoutanelle,
C'eſt un bon *Item*;
Mais des galants à ſoubreveſte
Empêcher l'approche funeſte,
C'eſt le *Tu autem*.

✕

Avoir une ſomme aſſez forte,
Pour s'en faire un fonds qui rapporte,
C'eſt un bon *Item*;

Mais rencontrer dans un Notaire
Un fidele dépositaire,
C'est le *Tu autem.*

Sçavoir, d'une façon badine,
Tourner une critique fine,
C'est un bon *Item*;
Mais faire sortir de sa plume
Beaucoup de sel sans amertume
C'est le *Tu autem.*

Arriver au port de Cythere,
Sans péril & sans vent contraire,
C'est un bon *Item*;
Mais revenir de ce voyage,
Sans *fructus belli*, ni dommage,
C'est le *Tu autem.*

Qu'une fille, dans son jeune âge,
Ait mille agrémens en partage,
C'est un bon *Item*;
Mais que sa beauté printaniere
Épargne une dot à son pere,
C'est le *Tu autem.*



Juger comme il faut d'un ouvrage,
Donner un avis juste & sage,
C'est un bon *Item*;

Mais quand soi-même on veut écrire,
Pratiquer ce qu'on sçait prescrire,
C'est le *Tu autem.*

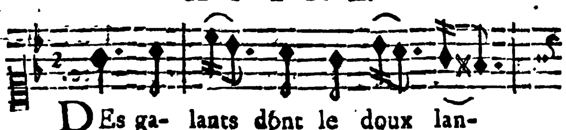
✠

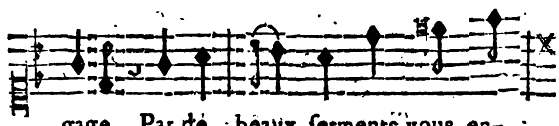
Paroître, dans une revue,
Bien campé, l'ame résolue,
C'est un bon *Item ;*
Mais lorsque Don Brutal raisonne,
Marcher sans que le cœur frissonne,
C'est le *Tu autem.*
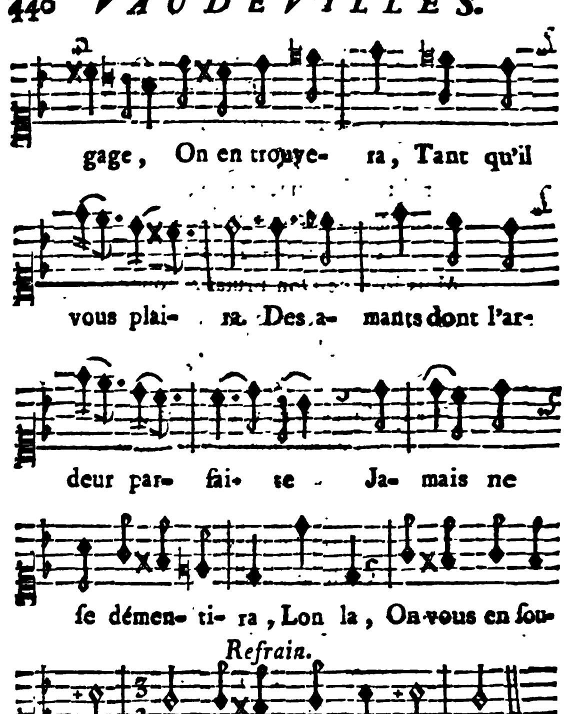
✠

Par quelques amis véridiques,
Voir goûter nos pieces comiques ;
C'est un bon *Item ;*
Mais d'une nombreuse assemblée
Gagner toutes les voix d'emblée,
C'est le *Tu autem.*

AUTRE.







Des amis dont la complaisance
Vous servira dans l'abondance,
On en trouvera,
Tant qu'il vous plaira.
Des cœurs dont l'amitié parfaite

Dans le besoin vous cherchera,
Lon, la,
On vous en souhaite, &c.

✖

Des Prestolets d'humeur coquette,
Des petits coureurs de toilette,
On en trouvera,
Tant qu'il vous plaira.
Des Abbés à qui la retraite
Dans leurs bénéfices plaira,
Lon, la,
On vous en souhaite, &c.
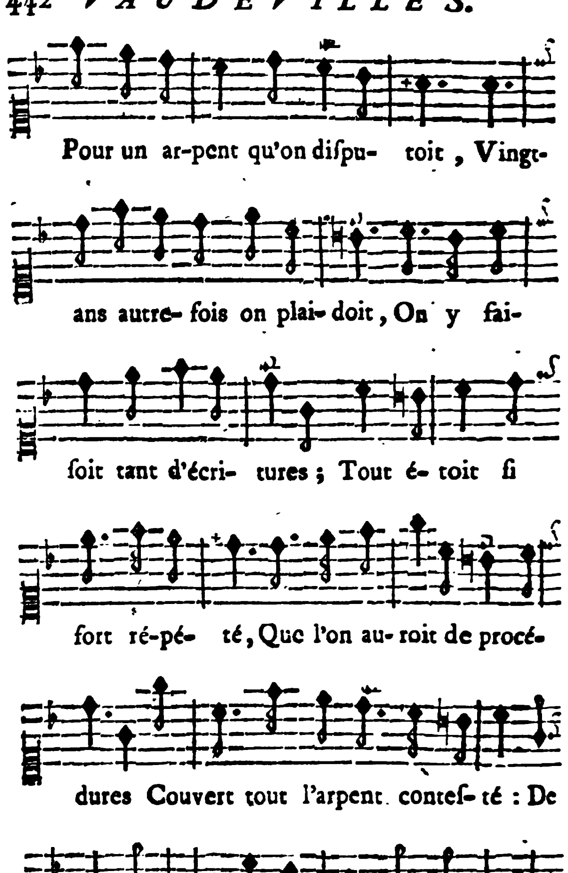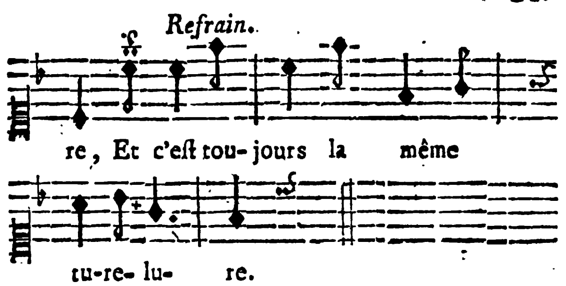
✖

Des Iris dont le cœur se prête
A tous les conteurs de fornette,
On en trouvera,
Tant qu'il vous plaira.
Des femmes à qui la fleurette,
Passé trente ans, répugnera,
Lon, la,
On vous en souhaite, &c.

AUTRE.



Tu


Pour un ar-pent qu'on diſpu- toit, Vingt-
ans autre- fois on plai- doit, On y fai-
ſoit tant d'écri- tures; Tout é- toit ſi
fort ré-pé- té, Que l'on au- roit de procé-
dures Couvert tout l'arpent contеſ- té : De
nos plaideurs rien ne change l'al-lu-



A Cythere, dans mon bas âge,
Les plus fideles tourtereaux
Étoient quittés pour les moineaux;
Le hibou cruel & ſauvage,
Moyennant finance & bijoux,
Aux oiſeaux du plus beau plumage,
Donnoit aiſément du deſſous.
Par-tout encore on voit la même allure,
Et c'eſt toujours la même turelure.
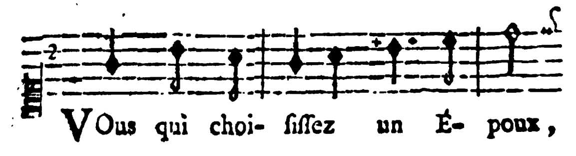
Des épouſes la plus parfaite,
Jadis par un ingrat mari,
Étoit bientôt miſe en oubli.
On la traitoit ainſi qu'on traite
Un carroſſe d'Ambaſſadeur:
Quand la cérémonie eſt faite,
Il ne ſert plus guere au ſeigneur.
Bien des époux ont encor même allure,
Et c'eſt toujours la même turelure.

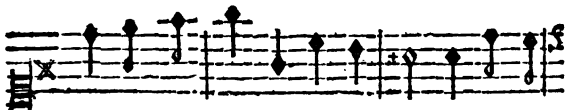
Jadis ſur la lyrique ſcene,
Le Diable, doux & complaiſant,
Nous amuſoit pour notre argent,
Les monſtres s'y tuoient ſans peine;
La Veſtale étoit ſans rigueur,
La Furie étoit fort humaine,
Le gibier s'offroit au chaſſeur.
De ce pays rien ne change l'allure,
Et c'eſt toujours la même turelure.

✕

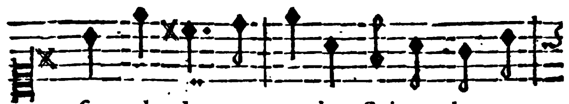
Sur le Théâtre d'Italie,
Jadis les ſuccès les plus beaux
N'étoient pas pour les grands morceaux;
Une gentille Parodie,
Dont les couplets étoient ſaillans,
Attiroit des concours plus grands,
Que l'intrigue la mieux finie,
Que les drames les plus ſçavans.
De ce pays rien ne change l'allure,
Et c'eſt toujours la même turelure.

AUTRE.
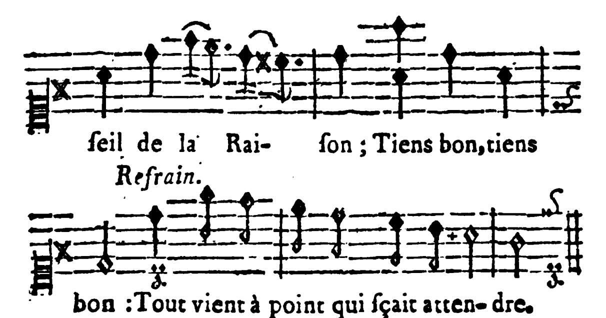




Songez-y- bien , consultez- vous; Ne vous pres-



sez point de vous rendre : Suivez le con-



Quand un parti tarde à venir ,
Nous ne devons point en gémir :
Tôt ou tard , on y peut prétendre.
Plus d'une , dans l'arriere-saison ,
En eut un bon :
Tout vient à point qui sçait attendre.

Amant, quand l'objet de tes feux
Pour toi se montre rigoureux,
Loin de changer, sois toujours tendre,
La constance amene la moisson :
Tiens bon, &c.



Cloris, veux-tu que Celadon
De sa main t'accorde le don :
Ne cesse point de te défendre.
Jusqu'au jour qui doit changer ton nom;
Tiens bon, &c.



A l'affut voyez un chasseur
Tranquille, quoique plein d'ardeur;
Il attend ce qu'il veut surprendre,
Sans doute il connoît ce vieux dicton :
Tiens bon, &c.



Voyez un Rominagrobis,
Attentif près d'une souris,
Guetter le moment de la prendre;
Son instinct lui fait cette leçon :
Tiens bon, &c.



Si tu veux devenir quelqu'un,
Sois solliciteur importun;
Jusqu'à l'hommage il faut descendre,

Pour gagner la faveur d'un patron :
Tiens bon, &c.

⁂

Fabius, en gagnant du tems,
Fit plus que ces guerriers ardents,
Qui veulent toujours entreprendre ;
Il sçavoit cette maxime à fond :
Tiens bon, &c.

⁂

Quand un ouvrage est reçu mal,
Loin de suivre un dépit fatal,
Redoublons d'ardeur, c'est l'entendre.
Peut-être à la fin trouvera-t-on
Du beau, du bon :
Tout vient à point qui sçait attendre.

AUTRE.

Air : *Rien n'est si beau, rien n'est si bon* : noté pag. 358.

FAUT-IL qu'en sortant de seconde,
L'Ecolier cherche brune & blonde,
Pour lui déclarer ses tourmens ?
Il n'est pas tems.
Faut-il que l'Amour nous engage
Dans un tendre & dur esclavage,
Lorsque nous passons soixante ans ?
Il n'est plus tems.

⁂

L'aiglon qui dans les airs se porte,
Avant que son aîle soit forte,
Ressemble au mari de quinze ans;
Il n'est pas tems.
Un vieux épouseur est semblable
A l'homme qui veut sur sa table
Des noix, quand il n'a plus de dents;
Il n'est plus tems.

Candidats sans expérience,
Vous avez tort en conscience
De vouloir être Présidens;
Il n'est pas tems.
Vieux gouteux, sors de l'audience.
Peux-tu prendre en main la balance,
Lorsque tes bras sont impotens?
Il n'est plus tems.

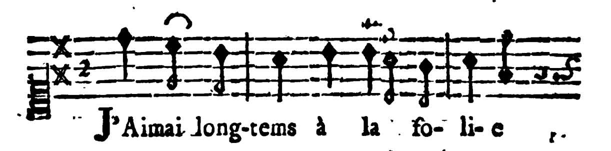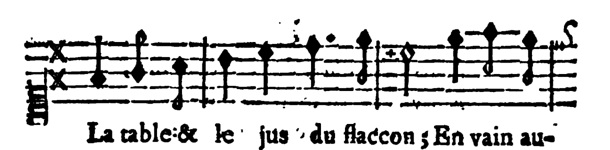


Doit-on se charger d'un ouvrage,
Avant qu'un long apprentissage
Donne de la force aux talens?
Il n'est pas tems.
Peut-on grimper sur le Parnasse,
Dans l'âge fâcheux où la glace
Nous rend tardifs & tremblotans?
Il n'est plus tems.
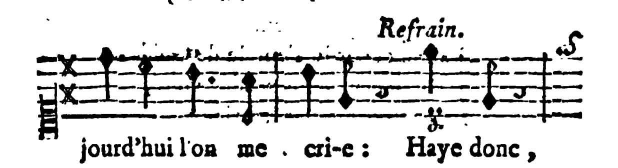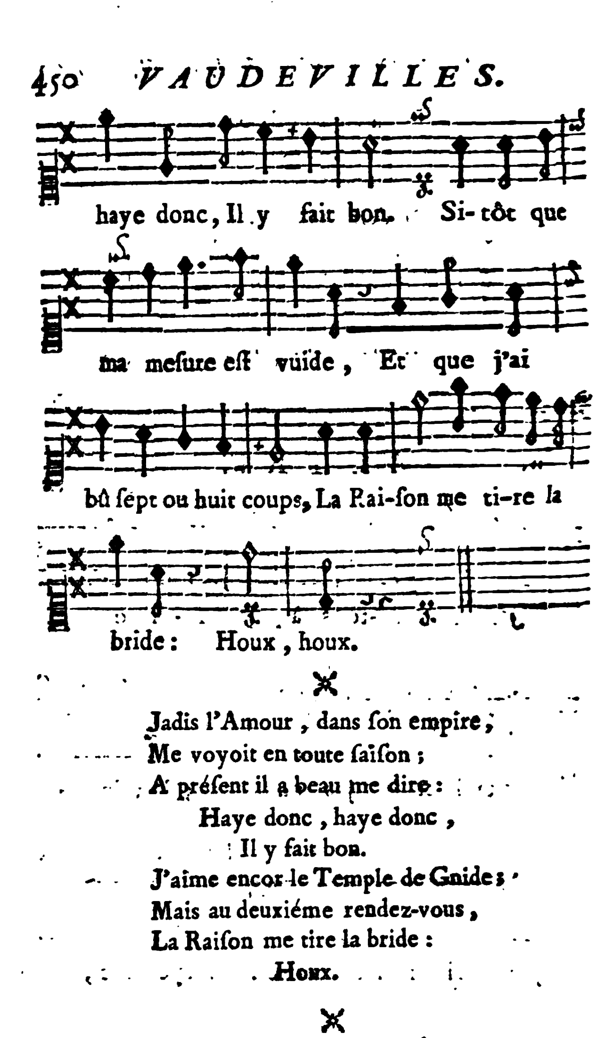


Tant que la vigueur du bel âge
Du travail nous permet l'usage,
Fuyons plaisirs & passetems ;
Il n'est pas tems.
Peut-on, quand notre fin s'apprête,
Quand on n'a pieds, ni bras, ni tête,
Se donner certains mouvemens ?
Il n'est plus tems.

AUTRE.









Jadis l'Amour, dans son empire,
Me voyoit en toute saison ;
A présent il a beau me dire :
Haye donc, haye donc,
Il y fait bon.
J'aime encor le Temple de Gnide ;
Mais au deuxiéme rendez-vous,
La Raison me tire la bride :
Houx.

Tant que Bélise, sans rien dire,
Dans son logis reçoit Damon,
Sa vive ardeur sçait l'y conduire :
Haye donc, haye donc,
Il y fait bon :
Mais quand on veut qu'il se décide,
Et qu'il prenne le nom d'Epoux,
La Crainte lui tire la bride :
Houx.

✠

Quand le Plumet est à la guerre,
L'Abbé, joyeux comme un pinçon,
Fait le petit mievre à Cythere :
Haye donc, haye donc,
Il y fait bon :
Mais au retour du jeune Alcide,
Le petit Rabat file doux ;
La Crainte lui tire la bride :
Houx.

✠

Lorsqu'en grisette & sans dentelle
Je voyois trotter Jeanneton ;
Cupidon me disoit pour elle :
Haye donc, haye donc,
Il y fait bon.
Depuis qu'en voiture on la guide,
Et que je lui vois des bijoux,
Le Soupçon me tire la bride :
Houx.

✠

Du bon soldat l'ardeur parfaite,
Pour braver l'effort du canon,
N'attend jamais qu'on lui répete :
Haye donc, haye donc,
Il y fait bon :
Cependant le plus intrépide
Sent quelque chose, aux premiers coups,
Qui lui retient un peu la bride :
Houx.

L'aspect d'une taille mignonne
Quelquefois nous sert d'hameçon ;
Nous courons pour voir la personne :
Haye donc, haye donc,
Il y fait bon :
Mais souvent un feu si rapide,
Quand on la voit, s'éteint en nous.
Le Dégoût nous tire la bride :
Houx.

AU PARTERRE.

Lorsqu'on voit le Parterre rire,
Et que des mains il nous répond,
Un espoir flatteur vient nous dire :
Haye donc, haye donc,
Il y fait bon.
Mais quand le murmure y préside ;
Et qu'on entend certaine toux,
La Crainte nous tire la bride :
Houx.

AUTRE.

LES LOIX DE LA TABLE.

Air : *Je suis une vigne nouvelle.*

POINT de gêne dans un repas :
Table fût-elle au mieux garnie,
Il faut, pour m'offrir des appas,
Que la contrainte en soit bannie.
Toutes les maisons où j'en voi,
Sont des lieux que j'évite.
Amis, je veux être chez moi,
Par-tout où l'on m'invite.

✕

Quand on est sur le point d'honneur,
Quel désagrément on éprouve !
Point de haut bout, c'est une erreur :
Il faut s'asseoir comme on se trouve.
Surtout qu'un espace assez grand
En liberté nous laisse ;
Même auprès d'un objet charmant
Comus défend la presse.

✕

Fuyons un convive pressant,
Dont les soins importuns nous choquent ;
Et qui nous tue, en nous versant
Des rasades qui nous suffoquent.

Je veux que chacun, ſur ce fait,
Soit libre ſans réſerve ;
Qu'il ſoit ſon maître & ſon valet ;
Qu'à ſon goût il ſe ſerve.

✕

Tout ce qui ne plaît qu'aux regards,
A l'utilité je l'immole ;
D'un buffet chargé de cent marcs,
La montre me paroît frivole.
Je ris tout bas, lorſque je vois
L'élégant édifice
D'un ſurtout qui, pendant ſix mois,
Rentre entier dans l'office.

✕

Des mets joliment arrangés
Le compartiment méthodique,
Malgré les communs préjugés,
Me paroît ſujet à critique.
A quoi cet optique eſt-il bon ?
Dites-moi, je vous prie,
Sert-on pour les yeux, & doit-on
Manger par ſymétrie ?

✕

Se piquer d'être grand buveur
Eſt un abus que je déplore ;
Fuyons ce titre peu flatteur ;
C'eſt un honneur qui déshonore.

Quand on boit trop, on s'assoupit,
Et l'on tombe en delire :
Buvons pour avoir de l'esprit,
Et non pour le détruire.

✠

Casser les verres & les pots,
C'est ingratitude & folie ;
Quelquefois il est à propos
De boire aux attraits de Sylvie ;
Mais ne soyons point assez sots,
Dans nos bouillans caprices ;
Pour détruire & mettre en morceaux
Ce qui fait nos délices.

✠

Qu'aucun de nous, pour son talent,
Ne se fasse jamais attendre ;
Que sa voix ou son instrument
Parte, dès qu'on voudra l'entendre ;
Mais qu'il cesse, avant d'ennuyer.
O l'insupportable homme,
Qui, par son art, croit égayer
Des amis qu'il assomme !

✠

Des Rois les importans secrets
Doivent pour nous être un mystere ;
Il faut, pour fuir de vains regrets,
Tout voir, tout entendre & se taire ;
Respectons dans nos entretiens
Ce que les Dieux ordonnent ;

Goûtons & méritons les biens
Que leurs bontés nous donnent.

✕

Quand on devroit me censurer,
Je tiens, amis, pour véritable,
Que la raison doit mesurer
Les plaisirs mêmes de la table.
Je veux; quand le fruit est servi,
Que chacun se réveille;
Mais il faut quelque ordre, & voici
Celui que je conseille.

✕

Dans les chansons point d'aboyeurs,
Dans les transports point de tumulte,
Dans les récits point de longueurs,
Dans la critique point d'insulte.
Vivacité sans jurement,
Liberté sans licence,
Dispute sans emportement,
Bons mots sans médisance.

Fin du Tome premier.





